


Digitized by Google



ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

RECUEILLEMENTS

POÉTIQUES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRERES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

MDCCCL

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

TOME VIII

Édition des Souscripteurs.

MM. Jules Renouard & Cie, Libraires-Éditeurs, rue de Tournon, 6, sont chargés exclusivement de la vente pour tous les Souscripteurs ou Acheteurs qui ne s'adresseraient pas directement à l'Auteur.

IV

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

RECUEILLEMENTS

POÉTIQUES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRERES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 82

ET CHEZ MM. JULES RENOUARD ET Cie

RUE DE TOURNON, 6

M DCCC L



RECUEILLEMENTS

POÉTIQUES.

LETTRE

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY,

SERVANT DE PRÉFACE.

Je vous envoie, mon cher ami, le petit volume de poésies nouvelles que M. Charles Gosselin réclame, et que vous voulez bien vous charger de lui porter parmi vos bagages. Les poëtes seuls doivent se charger de ces commissions à la fois sérieuses et futiles, comme on ne donne les choses légères à porter qu'aux mains des enfants.

Mon éditeur ne se contente pas de vers; il veut encore un titre. Dites-lui d'appeler ce volume *Recueillements poétiques*. Ce titre rend parfaitement l'impression que j'ai eue en écrivant ces poésies. C'est le nom des heures que j'y ai trop rarement consacrées.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages, et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'âme, qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude. C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils aiment et pour prier Dieu, dans le bruit du camp ou dans l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret? C'est la division du temps; son heure a chaque chose, et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit, comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes, sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens si vides, tenez, le voilà :



prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poëte des *Confessions*, J.-J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure, et que votre lampe s'éteigne quand la lampe du tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches, sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre, en s'endormant, les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée dans les étables, et qui se répondent en s'affaiblissant, comme une sonore invitation au sommeil :

.... Suadentque cadentia sidera somnos.

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la Chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poëte recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle.

La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court, et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur.

Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul, débordant de force dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas, et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-mêmes; c'est le crépuscule de l'année, c'est le moment où l'action cesse au dehors; mais l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers. Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme! Il a prévenu bien des suicides.

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le

jour. Cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre, et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards : quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles, qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leur tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose, en nous attendant, tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet

air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses; un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs; une espérance forte et évidente comme la Providence, dans la nature, me reporte au sein de Dieu, où tout se retrouve; une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut, sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit; mes pas craquent sur le givre; je referme ma fenêtre, et je rentre dans ma tour, où le fagot réchauffant petille, et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler, en novembre, entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour? Tout dort dans la maison et dans la cour; à peine entend-on quelquefois un coq, trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant, dans l'étable, pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bou-

vier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures, et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir; car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles de ma chambre étroite; je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi; je leur parle, je parle à mon chien, qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort; plus souvent, je me promène en élevant mon âme au Créateur, et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance, et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poëte hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales, et qui se retrouvent çà et là dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela ?), je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi :

leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses œuvres latines, sa politique, ses philosophies, son *Africa*, tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept (parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme, qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre, pour lui faire une gloire et une immortalité); un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Goethe, de Byron, tous philosophes ou poëtes, et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poëtes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes, qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos, ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout; je roule nonchalamment un crayon dans ma

main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées, et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe? Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu? Les écrit-il? Non sans doute; l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant; ce sont celles que vous connaissez, des Méditations, des Harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment

je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas; et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere !*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues. La cloche du village sonne bientôt l'Angelus avec le crépuscule; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château, le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger, et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit, et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois, et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée; le curé vient, et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient, et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite, et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent, et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué, et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant

un long hiver. Le courrier arrive, chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table; paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent, et circulent dans la maison; d'autres arrivent, et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en vestes de velour noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur; de pauvres veuves des villes prochaines, qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue, avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire: il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne; j'entends mes chevaux caressants hennir, et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison, qui restent jusqu'au soir; je

monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin, pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées; je gravis et je redescends, pour gravir encore nos montagnes; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'automne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde, et goûter avec indulgence un peu de notre paix.

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie, et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne! Mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

Un matin, le journal annonce que les Chambres

sont convoquées pour le milieu ou la fin de décembre. De ce jour, toute joie du foyer et toute paix s'évanouissent; il faut préparer ce long interrègne domestique que produit l'absence dans un ménage rural, pourvoir aux nécessités de Saint-Point, à celles d'un séjour onéreux de six mois à Paris, *res angusta domi;* il faut partir.

Je sais bien qu'on me dit : « Pourquoi partez-vous? Ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poëte, et de laisser le monde politique travailler pour vous? » Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas : j'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par vanité, on aurait raison; mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met sa main à la manœuvre, on a tort : j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont; mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société. On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat de tels ou tels

hommes? C'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme, qui l'a si mal élevé jusqu'ici; si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous, ou de la tyrannie de quelques-uns; si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force; si l'on introduira enfin, dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles, ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines; si on abolira le meurtre légal; si on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux; si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les lumières de la raison, multipliées par le verbe; et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité.

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes, et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'ac-

complir. Croyez-vous qu'à une pareille époque, et en présence de tels problèmes, il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne : « Que sais-je? » ou comme l'égoïste : « Que m'importe? »

Non. Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience, à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse, ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable; » il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté? Vous aviez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir; vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre : vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte! Il n'a servi ni à vous ni à vos frères. »

Je ne veux pas, mon cher ami, me faire, en mourant, cette triste réponse de l'égoïsme; et voilà pourquoi je termine à la hâte ce griffonnage, et je vous dis adieu.

Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages; tant pis : il est trop tard pour la recommencer.

M. Charles Gosselin me demande un avertissement; si cette lettre est trop longue pour une lettre, faites-en une préface. Cela ne se lit pas.

DE LAMARTINE.

Saint-Point, 1er décembre 1838.

ENTRETIEN

AVEC LE LECTEUR.

I.

A mesure que ma vie s'est avancée vers le milieu de l'existence, les poésies y sont devenues plus rares, comme les fleurs et les eaux deviennent plus rares en été. Je n'ai plus chanté qu'à de longs intervalles ; j'ai pensé, j'ai parlé, j'ai agi, j'ai écrit en mauvaise prose : le temps pressait. L'art et le chant veulent du loisir, que je n'avais pas : aussi n'y a-t-il ni unité ni continuité dans

les morceaux de poésie qui composent ce volume. Ce sont des fragments en vers de ma vie réelle.

La première pièce de ce recueil est un cantique sur la mort de madame la duchesse de Broglie, fille de la femme immortelle qui a fait du nom de Staël un des grands noms français.

J'ai appelé ces strophes un cantique, parce que la pureté et la sainteté de la mémoire de madame de Broglie ne pouvaient inspirer qu'une véritable religion d'accents au poëte qui la célébrait. Je voulais que ma vénération et ma reconnaissance pour cette noble, belle et grande femme, retentissent de ma faible voix jusqu'au delà de son tombeau.

Voici comment j'avais eu le bonheur de la connaître. A l'époque où mes premiers vers, avant d'être publiés, commençaient à circuler dans les salons lettrés de Paris, un de mes amis, le comte de Virieu, me présenta à madame de Saint-Aulaire. Madame de Saint-Aulaire, dans toute la fleur de sa beauté, et déjà dans toute la maturité de son esprit, réunissait dans son salon tous les hommes, jeunes alors, qui se sont fait des noms depuis dans les lettres, dans les arts, à la tribune, dans les affaires publiques. Inconnu et réservé, j'y voyais, sans y être aperçu, M. Decazes, M. Guizot, M. Villemain, M. de la Fayette, M. le duc de Broglie, les ministres, les orateurs, les professeurs, les écrivains, les

poëtes du moment. Madame de Saint-Aulaire était bien digne, par la grâce, par le charme et par le rayonnement doux et à demi jour de son esprit, d'être le centre de cette réunion d'hommes et de femmes d'élite. J'y étais déplacé par ma jeunesse et par mon obscurité; mais la bonté de madame de Saint-Aulaire m'illustrait d'espérance; son indulgence m'encourageait à tenter aussi la célébrité. Elle me fit réciter deux ou trois fois quelques vers devant ces juges. Mon nom est éclos dans ce salon. Je ne passe jamais devant ce bel hôtel à grande cour de la rue de l'Université, sans me souvenir de l'effort que j'avais eu à faire sur moi-même pour vaincre ma timidité de jeune homme en la traversant, et sans envoyer mentalement un respect et une reconnaissance à la femme distinguée qui m'y accueillait.

J'étais, depuis ma tendre enfance, un admirateur exalté du génie et du caractère de madame de Staël. *Corinne* avait été mon premier roman, c'est le roman des poëtes. Le livre religieux, libéral, mystique, républicain *De l'Allemagne*, m'avait révélé à moi-même mes sentiments encore confus de métaphysique et de libéralisme. C'était le génie du Nord présenté à la France, qui l'ignorait, par la main d'une femme éminemment méridionale; l'éclat sur la profondeur. J'étais ivre du nom de madame de Staël.

Hélas! il n'y avait plus d'elle à Paris que son nom; elle venait de mourir. J'avais désiré passionnément

l'entrevoir seulement sur la grande route de Genève à Coppet. J'avais attendu des journées entières le passage de sa voiture, assis sur les bords du fossé du chemin : je n'avais vu que la poussière des roues de sa calèche. Jamais je n'avais osé entrer dans sa cour à Coppet, me faire annoncer sous un nom inconnu du monde, et lui dire : « Voilà un passant qui ne veut emporter de vous qu'un rayon de votre génie dans ses yeux. » C'est ainsi que, lecteur fanatique alors de *René*, d'*Atala*, du *Génie du Christianisme*, j'étais allé souvent passer des heures dans les sentiers d'*Aunay*, habité par M. de Chateaubriand, sans oser sonner à sa porte. Je me contentais de monter sur une colline boisée qui dominait son jardin, et de l'apercevoir de loin, lisant, causant, ou écrivant sur ses pelouses. Le génie est une attraction et une terreur, comme tous les mystères : il m'a toujours inspiré quelque chose de cette impression de divinité que les Gaulois adoraient et redoutaient dans les femmes. Mais je désirais au moins voir cette fille de madame de Staël, incarnation féminine de ce génie viril de sa mère, la beauté de ses rêves, la vertu de ses conceptions.

Je priai madame de Saint-Aulaire, son amie, de me présenter à madame de Broglie. Elle voulut bien y consentir. Dès que j'eus aperçu la fille, je ne regrettai plus de n'avoir pas connu la mère. Elle effaçait tout. Elle fut pour moi pleine de grâce, d'indulgence, d'accueil. Elle avait une de ces beautés religieuses dont le

vrai cadre est un sanctuaire; toutes les pensées qui traversaient ses beaux yeux semblaient venir directement du ciel, et s'adoucir seulement en regardant les choses d'ici-bas, pour ne pas les consumer et les pulvériser du regard. Son âme, en effet, habitait les tabernacles d'en haut : c'était la mère de famille telle que Raphaël aurait pu la peindre, si la Vierge avait eu d'autres enfants qu'un Dieu! Madame de Broglie me présenta à son mari, déjà illustre alors, et chef studieux et éloquent de l'opposition à la Chambre des pairs. J'entrevis chez elle tout le personnel aristocratique et libéral de l'Europe, que son nom, son charme, et l'importance politique de son mari, attiraient dans son salon. Bientôt éloigné de Paris par des fonctions diplomatiques que je dus en partie à l'intérêt de ces deux femmes éminentes, je perdis de vue cette société; mais je ne perdis jamais de ma mémoire les grâces de l'accueil dont j'y avais été honoré.

Madame de Broglie avait en religion le caractère que sa mère, madame de Staël, avait en génie : l'enthousiasme contenu, actif et éloquent. C'était la statue grave de la Prière, la femme de Dieu, pour lui appliquer cette belle et simple expression des hommes de bien par excellence : « C'est un homme de Dieu. » Quand j'appris sa mort prématurée, qui la cueillait avant l'été, mais déjà avec tous ses fruits, ma première pensée fut un cantique de glorification, et non de larmes. On ne pleure pas ce qu'on invoque. Son souvenir, pour tous

ceux qui l'ont connue, ressemble moins à un deuil qu'à une transfiguration.

Séparé de cette société depuis 1830, par des principes et des sentiments politiques différents, je n'ai plus conservé de rapports avec cette maison que ceux du respect et des vœux pour le bonheur de sa famille et pour la gloire de son nom.

II.

La seconde pièce de ce recueil est une ode mystique à un homme dont j'avais été l'ami, et qui, affligé par la perte d'une femme pieuse et charmante, cherchait sa consolation dans le sacerdoce. On y remarque, dès cette époque, une énergique aspiration à la lumière dans le culte. La raison seule est froide, la piété seule est souvent une superstition ; la raison pieuse est la perfection de l'adoration. Je l'ai exprimé dans ce vers :

Plus il fait jour, mieux on voit Dieu !

M. de Genoude est mort depuis ce temps-là, toujours la plume du journaliste à la main. Je lui ai dit vingt fois que le prêtre devait s'abstenir des luttes politiques, parce que Dieu était neutre dans nos partis; et que le prêtre, pour être à sa place, doit représenter la neutralité de Dieu. Au reste, si cet homme spirituel, actif et bon, avait le fanatisme de son opinion, il n'en avait pas les

haines. Il aimait ses adversaires en Dieu, tout en les combattant en politique. Sa victoire n'eût été qu'une sainte et généreuse amnistie. Mais le rôle du prêtre moderne n'est ni de vaincre ni de pardonner; il est d'aimer et de servir. Depuis 1830 aussi, je ne voyais plus que rarement cet ancien ami de mes premiers vers. Nous nous aimions néanmoins à distance, et à travers des opinions politiques et religieuses très-dissemblables. Tous ces dissentiments de la terre sont ensevelis dans la terre; les âmes dépouillent ces costumes du pays et du temps, en entrant au tombeau.

III.

Le septième de ces recueillements s'adresse à une jeune fille poëte des bords du Danube, qui, sachant mon retour d'Orient par la Turquie d'Europe, vint m'attendre au passage à Vienne, où je devais m'arrêter. La poésie est une véritable parenté entre les âmes. Cette jeune fille, accompagnée de sa mère, avait quitté sa résidence à cent lieues de Vienne, et avait passé deux mois dans cette capitale, pour y adresser seulement un salut et un vœu d'heureux retour à un voyageur inconnu. Pendant les jours que je passai à Vienne, je la vis souvent, et je l'encourageai à cultiver ce génie sauvage mais fertile du Nord, dont elle était merveilleusement douée. J'ai su depuis qu'elle s'était mariée avec un jeune officier hongrois que j'avais vu chez sa mère, et

qui partageait son enthousiasme pour la poésie dans toutes les langues.

IV.

Le onzième me rappelle un de ces hommes rares qui ne font que traverser sans bruit la vie, en laissant une trace ineffaçable dans quelques cœurs. M. Guillemardet, fils de l'ancien ambassadeur de la Convention en Espagne, était un de ces caractères et un de ces esprits purement contemplatifs qui regardent le monde, les choses, les arts, les hommes, mais qui ne s'y mêlent que par le regard. Ce sont les meilleurs des juges en tout, parce qu'ils n'ont point de parti; les meilleurs des amis aussi, parce qu'ils n'ont point de personnalité, et rien que du dévouement. En général, ces natures d'élite, délicates et tendres, meurent jeunes, parce qu'elles ne jettent pas, dans cette boue où nous trempons, les racines amères mais fortes de nos passions. Quand elles ont bien regardé et bien dédaigné ce triste spectacle du monde, elles se détournent et elles s'en vont. Le jeune homme s'en est allé aussi, mais non sans avoir aimé quelques âmes plus ou moins semblables à la sienne. J'ai été du nombre, et je m'en souviendrai toujours.

Il venait quelquefois, l'été, passer des mois auprès de nous dans la solitude. On ne s'apercevait pas qu'il y avait un hôte de plus dans la maison, tant il était paisible, silencieux, et pour ainsi dire invisible à côté

de vous. Seulement, si la conversation prenait un tour philosophique ou sentimental, si l'on se trouvait en face d'un de ces grands problèmes de la pensée, si l'on passait devant un beau site, si l'on s'arrêtait devant une peinture, si l'on écoutait une musique, si on lisait une page, le mot juste que chacun cherchait pour rendre sa sensation sortait à voix basse de sa bouche; il avait mieux vu, mieux compris, mieux senti, mieux deviné, mieux révélé que tout le monde. On se taisait et on admirait, et lui-même rentrait dans sa modestie et dans son silence. Grande et belle âme qui aurait pu produire, et qui resta stérile, à force de sentiment et de perfection.

V.

Le dix-septième recueillement, adressé en réponse à une admirable épître de M. Adolphe Dumas, jeune poëte qui a grandi depuis et qui grandit encore, est une de mes poésies que je relis avec le plus d'indulgence paternelle. Elle a la facilité du loisir, l'insouciance de l'homme qui s'endort, la sérénité du bonheur. J'étais oisif, insouciant, heureux, quand je l'écrivis au pied d'un chêne à Saint-Point, un jour d'été, en 1838. En la relisant, j'y sens encore le rayon sur ma page, le tremblement de la feuille sur mon papier, le vent rafraîchissant du champ de blé sur mon front. Je venais de lire, peu de jours avant, quelques épîtres d'Horace et de Voltaire, le *Sévigné* immortel de la poésie familière.

J'ai moi-même un goût naturel très-vif pour ce genre pédestre de poésie. J'aurais aimé à écrire une épopée domestique dans le style de l'*Arioste* ou de *Don Juan*. J'ai été retenu par le sentiment de respect pour la poésie ; j'ai craint de faire une profanation. Les vers sont la forme transcendante et pour ainsi dire divinisée de la pensée : les remplir de rien, c'est les avilir. Il ne faut pas mettre le vin de Champagne dans le calice des holocaustes. On pense enchâsser ses larmes dans les vers, mais son rêve, non. Voilà pourquoi mes vers ont toujours été graves, souvent tristes, quelquefois pieux, jamais ou rarement légers. Mais je comprends cependant la conversation en vers; et quand je n'aurai plus ni passions dans le cœur, ni aspirations élevées dans l'âme, ni idées dans la tête, ni larmes dans la mémoire, je reprendrai avec plaisir la causerie familière en vers souriants et indolents, sur le ton de cette lettre à Dumas.

VI.

La vingt et unième poésie de ce recueil est adressée à M. Dargaud, traducteur de Job et historien de Marie Stuart, ami de la seconde époque de ma vie, et j'espère aussi de ma dernière. Cette méditation (car c'en est une, et une des plus inspirées) a été peu connue jusqu'à présent du public, parce qu'elle n'a été insérée que dans ce volume, publié presque sans retentissement dans un moment où l'esprit public était déjà distrait de la poésie par le pressentiment des révolu-

tions prochaines. Néanmoins, si je faisais un choix parmi mes faibles œuvres, je conserverais ce cantique comme un des moins imparfaits. J'y retrouve toutes les grandes images que mon voyage en Judée a laissées dans mes yeux, toutes les voix du désert qu'il a laissées dans mon oreille. Pour comprendre le roi des poëtes de l'âme, *David*, il faut avoir vu les sables désolés de Jéricho, les rochers sinistres de Saint-Saba; il faut avoir écouté, l'oreille à terre, filtrer goutte à goutte la fontaine unique et aride de Siloé, dans le ravin de Jérusalem. J'ai rêvé mentalement tout cela en écrivant le cantique sur David : je sais par cœur ses plus admirables psaumes, je prie avec ses versets, je chante et je pleure intérieurement aux sons de sa harpe. Job, Homère, David, sont les trois poëtes de ma prédilection. On ne descend pas plus profondément dans l'abîme de la destinée humaine que Job, on ne retrace pas plus pathétiquement la nature humaine qu'Homère, on ne gémit pas plus douloureusement que David. Les poëtes qui les ont suivis ont été des artistes : ceux-là sont des hommes, plus que des hommes; des géants de l'expression ! Quand on les a lus, on n'a qu'à se taire.

VII.

Voici l'origine de ce vingt-quatrième recueillement, intitulé *Utopie*.

Il y avait à Mâcon un jeune médecin né à Dijon,

nommé Bouchard, une de ces natures studieuses, sérieuses, silencieuses, recueillies en elles-mêmes, qui ne montrent rien au dehors, qui se contentent, comme l'écrin, de contenir des choses exquises, et qui ne se révèlent ce qu'elles sont qu'involontairement et par hasard. Exclusivement occupé de sa profession, savant et charitable, M. Bouchard se répandait peu; je ne le connaissais que de vue. Je ne soupçonnais pas en lui un émule en poésie.

A mon départ pour l'Orient, en 1832, il écrivit ces adieux poétiques et touchants qu'on lira à la fin de ce volume; il ne me les adressa même pas. Je ne le connus que deux ans plus tard, à mon retour, par un ami commun, fureteur obligeant de toutes les belles choses, qu'on appelait M. Ronot, et qui vient de laisser, en mourant, une place vide dans tous les bons cœurs du pays. Ces vers me ravirent; je voulus remercier l'auteur dans sa langue. Je tâchai de m'élever par la pensée à la hauteur où M. Bouchard s'était placé pour contempler le large horizon de l'avenir. J'écrivis l'*Utopie*. Je la consacrai à son nom.

Cette méditation est certainement, selon moi, une des moins indignes du regard des philosophes, peut-être aussi des poëtes. Je n'ai jamais ouvert plus large mon aile, si j'ai des ailes; jamais vu de plus haut, jamais regardé plus loin, jamais touché de plus près. Quand je veux me souvenir que je fus poëte, ce sont des strophes

de l'*Utopie* que je me plais à me réciter. Mais cette méditation, comme toutes celles de ce volume, était demeurée inconnue : *Habent sua fata libelli*. Ce n'était pas le temps des vers. J'espère toujours que l'heure de cette *contemplation* reviendra. Il faut pardonner ces illusions aux artistes : sans l'espérance d'être un jour compris, que feraient-ils?

Depuis ce temps, le jeune médecin M. Bouchard est rentré aussi dans le silence; il passe humblement sa vie au chevet des pauvres malades. Il a mis sa poésie en actions : il sera moins déçu que nous, qui la mettons en vers.

VIII.

Voici comment j'écrivis ces strophes sur la cloche de Saint-Point, à une époque de ma vie où je n'écrivais plus que de la prose :

Je suis voisin de campagne d'un jeune homme qui porte un nom illustre dans les lettres du dix-huitième et du dix-neuvième siècle à la fois, le nom de l'historien de la *Révolution française*, M. de Lacretelle. Ce jeune homme a été nourri de haute littérature dans une maison où l'histoire, la poésie, l'éloquence, sont ce que Cicéron appelait les *dieux lares de sa bibliothèque à Cerpinum*. La nature semblait l'y avoir prédestiné : il a l'âme élevée, le cœur sensible, l'imagination impressionnable,

l'esprit délicat, le goût épuré. Il a, par-dessus tout, ce qu'on nommait jadis le feu sacré, c'est-à-dire l'enthousiasme, qui allume tout. Il a balbutié presque en naissant de beaux vers : quand les années l'auront mûri, il portera des fruits sains et de toutes les saveurs; le nom de sa famille éclatera en lui par quelque autre côté de gloire littéraire ou politique. Quant à son cœur, il est le cœur d'un enfant, il n'a ni pli ni repli; c'est un premier mouvement toujours bon, et un premier mot toujours heureux. On le lit sur son visage, et ce visage est son meilleur livre. J'aime ce jeune homme comme on aime un vieux portrait de soi-même peint pendant sa fleur de jeunesse, et qu'on retrouve par hasard au fond d'un portefeuille, avec ses cheveux blonds, ses yeux non encore ternis, et son expression de candeur sur ses lèvres de seize ans.

Un soir de l'année 1840, je le vis arriver à Saint-Point; il venait me faire ses adieux, il partait pour l'Italie. Je lui donnai l'hospitalité familière d'un hôte qui réjouit toujours et qui n'embarrasse jamais la maison. Il coucha au dernier étage d'une haute tour dont la fenêtre ou plutôt la lucarne ouvre sur la vallée, en face du clocher roman de la vieille église de Saint-Point. Il n'y a qu'un jet de pierre ou un vol de passereau entre ce clocher et cette tour; le moindre ébranlement de la cloche fait tinter les vitres, et réveille, avant le jour, mes hôtes dans leurs lits. L'*Angelus* du matin éveilla le jeune poëte; il entendit dans ces sons, sou-

vent importuns, des accents que nous n'y discernons pas nous-même. Il se leva, et il écrivit d'admirables et touchantes strophes, que l'on retrouvera ici. Il partit avant l'heure où je vois mes hôtes le matin, chargeant le vieux palefrenier qui lui sella son cheval de me remettre un papier : ce papier contenait ses beaux adieux en vers. Je fus attendri en les recevant; ils ébranlèrent en moi je ne sais quelles fibres sensibles et douloureuses qui dorment mal au fond de ma mémoire. Je me crus encore poëte, parce que j'étais encore ému. Le jour était chaud. Je pris mon fusil, un livre à marges blanches et larges, un crayon. Je gravis la montagne; je fis lever, sans les tirer, quelques familles de perdrix grises qui me connaissent, et qui revinrent avec confiance becqueter la bruyère autour de mon arme couchée à terre. J'entendis de loin la cloche de midi, à travers les bois; je m'assis sous un châtaignier dont les racines, soulevées de terre, forment un divan naturel de gazon, et j'écrivis lentement ces vers. Le soir, en rentrant, je les envoyai par un garde au château de Cormatin, séjour de M. de Lacretelle.

Ces vers sur la cloche de mon village sont du petit nombre de ceux que je voudrais conserver, non comme un titre de gloriole poétique, mais comme souvenir de sentiment vrai et d'affection durable; je les placerais, si j'étais à moi-même mon propre juge, au meilleur rang des *Méditations* ou des *Harmonies*. Ce

n'est pas de l'art, c'est de la nature; ce n'est pas du son, c'est une palpitation du cœur; ce n'est pas de l'encre, ce sont des larmes écrites. Si j'avais publié cela vingt ans plus tôt, on les saurait par cœur. Personne ne les a lus : ce n'est plus l'heure. Les dates sont beaucoup dans les choses : le monde avait, quand ils parurent, d'autres soucis. Seulement les dates reviennent; il y a des anniversaires d'idées dans la vie des siècles, comme il y a des anniversaires de naissance et d'événement dans la vie des individus. *Dante* a été oublié pendant trois siècles, et puis tout à coup l'Europe s'est aperçue qu'elle avait une grande épopée originale enfouie dans les traditions littéraires de la Toscane. *Milton* a dormi plus d'un siècle dans son tombeau, sans qu'on eût déroulé dans le manuscrit du *Paradis perdu* le legs immortel qu'il avait fait à l'Angleterre. *Boileau* a fait croire pendant cent cinquante ans, à la France, que *Pétrarque*, le plus accompli des poëtes de sentiment, égal en expression à Virgile, n'était qu'un faiseur de sonnets et un rimeur de jeux de mots; puis l'heure du grand et divin Pétrarque est revenue, et ce sera l'heure éternelle, et on le nommera à jamais le Platon mélodieux des poëtes.

Je ne dis pas cela pour moi : tout ce que j'ai écrit de vers ne vaut pas un sonnet parfait de Pétrarque; mais je le dis pour expliquer à mes lecteurs, toute proportion gardée, pourquoi des méditations médiocres ont eu leur sourire de gloire, et pourquoi l'*Utopie*,

l'*Épître à Dumas* et la *Cloche de Saint-Point* sont restées dans l'ombre et dans l'oubli. Les hommes ont des hasards de célébrité comme les lieux : voilà! Ils ne doivent ni s'enorgueillir de leur succès, ni s'humilier de leur revers; mais faire de leur mieux dans tous les temps, et s'en rapporter de leurs œuvres à leurs œuvres, plus qu'à la renommée.

IX.

Viennent ensuite, à M. Aimé-Martin, les strophes semi-sérieuses sur ses livres, c'est-à-dire à M. Aimé-Martin sur sa vie, car sa vie c'était sa pensée. Il est mort le dernier des hommes de lettres : il s'est consumé en pensant.

La France a perdu en lui un bon et modeste écrivain; j'ai perdu plus : j'ai perdu un véritable ami, indulgent par tendresse, sévère par tendresse aussi quand il le fallait pour moi. Je ne le regretterai jamais assez. Il vivait en moi, et son testament même était plein de mon nom : il se léguait tout entier après lui, cœur, gloire et fortune, à mon souvenir.

Je l'avais connu tard, pendant un voyage qu'il faisait avec sa femme en Italie : il me connaissait comme poëte. Je l'accueillis à Florence comme un compatriote, et comme un poëte aussi. Son caractère était encore

très au-dessus de son talent, c'est-à-dire que ce qui fait l'homme était en lui très-supérieur à ce qui fait l'artiste. Or, quand on approche de très-près, l'artiste disparaît et l'homme reste. Dans Aimé-Martin ce qui était vraiment grand, c'était la bonté.

Il était né quelque temps avant la révolution, dans le petit village de *Rilleux*, sur les bords du Rhône, auprès de Lyon. Son père, propriétaire rural, d'une fortune aisée, lui avait fait donner une éducation savante. Il avait la passion de la littérature, parce qu'elle est la forme de la pensée et le signe de la civilisation. S'il était né à Athènes, ou à Alexandrie, ou à Jérusalem, il aurait été du nombre de ces disciples qui laissaient tout pour s'attacher à un philosophe, à un sage, à un prophète, et pour se donner, dans son école ou dans sa secte, la seule famille à laquelle ils se dévouassent ici-bas, la famille spirituelle. Il aimait la poésie aussi, non pas précisément pour elle-même, mais comme un véhicule de vérité qui fait sonner plus haut et qui porte plus loin les idées. Il commença par écrire un livre didactique sur la science naturelle, entremêlé et illustré de vers faciles et gracieux. Ce livre lui fit une renommée précoce dans un temps où l'on ne comprenait en France, sous l'Empire, la poésie que comme un élégant badinage rimé, un jeu de la langue, de l'oreille et de l'esprit; mais il ne s'enivra pas de son succès poétique: il sentait le premier qu'il y avait une poésie à découvrir au fond du cœur, qui n'était pas ce gazouillement

suranné du bout des lèvres. Il se plongea dans les fortes études. La contention d'esprit vers la gloire littéraire ne l'absorbait pas tellement qu'il ne lui restât un grand goût vers les autres gloires futiles de la jeunesse. Grand de taille, souple de membres, sculpté en athlète, l'œil prompt et vif, le pied et la main lestes, le visage taillé à rudes équarrissures, mais la bouche fine, et le sourire illuminé de bienveillance et de franchise, il s'adonna à tous les exercices qui fortifient et assouplissent le corps : il passait une partie de ses journées dans les salles d'armes, luttant avec les grands maîtres d'escrime du temps. Cette analogie de goût contribua plus tard à nous lier. Il devint le roi du fleuret, le *Saint-Georges* du jour, la première lame de l'Europe. Il avait la vie de tous ses adversaires à la pointe de son épée, mais il n'avait point d'ennemis; il ne savait pas haïr. Le combat n'était qu'un jeu d'adresse pour lui, une philosophie de mouvement; jamais une goutte de sang ne tacha sa supériorité dans les armes : il aurait donné le sien pour un enfant. Il cherchait un maître en philosophie : l'amour le lui donna.

Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie*, un des premiers livres du cœur, vivait alors à Paris. C'était un beau vieillard de près de quatre-vingts ans, tel que les bas-reliefs de marbre antique nous représentent le philosophe de *Sunium* entouré de ses disciples, l'œil inspiré, la bouche d'or, les cheveux flottants, le geste affectueux et grave. Ce beau vieil-

lard conservait sous la neige l'adoration de la jeunesse et de la beauté. Il venait d'épouser une jeune fille d'un grand nom, de formes accomplies, d'un esprit sérieux et tendre, d'une vertu pieuse, mademoiselle de Pelleporc.

Elle avait un culte et presque une adoration pour ce sage, beau d'une autre beauté lui-même, qui lui avait confié ses derniers jours. Aimé-Martin, introduit comme disciple chez Bernardin de Saint-Pierre, conçut une pure et respectueuse passion pour cette jeune femme, fleur de dix-neuf ans, croissant si près d'un tombeau. Il était trop probe de cœur pour avouer son sentiment à celle qui en était l'objet, et pour déshériter ce vieillard du bonheur et de la sécurité de son dernier amour : il ne se l'avoua pas à lui-même tant que M. de Saint-Pierre vécut; mais, à son insu, il y eut dans son dévouement pour son maître quelque chose de plus filial et de plus tendre que si ce philosophe n'eût pas eu cette Héloïse dans sa maison.

Quelque temps après la mort de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé-Martin, devenu célèbre et riche, demanda et obtint dans la main de sa jeune veuve la récompense de sept années de servitude volontaire, comme Jacob. Jamais union ne présenta un spectacle plus touchant et plus continu de bonheur. Le culte de Bernardin de Saint-Pierre était encore vivant dans cette maison : son image était partout, ses maximes sur les lèvres, sa

mémoire dans les deux cœurs. Le mari et la femme se sentaient également ses enfants; ils m'aimèrent surtout, parce que j'aimais moi-même Bernardin de Saint-Pierre : ma mère l'avait connu, elle m'avait nourri de ses *Études de la Nature* et de ses poëmes, si simples qu'ils sont le lait des enfants comme le vin des vieillards.

Aimé-Martin est mort quelque temps avant notre dernière révolution. Il avait le pressentiment des grandes révélations que Dieu fait aux hommes par ces événements, plus forts qu'eux. Les monarchies et les républiques lui étaient indifférentes; mais il croyait à l'avénement progressif des vérités nouvelles en tout genre, et il priait Dieu de les répandre sur l'humanité avec le moins de foudres possible sur les nouveaux Sinaïs.

J'étais à Paris, je serrais sa main mourante : il me dit, en nous séparant, ces deux mots, les derniers qu'il ait prononcés avant les balbutiements des derniers rêves : « Courage, et espérance en Dieu ! » Je les entends encore, je les entendrai toujours. Je le conduisis à sa dernière demeure, et je prononçai, le pied sur sa tombe, l'adieu de ses nombreux amis. Ce sont les seules paroles que j'aie jamais prononcées sur une tombe, où Dieu seul doit parler; mais il fallait une voix à tant de larmes, et ses amis voulurent ma voix.

Qu'il assiste en paix à nos efforts, et qu'il nous redise encore, du haut du ciel : « Courage et espérance ! » La France a besoin des deux.

DISCOURS

PRONONCÉ

SUR LA TOMBE DE M. AIMÉ-MARTIN.

Messieurs,

Nous voici arrivés auprès de la tombe de l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études de la Nature*, pour y déposer le disciple à côté du maître.

Je n'ai jamais parlé en face d'un cercueil. Quand l'homme entre par cette porte mystérieuse dans l'im-

mortalité, aucun bruit de la terre ne doit le suivre, selon moi, excepté le bruit des pas des amis qui l'accompagnent jusqu'au seuil. Il y a entre ces deux vies, dont l'une commence, dont l'autre finit au bord de cette fosse, un abîme qu'aucune parole humaine ne peut franchir. Sur cette limite de l'infini, tout paraît petit, même ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, ses affections et ses douleurs. Taisons-nous donc, si nous regardons du côté éternel de ce sépulcre.

Mais si nous regardons du côté terrestre, disons aux survivants quel fut l'homme que nous ensevelissons ici dans l'estime universelle de ses contemporains, dans la mémoire bienveillante de son siècle, et dans les inconsolables regrets de ses amis.

Toute la vie d'Aimé-Martin se raconte en un mot. Il fut un homme de lettres dans l'antique et grande signification de ce mot; c'est-à-dire qu'après avoir jeté un regard sur toutes les occupations, sur toutes les ambitions, sur toutes les gloires qui s'offrent à l'homme de talent à son entrée dans la vie, il n'en trouva qu'une digne de lui : cultiver sa pensée, perfectionner son intelligence, grandir, ennoblir, élever, diviniser son âme, et la rapporter à son Créateur plus lumineuse, plus pure, plus sainte qu'il ne l'avait reçue de ses mains. Découvrir Dieu dans ses œuvres, le faire comprendre, adorer, bénir dans sa création, ce fut sa tâche à lui. Sa vie entière ne fut que travail; ce travail, qu'un acte de foi dans la Providence

ici-bas, dans l'immortalité ailleurs. Si la tombe devait tromper les espérances de l'homme de bien, aucun mourant n'eût été plus déçu que lui par le néant. Mais Celui qui ne trompe pas l'instinct d'un moucheron ne trompera pas le pressentiment du juste; il est entré, n'en doutons pas, en possession de ses espérances et en jouissance de sa foi.

Quelle était sa philosophie? Vous le savez tous, vous qui avez recueilli comme moi, dans ses livres ou dans ses entretiens, les confidences de son âme. Sa philosophie, c'était la sagesse humaine du genre humain dépouillée des erreurs de chaque siècle et de chaque secte, datant de la raison humaine, et venant se déposer dans l'Évangile comme dans un réservoir commun de toutes les morales, pour couler de là dans des canaux divers en se grossissant et en s'épurant toujours dans les idées, dans les mœurs, dans les institutions d'un monde indéfiniment perfectible. Il avait trouvé dans sa vie même l'occasion et pour ainsi dire la filiation de ses idées : il avait épousé la veuve de Bernardin de Saint-Pierre; hélas! deux fois veuve aujourd'hui de deux nobles amis, digne elle-même de cette alliance avec des pensées et des génies qu'elle était faite pour comprendre, qu'elle était digne d'inspirer.

Jean-Jacques Rousseau, sur la fin de ses jours, dans ses promenades solitaires et dans ses herborisations autour de Paris, avait versé son âme dans celle de Bernar-

din de Saint-Pierre; à son tour, l'auteur de *Paul et Virginie*, dans sa vieillesse, avait versé la sienne dans le cœur d'Aimé-Martin, son plus cher disciple. En sorte que, par une chaîne non interrompue de conversations et de souvenirs rapprochés, l'âme d'Aimé-Martin avait contracté parenté avec les âmes de Fénelon, de Jean-Jacques Rousseau, et de Bernardin de Saint-Pierre : société spiritualiste, génération intellectuelle de Platon, dont il aurait été si doux à notre ami de prévoir que les noms seraient prononcés sur son cercueil, comme ceux de ses parrains dans l'immortalité.

Sa vie privée ne fut qu'une longue série d'amitiés. Il compta toujours parmi les plus illustres celle de M. Lainé, ce ministre philosophe, digne, si les temps l'avaient permis, d'être un jour dans notre histoire nommé le Turgot de la liberté !

Parmi ces amitiés, ne faut-il pas compter au premier rang celle qu'il contracta avec le brave général Gazan, dont vous voyez les larmes tomber sur trois cendres à la fois devant vous, qu'il avait choisi, avec l'admirable prévoyance de son cœur, pour l'époux de sa fille adoptive, et qui lui rendit en sentiment filial ce qu'il lui avait donné en bonheur dans une épouse justement adorée ?

Enfin, vous tous qui attestez, par votre concours ici, l'attachement qui vous unit à sa mémoire, est-il un seul

d'entre vous qui ne se dise dans son cœur : « Un des meilleurs d'entre nous nous a quittés? »

Quant à moi, qu'une amitié plus intime et plus privée encore unissait, depuis vingt ans, à ce frère de mon cœur et de mon choix, je puis dire que j'enferme avec lui, dans ce sépulcre, une part des meilleurs jours de mon passé, de mes plus sublimes conversations ici-bas, et de nos plus chères espérances de réunion dans le sein de ce Dieu qui a créé l'amitié pour faire supporter la terre, et qui a créé la mort pour faire regarder au delà du tombeau!

RECUEILLEMENTS

POÉTIQUES.

I.

CANTIQUE

SUR

LA MORT DE MME LA DUCHESSE DE BROGLIE.

CANTIQUE

SUR

LA MORT DE MME LA DUCHESSE DE BROGLIE.

Saint-Point, 15 novembre 1838

Quand le printemps a mûri l'herbe
Qui porte la vie et le pain,
Le moissonneur liant la gerbe
L'emporte à l'aire du bon grain;

Il ne regarde pas si l'herbe qu'il enlève
Verdit encore au pied de jeunesse et de séve,
Ou si, sous les épis courbés en pavillon,
Quelques frêles oiseaux à qui l'ombre était douce
Du soleil ou du vent s'abritaient sur la mousse,
Dans le nid caché du sillon.

Que lui fait la fleur bleue ou blanche
Qui, liée en faisceau doré,
Sur le bras qui l'emporte, penche
Son front mort et décoloré?
« Portez les blonds épis sur mon aire d'argile!
« Faites jaillir le blé de la paille fragile!
« La fleur parfumera le froment de son miel,
« Et, broyé sous la meule où Dieu fait sa mouture,
« Ce grain d'or deviendra la sainte nourriture
« Que rompent les enfants du ciel! »

Seigneur, ainsi tu l'as cueillie
Aux jours de sa félicité,
Cette femme qui multiplie
Ton nom dans sa postérité!
En vain dans le lit d'or dont ses jours étaient l'onde
On voyait resplendir l'eau limpide et profonde,

En vain sa chevelure à ses pieds ruisselait,
En vain un tendre enfant, dernier fruit de sa couche,
Ouvrait les bras à peine et s'essuyait la bouche,
Teinte encor de son chaste lait.

Tu vois cette âme printanière,
Fructifiant avant l'été,
Répandre en dons, comme en prière,
Son parfum de maturité;
Et tu dis à la Mort, ministre de ta grâce :
« Laisse tomber sur elle un rayon de ma face;
« Qu'elle sèche d'amour pour mes biens immortels! »
Et la Mort t'obéit, et t'apporte son âme,
Comme le vent enlève une langue de flamme
De la flamme de tes autels.

O Dieu! que ta loi nous est rude!
Que nos cœurs saignent de tes coups!
Quel vide et quelle solitude
Fait cette absence autour de nous!
Par quel amour jaloux, par quel cruel mystère,
De tout ce qui l'ornait dépouilles-tu la terre?
N'avons-nous pas besoin d'exemple et de flambeau?
Et, pour que ton regard sans trop d'horreur s'y pose,

Dieu saint, ne faut-il pas que quelque sainte rose
Te parfume ce vil tombeau?

Elle était ce thym des collines
Que l'aurore semble attirer,
Que pour embaumer nos poitrines
Nos lèvres venaient respirer.
Dans cet air froid du monde infecté de nos vices,
Ses lèvres de corail étaient deux frais calices
D'où coulait ta parole en célestes accents.
Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces,
Je sentis mon cœur plein d'encens!

Oh! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement?
Au timbre de sa voix, au jour de sa paupière,
Amis, qui ne sentit fondre son cœur de pierre,
Et ne dit en soi-même, en l'écoutant parler,
Ce que disait l'apôtre au disciple incrédule :
« Ne sens-tu pas, mon cœur, quelque chose qui brûle,
« Et qui demande à s'exhaler?

Elle était née un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle au verbe de prophète :
Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu!
On sentait, à l'élan que retenait la règle,
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle,
Sous une poitrine de feu.

Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau se ressentaient en elle;
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison.

Dès qu'un seul mot rompait le sceau de ses pensées,
On les voyait monter vers le ciel élancées,
Jusqu'où monte au Très-Haut la contemplation.
Son œil avait l'éclair du feu sur une armure,
Et le son de sa voix vibrait comme un murmure
Des grandes harpes de Sion.

Elle montait ainsi jusqu'où l'on perd de vue
L'âme contemplative à son Dieu confondue,
Perçant avec la foi les voiles de la mort;

Et revenait, semblable à l'oiseau du déluge,
Rapporter un rameau de paix et de refuge
Aux faibles qui doutaient du bord.

L'amour qui l'enlevait la ramenait au monde,
Non pas pour s'abreuver comme nous de son onde,
Non pas pour se nourrir du pain qu'il a levé,
Mais pour faire choisir parmi la graine amère
A ces petits enfants, dont elle était la mère,
Quelques tiges de sénevé !

Ce grain qu'elle cherchait comme la poule gratte
Le froment ou le mil sur une terre ingrate,
C'était, Seigneur, c'était les lettres de ta loi ;
C'était le sens caché dans les mots du saint livre,
Dont le silence parle, et dont l'esprit fait vivre
Ceux qui se nourrissent de foi !

—

Au bruit du monde qui l'admire
Et se pressait pour l'escorter,
Comme l'onde autour du navire
Pour l'engloutir ou le porter ;

Aux nœuds d'une gloire importune
Qui l'enchaînait à sa fortune,
Elle, éprise d'autre trésor;
A l'œil de l'amitié ravie,
Qui regardait luire sa vie
Humble dans un chandelier d'or;

Aux roulis inconstants de l'onde,
Où le souffle orageux des airs
L'agitait sur la mer du monde
A la lueur de nos éclairs;
A ces foudres, à ces naufrages
Qui jettent sur tous nos rivages
Nos respects avec nos débris;
A ces tempêtes populaires
Qui font sombrer dans leurs colères
Ceux que soulevaient leurs mépris,

Elle échappait rêveuse et tendre,
Par ce divin recueillement
Qui fait silence pour entendre
Le vol de l'ange au firmament.
Grâce au bras que son Christ lui prête,
Elle marchait sur la tempête

Sans tremper ses pieds au milieu;
Et cette figure céleste,
Esprit et corps, n'étaient qu'un geste
Qui foulait l'onde et montrait Dieu!

Quelle ombre du Très-Haut sur elle,
Quelle auguste et sainte pudeur
Comme un séraphin sous son aile
La revêtait de sa splendeur!
Comme toute profane idée
Disparaissait intimidée
Sous le rayon de sa beauté!
Comme le vent de pure flamme
Balayait de devant cette âme
Toute cendre de volupté!

—

Ton amour, ô Seigneur, est dans l'amour suprême!
L'amour de ces enfants en qui le chrétien t'aime;
Sur leurs cœurs ulcérés cette huile de ta foi;
Ces aumônes d'esprit en pages de ta loi;
Ces pains multipliés pour nourrir leurs misères;
Ces conversations la nuit avec ses frères

Pour charmer leur exil en se parlant de toi;
Ces cœurs fertilisés se fondant en prières
Aux hymnes du prophète-roi :
C'était là de ses nuits les voluptés sévères.
Anges qui les voiliez, ô redites-les-moi!

Dites, oiseaux évangéliques,
Passereaux du sacré jardin,
Dont les notes mélancoliques
Enchantent les flots du Jourdain;

Saintes colombes de ces saules,
Qui, joignant vos pieds de rubis,
Veniez percher sur les épaules
Du pasteur des douces brebis;

Oiseaux cachés parmi les branches
Sur les bords du sacré vivier,
Qui couvrez de vos ailes blanches
Le térébinthe et l'olivier;

Vous qui même à son agonie,
Accourant à sa sainte voix,
Veniez mêler votre harmonie

Aux gémissements de sa croix ;

Dites quels amoureux messages
Ou de tristesse ou de douceur,
Du désert et des saints rivages,
Vous apportiez à cette sœur !

Dites quelles saintes pensées
Sous l'arbre de la Passion,
Dites quelles larmes versées
Sur la poussière de Sion,

Vous remportiez sur les racines
Du jardin des saintes douleurs,
Et vous versiez dans les piscines
Où Jésus répandit ses pleurs !

Ces colombes un jour aux rives immortelles
Emmenèrent d'ici cette sœur avec elles,
Pour goûter, ô Seigneur, combien ton ciel est doux !
Elle alla se poser sur les rosiers mystiques
Que le Siloé baigne au jardin des cantiques,
Et ne revint plus parmi nous!

Elle n'est plus ! Le jour a pâli de sa perte!

Où son cœur comblait tout, que la place est déserte!
Berceau de ses enfants, maison de son époux,
Seuils des temples sacrés où pliaient ses genoux,
Prisons dont sa clef d'or écartait les verrous,
Porte des malheureux par son aumône ouverte,
Comment vous consolerez-vous?
Et nous, cœurs ténébreux dont la lampe est couverte,
Nous ses amis, que ferons-nous?

Remplirons-nous les cieux du cri de nos alarmes?
Nous inonderons-nous de cendres et de larmes?
Répandrons-nous notre âme en lamentations,
Comme ceux qui n'ont pas l'espoir dans leurs calices,
Et qui ne mêlent pas le sel des sacrifices
A l'eau de leurs afflictions?

Non! nos yeux souilleraient d'une tache profane
De l'immortalité la robe diaphane.
Pleurer la mort des saints, c'est la déshonorer!
Quand Dieu cueille son fruit mûr sur l'arbre de vie,
A qui donc appartient la douleur ou l'envie?
Qui donc a le droit de pleurer?

Non! nous élargissons les ailes de notre âme,

Pour aimer l'esprit pur où nous aimions la femme.
Époux, enfants, amis, point de pleurs, point d'adieu!
Celle dont ici-bas l'ombre s'est éclipsée
Devient pour nos esprits une sainte pensée
Par qui notre âme monte à Dieu!

—

Gloire à Dieu! grâce à la terre,
Qui, s'ornant de si beaux dons,
Par un terrible mystère
Te rend ceux que nous perdons!
Gloire à ce morceau d'argile
Où, dans une chair fragile
Qu'anime un sacré levain,
Avec un souffle de vie
Prêtée un jour et ravie,
Tu fais un être divin!

Frères, qu'elle sera belle
La société des saints
Où va nous attirer celle
Qui vit encor dans nos seins!
Où s'uniront dans la gloire

Comme dans cette mémoire
Génie, amour et beauté,
Ces trois sublimes images
De tes plus parfaits ouvrages,
Symbolique Trinité!

Là, ces âmes fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol;
Là, ces natures célèbres
Qui traversent nos ténèbres
En y jetant leur éclair;
Là, ces enfants et ces femmes,
Toute cette fleur des âmes
Qui laisse un parfum dans l'air.

Vous y souriez ensemble
A ceux qui cherchent vos pas,
Divins esprits que rassemble
Le cher souci d'ici-bas!
J'y vois ta grâce, ô ma mère!
Et toi, goutte trop amère
De mon calice de fiel,

Fleur à ma tige enlevée
Et dans mon cœur retrouvée,
Qui donnez son nom au ciel!

Apparitions célestes,
Disparaissant tour à tour,
Qui d'en haut nous font les gestes
Que fait l'amour à l'amour;
Tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies,
Qu'un jour doit ressusciter;
Feux que notre nuit voit poindre,
Oh! mourons pour les rejoindre!
Vivons pour les mériter!

—

Un jour elle disait à celui qui la pleure :
« Le monde n'a qu'un son, la gloire n'a qu'une heure.
Suspendez votre harpe aux piliers du saint lieu!
Mélodieux écho des accords prophétiques,
Chantez aux jours nouveaux les éternels cantiques!
Dieu donc n'est-il pas toujours Dieu? »

Je lui jurai, Seigneur, de célébrer ta gloire;
Et le vent de la vie emporta ma mémoire,
Et le courant du monde effaça ses accents;
Et le foyer divin où ta flamme tressaille
Dans mon cœur oublieux brûla l'herbe et la paille,
Au lieu de brûler ton encens!

Et maintenant je viens, comme Marthe et Marie,
Qui portaient à Jésus l'encens de Samarie,
Et trouvèrent ses bras morts et crucifiés,
Acquitter au Seigneur mon denier sur ta tombe,
Et gémir tristement ce cantique, qui tombe
Comme une larme sur tes piés.

II.

A M. DE GENOUDE

SUR SON ORDINATION.

A M. DE GENOUDE

SUR SON ORDINATION.

Monceaux, décembre 1835.

Du sein expirant d'une femme
Qui te montra le ciel du geste de l'adieu,
Une nuit de douleur déracine ton âme,
Et, du lit nuptial, jette ta vie à Dieu.

Comme un vase, où l'enfant distrait se désaltère,
Frappé d'un coup trop fort laisse fuir sa liqueur,
Ton âme laisse fuir les eaux de notre terre,
Et la mort a fêlé ton cœur!

Tu ne boiras plus de notre onde,
Tu ne tremperas plus tes lèvres ni tes mains
A ces courants troublés où les ruisseaux du monde
Versent tant d'amertume ou d'ivresse aux humains.
L'âme du prêtre en vain à notre air exposée
Est la peau de brebis qu'étendait Gédéon :
On trouvait le matin sèche de la rosée
La miraculeuse toison!

Dieu seul remplira ton calice
Des pleurs tombés d'en haut pour laver le péché,
De la sueur de sang, et du fiel du supplice,
Et de l'eau de l'égout par l'éponge séché.
Comme ces purs enfants qu'à l'autel on élève
Laissent tondre leurs fronts jusqu'au dernier cheveu,
Tu couperas du fer les rejets de ta séve,
Pour jeter ta couronne à Dieu!

Tu détacheras de nos voies

Tes pieds nus qui suivront leurs sentiers à l'écart;
Dans nos courtes douleurs, dans nos trompeuses joies
De notre pain du jour tu laisseras ta part;
Tu ne combattras plus sous l'aube et sous l'étole;
C'est la paix du Seigneur que ta main doit tenir;
Tu n'élèveras plus en glaive de parole
La voix qui ne doit que bénir!

Tu chercheras, le long du fleuve,
Les rencontres du Christ ou du Samaritain;
L'infirme, le lépreux, l'orphelin et la veuve
Viendront sous ton figuier s'asseoir dès le matin;
Ton cœur vide de soins se remplira des nôtres;
Ton manteau, si j'ai froid, l'hiver sera le mien;
Et, pour prendre et porter tous les fardeaux des autres,
Ton bras déposera le tien!

Comme le jardinier mystique
Qui suivait d'Emmaüs, en rêvant, le chemin,
Et, relevant les fleurs au soleil symbolique,
Marchait en émondant les tiges de la main,
Tu prendras dans chaque âme et dans chaque pensée
Ce qui la fane aux bords ou la ronge au milieu,
Ce qui l'incline à terre ou la tient affaissée;

Et tu lèveras tout à Dieu!

Cependant trois enfants sans mère
Te suivront du regard et du pied aux autels,
Et se diront entre eux : « Ce saint fut notre père,
Quand il portait son nom d'homme chez les mortels. »
Et les peuples émus penseront en eux-même,
Voyant leurs bras pendus à tes robes de lins,
De l'amour du Seigneur combien il faut qu'on aime,
Pour laisser ses fils orphelins!

C'est ainsi que Sion contemple
Le cèdre du Liban, taillé pour le saint lieu,
Qui soutient la charpente et parfume le temple,
Incorruptible appui de la maison de Dieu;
Tandis que les rejets de ses propres racines
Reverdissent aux lieux qu'il ombrageait avant,
Et, se multipliant sur les rudes collines,
Souffrent le soleil et le vent.

Toi pourtant, qui dans ta poitrine
Oses prendre et porter l'aigle des vieilles lois
Comme Paul à Tarsys prit l'œuf de la doctrine,
Et le portait éclore au soleil d'autrefois;

Ses ailes d'aujourd'hui les as-tu regardées?
Sais-tu si, deux mille ans, l'oiseau n'a pas grandi?
Sais-tu quelle heure il est au cadran des idées?
Et si l'aurore est le midi?...

Si l'oiseau retourne à son aire?
Si l'œuf des vérités qu'il ne peut contenir
N'est pas éclos plus loin, et n'a pas changé l'ère
D'où son jour plus parfait datera l'avenir?
Sais-tu quel vol nouveau son œil divin mesure?
De quel nuage il veut s'abattre, et sur quels bords?
Et, jusqu'au soir des temps pour qu'il se transfigure,
Combien il lui faut de Thabors?...

Quand le Fils de l'Homme au Calvaire,
Premier témoin de Dieu, sur sa croix expira,
Le rideau ténébreux du sombre sanctuaire
Dans le temple ébranlé du coup se déchira;
Le jour entra tout pur dans l'ombre des symboles,
Les fantômes sacrés d'Oreb et de Sina
Pâlirent aux éclairs des nouvelles paroles,
Et le passé s'illumina.

O Christ! n'était-ce pas ton signe?

N'était-ce pas pour dire à l'antique maison
Que de voiler le jour nulle arche n'était digne?
Qu'une aube se levait sans ombre à l'horizon?
Que Dieu ne resterait caché dans nul mystère?
Que tout rideau jaloux se fendrait devant toi?
Que ton Verbe brûlait son voile? et que la terre
N'aurait que ton rayon pour foi?

Nouveaux fils des saintes demeures,
Dieu parle : regardez le signe de sa main!
Des pas, encor des pas pour avancer ses heures!
Le siècle a fait vers vous la moitié du chemin.
Comprenez le prodige, imitez cet exemple;
Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu!
Laissez entrer le jour dans cette nuit du temple!
Plus il fait clair, mieux on voit Dieu!

Voyez se presser à la porte
Cette foule en rumeur d'adorateurs sans voix
Qui court après ses dieux que la raison emporte,
Comme autrefois Laban après ses dieux de bois!
Ne tirez plus les siens de l'arche des symboles;
Mais dites-lui qu'aux sens le temps les a repris,
Que tous ces dieux de chair n'étaient que des idoles;

Et d'aller au Dieu des esprits!

Hâtez cette heure fortunée
Où tout ce qui languit de la soif d'adorer,
Sous l'arche du Très-Haut, d'astres illuminée,
Pour aimer et bénir viendra se rencontrer!
Que le mystère entier s'éclaire et se consomme!
Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
Se transfigure encor : le Verbe s'est fait homme,
Le Verbe est fait humanité!

La foi n'a-t-elle point d'aurore?
Avant qu'à l'horizon l'astre des cieux ait lui,
Dans ces foyers des nuits qu'un jour lointain colore
On croit le reconnaître à ces feux teints de lui;
Mais lui-même, noyant les phares de ses plages
Dans des flots de splendeur et de sérénité,
Efface en avançant ses multiples images
Sous sa rayonnante unité!

III.

AUX ENFANTS

DE MME LÉONTINE DE GENOUDE.

AUX ENFANTS

DE Mme LÉONTINE DE GENOUDE.

Pauvres petits enfants, qui demandez sans cesse
A votre père en deuil ce que c'est que la mort,
Et pourquoi vos berceaux s'éveillent sans caresse,
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort;

Taisez-vous, grandissez! Vous n'aurez plus qu'en songe
Ces baisers sur le front, ces doigts dans vos cheveux,
Ce nid sur deux genoux où votre cou se plonge,
Ce cœur contre vos cœurs, et ses yeux dans vos yeux.

L'amour qui vous sevra vous fait la vie amère;
Votre lait s'est tari, comme à ce pauvre agneau
Qu'un pasteur vigilant sépare de sa mère,
Pour lui faire brouter l'herbe avec le troupeau.

Vous n'aurez qu'une vague et lointaine mémoire
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire
Qu'un père vous dira, seul et pleurant sur vous!

Quand vous voudrez, enfants, retrouver dans votre âme
Ces souvenirs scellés sous le marbre étouffant,
Ces sons de voix, ces mots, ces sourires de femme,
Où l'âme d'une mère est visible à l'enfant;

Quand vous voudrez rêver du ciel sur cette terre,
Que de pleurs sans motif vos yeux déborderont;
Quand vous verrez des fils sur le sein de leur mère,
Qu'un père entre ses mains vous cachera le front,

Venez sur cette tombe, où l'herbe croît si vite,
Vous asseoir à ses pieds pour prier en son nom,
Appeler Léontine, et du ciel qu'elle habite
Implorer son regard, dont Dieu fasse un rayon!

De l'éternel séjour; le regard de son âme
Est un astre toujours sur ses enfants levé.
Ainsi l'aigle est au ciel; mais son regard de flamme
Veille encor de si haut le nid qu'elle a couvé.

IV.

A MADAME ***,

QUI FONDAIT UNE SALLE D'ASILE.

A MADAME ***,

QUI FONDAIT UNE SALLE D'ASILE.

12 juin 1836.

Les lionceaux ont des asiles,
Les oiseaux du ciel ont des nids :
Les pauvres mères de nos villes
N'ont point de toits pour leurs petits.

Oh! rouvrez-leur des bras de mère,
Donnez-leur le lait et le pain,
Et gardez de la graine amère
Le van qui leur épand le grain!

Et vous, venez, timide enfance;
Bénissez Dieu sur leurs genoux :
Jamais sa tendre Providence
Ne sourit sous des traits plus doux.

V.

A M. WAP,

POETE HOLLANDAIS.

A M. WAP,

POETE HOLLANDAIS,

EN RÉPONSE A UNE ODE ADRESSÉE A L'AUTEUR

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Que le ciel et mon cœur bénissent ta pensée,
Toi qui pleures de loin ce que la mort m'a pris!
Et que par ta pitié cette larme versée
Devienne une perle sans prix!

Que l'ange de ton cœur devant Dieu la suspende,
Pour la faire briller de la splendeur des cieux;
Et qu'en larmes de joie un jour il te les rende
Ces pleurs, aumône de tes yeux!

Oh! quand j'ai lu ce nom qui remplissait naguère
De joie et de clarté mon oreille et mon cœur,
Ce nom que j'ai scellé sur mes lèvres de père
Comme un mystère de douleur;
Quand je l'ai lu gravé sur ta funèbre page,
Un nuage à mes yeux de mon cœur a monté,
Et j'ai dit en moi-même : « Il n'est donc nulle plage
Où quelque ange ne l'ait porté? »

Et qu'ai-je fait, dis-moi, pour mériter, ô barde,
Que ton front se couvrît de cendre avec le mien?
Dieu n'avait pas remis cette enfant sous ta garde,
Mon bonheur n'était pas le tien!
Nous parlons ici-bas des langues étrangères,
L'onde de mes torrents n'est pas l'eau que tu bois;
Mais l'âme comprend l'âme, et la pitié rend frères
Tous ceux dont le cœur est la voix.

Toute voix qui la nomme entre au fond de mon âme;

Je ne puis sans pâlir en entendre le son,
Et j'adore de l'œil jusqu'aux lettres de flamme
Qui composaient son divin nom.
Le jour, la nuit, tout haut ma bouche les épelle,
Comme si dans leur sens ces lettres l'enfermaient!
Il semble à mon amour que quelque chose d'elle
Vit dans ces sons qui la nommaient.

Oh! si comme mon cœur, si tu l'avais connue!
Si, dans le plus divin de tes songes d'amant,
Cette forme angélique une heure était venue
Luire devant toi seulement;
Si le rayon vivant de son regard céleste,
Ce rayon dont mon œil douze ans fut réjoui,
Eût plongé dans le tien, comme un éclair qui reste
A jamais dans l'œil ébloui;

Si ses cheveux, pareils aux rayons de l'aurore,
Dont sa mère lissait les soyeux écheveaux,
Déployant les reflets du cuivre qui les dore,
Avaient déroulé leurs anneaux;
Si tu les avais vus en deux ailes de femme,
Sur sa trace en courant après elle voler,
Et découvrir ce front où les baisers de l'âme

Allaient d'eux-mêmes se coller;

Si ton oreille avait entendu l'harmonie
De sa voix, où déjà vibraient à l'unisson
L'innocence et l'amour, le cœur et le génie,
Modulés dans un même son;
Si de ce doux écho ton oreille était pleine,
Et si, passant ton doigt sur ton front incertain,
Comme moi tu sentais encor la tiède haleine
De ses longs baisers du matin :

Comme moi tu n'aurais qu'un seul nom sur la bouche,
Qu'une blessure au cœur, qu'une image dans l'œil,
Qu'une ombre sur tes pas, qu'un rêve dans ta couche,
Qu'une lampe au fond du cercueil!
Elle, elle, et toujours elle! elle dans chaque aurore!
Elle dans l'air qui flotte, afin d'y respirer!
Elle dans le passé, pour s'y tourner encore!
Elle au ciel, pour le désirer!

C'était l'unique fleur de l'Éden de ma vie
Où le parfum du ciel ne se corrompît pas,
Le seul esprit d'en haut que la mort assouvie
N'eût point éloigné de mes pas!

C'était de mes beaux jours la plus pure pensée,
Que Dieu d'un vœu d'amour me permit d'animer,
Pour que dans ce beau corps mon âme retracée
Pût se réfléchir et s'aimer!

Je la vois devant moi, la nuit, comme une étoile
Dont la lueur me cherche et vient me caresser;
Le jour, comme un portrait détaché de la toile,
Qui s'élance pour m'embrasser!
Je la vois, s'enfuyant dans mon sein qui l'adore,
Faire éclater de là son rire triomphant;
Ou, du sein de sa mère, à mon baiser sonore
Apporter ses lèvres d'enfant!

Je la vois, grandissant sous les palmiers d'Asie,
Se mûrir aux rayons de ces soleils nouveaux,
Et, rêveuse déjà, lutter de poésie
Avec le chant de ses oiseaux!
J'entends à son insu se révéler son âme
Dans ces vagues soupirs d'un cœur qui se pressent,
Préludes enchantés de ces accords de femme,
Où l'âme va donner l'accent!

Oui, pour revivre encor, je vis dans son image :

Le cœur plein d'un objet ne croit pas à la mort.
Elle est morte pour vous qui cherchez son visage,
Mais pour nous elle est près, elle vit, elle dort;
Je l'entends, je l'appelle, et je sais que chaque heure
Avance l'heure fixe où je vais la revoir;
Et je dis chaque jour, au penser qui la pleure :
« A demain! peut-être à ce soir! »

Oh! si de notre amour l'espoir était le rêve!
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux;
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre
Elle! elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encore à sa voix;

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même;
Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas;
Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
Seule réponse du trépas!
Oui, périsse et moi-même et tout ce qui respire,
Et ses mondes et Lui, Lui dans son ciel moqueur,
Plutôt que ce regard, plutôt que ce sourire,

Que cette image dans mon cœur!

Mais toi qui m'as compris, toi dont la voix mortelle
Rend la voix dans mon sein à des échos si chers;
Toi qui me dis son nom, toi qui fais parler d'elle
La langue immortelle des vers;
Que les anges du ciel recueillent ta parole,
Cette parole aida mes larmes à sortir!
Et que le chant du ciel, dont ta voix me console,
Dans ta vie aille retentir!

Pour ce tribut pieux, de ta paupière humide
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,
Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur!
Et puisse à ton chevet, veillant ton agonie,
Une enfant dans son sein recevoir ton adieu,
Essuyer ta sueur, et, comme un doux génie,
Cacher la mort, et montrer Dieu!

VI.

A MADAME LA DUCHESSE DE R***,

SUR SON ALBUM.

A MADAME LA DUCHESSE DE R***,

SUR SON ALBUM.

Il est une langue secrète,
Dialecte silencieux
Que sait l'amant ou le poëte,
Et que les yeux parlent aux yeux.

Qu'importe la langue parlée?
Le langage humain n'est qu'un art;
Mais cette langue révélée,
Dieu la fit avec le regard!

Une femme aux cheveux de soie
Qu'on voit marcher sur son chemin,
Et dont le bras nu vous coudoie,
Oh! n'est-ce pas un mot divin?

Il dit Ivresse, il dit Génie,
Grâce, amour, candeur, pureté :
Les yeux en boivent l'harmonie,
Et le sens en est Volupté.

Il retentit longtemps dans l'âme,
Comme dans l'oreille une voix;
Et la belle image de femme
Est comme un air redit cent fois.

O noble et suave figure,
Où rayonne ivresse et langueur,
Mot caressant de la nature,
Que ne dis-tu pas dans le cœur?

VII.

A UNE JEUNE MOLDAVE.

A UNE JEUNE MOLDAVE.

Paris, 24 janvier 1837.

Souvent en respirant ces nocturnes haleines,
Qui des monts éloignés descendent sur les plaines
Ou des bords disparus sur les vagues des mers,
On croit dans ces odeurs, que l'esprit décompose,

Respirer le parfum des lis ou de la rose
Apporté de loin par les airs.

L'imagination, cet œil de la pensée,
Se figure la tige aux rochers balancée,
Exhalant pour vous seul son souffle du matin.
« Je t'aime, lui dit-on, violette ou pervenche,
« O sympathique fleur, dont l'urne qui se penche
« M'adresse ce parfum lointain!

« Comme un amant distingue entre de jeunes têtes,
« Parmi ces fronts charmants qui décorent nos fêtes,
« L'odeur des blonds cheveux dont se souvient son cœur,
« A travers ces parfums mystérieux et vagues
« Que la brise des nuits fait flotter sur les vagues,
« Je démêle et bois ton odeur! »

Ainsi, fleur du Danube attachée à sa rive,
A travers tes forêts ton doux encens m'arrive,
Et mon cœur enivré se demande : « Pourquoi,
Pourquoi la vierge assise au pied du sycomore,
En murmurant les vers d'un pays qu'elle ignore,
Rougit-elle en pensant à moi? »

C'est que la poésie est l'haleine de l'âme,
Que le vent porte loin aux oreilles de femme,
Et qui leur parle bas comme une voix d'amant ;
Que la vierge attentive à la strophe touchante
Croit, entre sa pensée et le livre qui chante,
Sentir un invisible aimant.

Oh! combien de baisers d'une bouche secrète
Sur la page sacrée a reçus le poëte,
Sans en avoir senti le délirant frisson!
Oh! qu'il voudrait, semblable aux notes de sa lyre,
Aller boire un regard des yeux qui vont le lire,
Envieux d'un rêve et d'un son!...



VIII.

AMITIÉ DE FEMME.

AMITIÉ DE FEMME.

A MADAME L***, SUR SON ALBUM.

Amitié, doux repos de l'âme,
Crépuscule charmant des cœurs,
Pourquoi dans les yeux d'une femme
As-tu de plus tendres langueurs?

Ta nature est pourtant la même !
Dans le cœur dont elle a fait don
Ce n'est plus la femme qu'on aime,
Et l'amour a perdu son nom.

Mais comme en une pure glace
Le crayon se colore mieux,
Le sentiment qui le remplace
Est plus visible en deux beaux yeux.

Dans un timbre argentin de femme
Il a de plus tendres accents :
La chaste volupté de l'âme
Devient presque un plaisir des sens.

De l'homme la mâle tendresse
Est le soutien d'un bras nerveux,
Mais la vôtre est une caresse
Qui frissonne dans les cheveux.

Oh ! laissez-moi, vous que j'adore
Des noms les plus doux tour à tour,
O femmes, me tromper encore
Aux ressemblances de l'amour !

Douce ou grave, tendre ou sévère,
L'amitié fut mon premier bien :
Quelque soit la main qui me serre,
C'est un cœur qui répond au mien.

Non, jamais ma main ne repousse
Ce symbole d'un sentiment ;
Mais lorsque la main est plus douce,
Je la serre plus tendrement.

IX.

ÉPITAPHE

DES PRISONNIERS FRANÇAIS

MORTS PENDANT LEUR CAPTIVITÉ EN ANGLETERRE.

ÉPITAPHE DES PRISONNIERS FRANÇAIS

MORTS PENDANT LEUR CAPTIVITÉ EN ANGLETERRE,

ET A QUI DES OFFICIERS ANGLAIS ONT ÉLEVÉ UN MONUMENT PAR SOUSCRIPTION.

Ici dorment, jetés par le flot de la guerre,
D'intrépides soldats, nés sous un ciel plus beau;
Vivants, ils ont porté les fers de l'Angleterre;
Morts, ce noble pays leur offrit dans sa terre
L'hospitalité du tombeau.

Là, toute inimitié s'efface sous la pierre;
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs;
Tout rentre dans la paix de la maison dernière,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
        A la poussière des vainqueurs.

Écoutez! de la terre une voix qui s'élève
Nous dit: « Pourquoi combattre et pourquoi conquérir?
La terre est un sépulcre, et la gloire est un rêve.
Patience, ô mortels! et remettez le glaive.
        Un jour encor! tout va mourir! »

X.

UN NOM.

UN NOM.

Florence, 1818.

Il est un nom caché dans l'ombre de mon âme,
Que j'y lis nuit et jour et qu'aucun œil n'y voit,
Comme un anneau perdu que la main d'une femme
Dans l'abîme des mers laissa glisser du doigt.

Dans l'arche de mon cœur, qui pour lui seul s'entr'ouvre,
Il dort enseveli sous une clef d'airain;
De mystère et de peur mon amour le recouvre,
Comme après une fête on referme un écrin.

Si vous le demandez, ma lèvre est sans réponse.
Mais, tel qu'un talisman formé d'un mot secret,
Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît.

En jour éblouissant l'ombre se transfigure;
Des rayons, échappés par les fentes des cieux,
Colorent de pudeur une blanche figure
Sur qui l'ange ébloui n'ose lever les yeux.

C'est une vierge enfant, et qui grandit encore;
Il pleut sur ce matin des beautés et des jours;
De pensée en pensée on voit son âme éclore,
Comme son corps charmant de contours en contours.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté.
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Dans ses cheveux bronzés jamais le vent ne joue.
Dérobant un regard qu'une boucle interrompt,
Ils serpentent collés au marbre de sa joue,
Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front.

Son teint calme, et veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression.

Sérieuse en naissant jusque dans son sourire,
Elle aborde la vie avec recueillement;
Son cœur, profond et lourd chaque fois qu'il respire,
Soulève avec son sein un poids de sentiment.

Soutenant sur sa main sa tête renversée,
Et fronçant les sourcils qui couvrent son œil noir,
Elle semble lancer l'éclair de sa pensée
Jusqu'à des horizons qu'aucun œil ne peut voir.

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles,
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Dans ses beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,
Je vois poindre et nager des astres inconnus.

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse;
Il transforme en Éden ce morne et froid séjour.
Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour.

— Oh! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime;
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel!
— Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même;
Je l'emporte au tombeau, pour m'embellir le ciel.

XI.

A M. FÉLIX GUILLEMARDET,

SUR SA MALADIE.

A M. FÉLIX GUILLEMARDET,

SUR SA MALADIE.

Saint-Point, 15 septembre 1837.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure

Allait multipliant comme un écho qui pleure
Les angoisses d'un seul esprit!

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
Je resserrais en moi l'univers amoindri;
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,
Ne jetait à Dieu que mon cri!

Ma personnalité remplissait la nature:
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi;
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi!

Pardonnez-nous, mon Dieu! tout homme ainsi commence.
Le retentissement universel, immense,
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui;
De son être souffrant l'impression profonde,
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde,
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion contemplant sa statue,
Et promenant sa main sous sa mamelle nue,
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain;
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,
Ne palpite que sous sa main.

O honte! ô repentir! quoi! ce souffle éphémère
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur?
Hâtons-nous d'expier cette erreur d'un insecte;
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte,
Perdons nos voix dans le grand chœur!

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute;
J'ai crié ma misère, hélas! à voix trop haute:
Mon âme s'est brisée avec son propre cri!
De l'univers sensible atome insaisissable,
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères;
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs;

Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue
Que roule l'Océan, insensible fardeau,
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,
Palpite dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme;
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang;
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,
Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seul assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité!...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,
Ce pénible travail de sa lente croissance
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière,
Avant qu'il vive sous sa main.

Les germinations sourdes de ces idées,
Pareilles à ces fleurs des saisons retardées
Que le pied du faucheur écrase avant leur fruit;
Cet éternel assaut des vagues convulsives
N'arrachant qu'un rocher par siècles à leurs rives;
Ce temps qui ne fait que du bruit!

Cet orageux effort des partis politiques
Pour rasseoir le saint droit sur les bases antiques,
Pyramide impuissante à se tenir debout;
La liberté que l'homme immole ou prostitue,
Du peuple qui la souille au tyran qui la tue
Passant des cachots à l'égout!

Dieu comme le soleil attirant les nuages;
Le vulgaire incarnant les purs dogmes des sages;
L'erreur mettant sa main entre l'œil et le feu;

Et le sage du ciel, parlant en paraboles,
Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu !

Pas un dogme immuable où le doute ne pose,
Le mensonge ou le vide au bout de toute chose,
Et le plus beau destin en trois pas traversé;
La mort, coursier trompeur à qui l'espoir se fie,
S'abattant au milieu de la plus belle vie
Sur le cavalier renversé !

Ces amours enlacés par mille sympathies
Arrachés du sol tendre ainsi que des orties
A l'heure où de leurs fleurs notre âme embaumerait,
Et le sort choisissant pour but au coup suprême
La minute où le sein bat sous un sein qui l'aime,
Pour percer deux cœurs d'un seul trait!

Ces mères expirant de faim le long des routes,
De leur mamelle à sec pressant en vain les gouttes
Aux lèvres de leur fils sur leurs genoux gisant;
Le travail arrosant de sa sueur stérile
Du sol ingrat et dur l'insatiable argile
Qui boit la rosée et le sang!

Et les vents de la mort, dont les fortes haleines
Vident dans le tombeau de grandes villes pleines,
Et sèchent en trois jours trois générations,
Et ces grands secouements de choses et d'idées,
Qui font monter si haut en vagues débordées
Les écumes des nations!

Et ces exils qui font à tant d'enfants sans mères
Des fleuves étrangers boire les eaux amères;
Et ces dégoûts d'esprit et ces langueurs du corps;
Et devant ce tombeau que leur misère envie,
Ces infirmes traînant sur les bords de la vie
Le linceul de leurs longues morts!

Oui, j'ai trempé ma lèvre, homme, à toutes ces peines;
Les gouttes de ton sang ont coulé de mes veines;
Mes mains ont essuyé sur mon front tous ces maux;
La douleur s'est faite homme en moi pour cette foule,
Et, comme un océan où toute larme coule,
Mon âme a bu toutes ces eaux!

Les tiens surtout, ami! jeune ami dont la lèvre,
Que le fiel a touché, de sourire se sèvre!
Qui sous la main de Dieu penches ton front pâli,



Ton front que tes deux mains, supportant comme une urne,
Soutiennent tout pesant de sa fièvre nocturne,
Où la veille a laissé son pli !

Oh ! les tiennes surtout, âme que Dieu condamne
A penser sans parler, à sentir sans organe,
A subir des vivants les mille impressions
Sans pouvoir t'y mêler du regard ou du geste,
Comme cette ombre assise au banquet, et qui reste
Sans voix, mais non sans passions !

Au milieu des vivants dont la part t'est ravie,
Tu t'assois seul devant les flots morts de ta vie,
Sans pouvoir en prendre un dans le creux de tamain
Pour tromper en courant ta soif à ces délices,
Et savoir seulement sur le bord des calices
Quel goût a le breuvage humain.

O fils de la douleur, frère en mélancolie,
Oh ! quand je pense à toi, moi-même je m'oublie;
L'angoisse de tes nuits glace mes membres morts,
Je déchire des mains mes blessures pansées,
Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
Battre l'oreiller que je mords.

Et j'élève au Seigneur mes deux mains vers la voûte,
En lui criant tout haut ton nom pour qu'il l'écoute;
J'entoure ton chevet et j'y veille du cœur,
Et je compte les coups de ta lente insomnie,
Et je lave des yeux, après ton agonie,
Le suaire de ta langueur!

Et, prenant tes deux pieds froids contre ma poitrine,
Je les chauffe en mon sein sous mon front qui s'incline,
Et le barde se change en femme de douleurs,
Et ma lyre devient l'urne de Madeleine
Alors qu'elle embaumait le corps sous son haleine,
Dans l'aromate de ses pleurs.



XII.

FRAGMENT BIBLIQUE.



FRAGMENT BIBLIQUE.

MICOL, JONATHAS.

MICOL, dans l'obscurité, sans voir Jonathas.

L'astre des nuits à peine a fini sa carrière,
Et déjà le sommeil a fui de ma paupière.
O nuit! ô doux sommeil! tout ressent vos bienfaits,
Hélas! et mes yeux seuls ne les goûtent jamais!

(Elle tombe à genoux près de l'arche.)

Toi que j'invoque en vain, toi dont la main puissante
A semé de ces feux la voûte éblouissante;
Toi de qui la parole a formé les humains
Pour servir de jouet à tes divines mains,
O Dieu! si de ce trône ardent, inaccessible,
Où se cache à nos yeux ta majesté terrible,
Tu daignes abaisser tes regards jusqu'à nous,
Vois une amante en pleurs tombant à tes genoux!
Vois ce cœur déchiré, qui tremble et qui t'implore
Au pied du tabernacle où tu veux qu'on t'adore,
T'offrir, sans se lasser de tes cruels refus,
Des vœux toujours soumis et jamais entendus!
Vois en pitié ce peuple accablé de misère,
Vois en pitié ce roi que poursuit ta colère!
A ce peuple abattu rends ta gloire, Seigneur!
Rends ta force à Saül, et David à mon cœur!

(Elle se relève.)

Quoi! le ciel aurait-il écouté ma prière?
Ma prière a rendu ma douleur moins amère!
Il semble qu'en mon cœur une invisible main
Verse un baume inconnu qui rafraîchit mon sein!
Quel pouvoir assoupit le feu qui me dévore?
Est-ce un premier regard de ce Dieu que j'implore?

Est-ce un rayon d'espoir qui descend dans mon cœur?
Mais pour moi l'espérance, hélas! n'est qu'une erreur.

(Avec plus d'abattement.)

O David, que fais-tu? Dans quel climat barbare
Gémis-tu, loin de moi, du sort qui nous sépare?
Quels monts ou quels rochers cachent tes tristes jours?
Dans quels déserts languit l'objet de mes amours?
Seul au fond des forêts, peut-être à la même heure,
Il lève au ciel ses mains, il m'appelle, il me pleure!
Il pleure! et nos soupirs, autrefois confondus,
Emportés par les vents, ne se répondent plus!
Ah! pour moi, jusqu'au jour où la main de mon père
Aura fermé mes yeux lassés de la lumière,
Redemandant David, et lui tendant les bras,
Mes yeux de le pleurer ne se lasseront pas!

JONATHAS, s'avançant vers Micol.

Épouse de David, que le Dieu de nos pères
Vous comble dans ce jour de ses bontés prospères!

MICOL.

Pourquoi me parlez-vous des bontés du Seigneur?
Je n'ai depuis longtemps connu que sa rigueur.

JONATHAS.

Le Seigneur est sévère, il n'est pas inflexible :
Aux cris de l'innocence il se montre sensible;

Il abat, il relève, il console, il punit :
Tel aujourd'hui l'accuse et demain le bénit.

MICOL.

J'adore sa justice, et ne puis la comprendre.
La voix d'un cœur brisé n'a pu se faire entendre;
Il m'a ravi ma joie, et la tombe aujourd'hui
Est le dernier bienfait que j'attende de lui.

JONATHAS.

Mais si ce Dieu, ma sœur, lassé de sa colère,
Jetait sur Israël un regard moins sévère?
S'il désarmait son bras? s'il ramenait à nous
Le vengeur de Juda, mon espoir, votre époux?
Si David...?

MICOL.

Ah cruel, quel est donc ce langage?
Pourquoi d'un tel bonheur me rappeler l'image?
Arraché de mes bras depuis un si long temps,
David est-il encore au nombre des vivants?

JONATHAS.

Eh bien! apprenez donc le sujet de ma joie :
Il vit!...

MICOL.

Il vit! ô ciel!

JONATHAS.

Et Dieu vous le renvoie.

MICOL.

Est-il vrai? quoi? David?—Ne me trompez-vous pas?
Je reverrais David?

DAVID, s'élançant du bosquet où il était caché.

David est dans tes bras!

MICOL, après un moment d'égarement.

Dieu! n'est-ce point un songe? Est-il vrai que je veille?
David! quoi? c'est sa voix qui frappe mon oreille?
Je le vois, je le touche?—Oh! Dieu qui me le rends,
Ah! laisse-moi mourir dans ses embrassements!

DAVID.

Une seconde fois s'il faut que je la pleure,
Dieu qui vois mon délire, ô Dieu! fais que je meure!

JONATHAS, à David.

Non, rien ne saurait plus l'arracher de tes bras!

MICOL, à David.

Non : nous mourrons ensemble, ou je suivrai tes pas!
Mais parle : qu'as-tu fait? dans quel climat sauvage
As-tu caché tes jours pendant ce long veuvage?
Quel Dieu te protégea? quel Dieu t'a ramené?

DAVID.

Hélas! traînant partout mon sort infortuné,

Quels bords n'ont pas été témoins de ma misère?
J'ai porté ma fortune aux deux bouts de la terre;
D'abord, loin des humains, seul avec ma douleur,
J'ai cherché les déserts, et j'aimais leur horreur;
Des profondes forêts j'aimais les vastes ombres;
Les monts et les rochers et leurs cavernes sombres
M'ont vu pendant deux ans troubler leur triste paix,
Disputer un asile aux monstres des forêts,
Arracher aux lions leur dépouille sanglante,
Et me nourrir comme eux d'une chair palpitante.
Du moins lorsque la nuit enveloppait les cieux,
Je gravissais les monts qui dominaient ces lieux,
Et, parcourant de loin cette immense étendue,
Je revoyais la terre à mes yeux si connue;
La lune, me prêtant ses paisibles clartés,
Me montrait ces vallons par mon peuple habités,
La plaine où tant de gloire illustra mon jeune âge,
Et du fleuve sacré le paisible rivage;
Sur son cours fortuné j'attachais mes regards,
Et mes yeux de Sion distinguaient les remparts.
— Voilà Sion! disais-je; et voilà la demeure
Où soupire Micol, où Jonathas me pleure!
Tout ce qui me fut cher habite dans ces lieux!
Et je ne pouvais plus en détacher mes yeux.

Enfin, las de traîner ma honteuse existence,
Dans mes oisives mains je ressaisis ma lance,
Et, brûlant de trouver un illustre trépas,
J'allai chercher la mort au milieu des combats :
J'allai chercher la mort, je rencontrai la gloire !
Je volai, comme ici, de victoire en victoire ;
Plus d'un peuple étonné me demanda pour roi.
J'ai préféré mourir à régner loin de toi ;
Et je reviens enfin, à mes serments fidèle,
Vaincre pour ma patrie, ou tomber avec elle !

MICOL.

Mais sais-tu...?

DAVID.

Je sais tout, et ne redoute rien :
Ce bras est votre appui, mon Dieu sera le mien.

MICOL.

Mais Saül?

DAVID.

Ses malheurs l'auront changé peut-être.

JONATHAS.

Fuis ! les moments sont chers, et le roi va paraître.
Que ce bocage épais te dérobe à ses yeux !

(David se retire.)

MICOL.

Après tant d'infortune, attendons tout des cieux !

—

MICOL, JONATHAS, SAÜL.

SAÜL, sortant de ses tentes.

L'ombre fuit, et la terre a salué l'aurore.
Quand le Dieu d'Israël me regardait encore,
Chaque jour m'annonçait un bienfait du Seigneur :
Chàque jour maintenant m'apporte son malheur !
Quand le flambeau des cieux va finir sa carrière,
Je crains l'ombre : il revient, et je hais sa lumière!
Mais qui cache aujourd'hui son disque pâlissant?
O ciel! il s'est voilé d'un nuage sanglant!
D'une clarté livide il couvre la nature!
Voyez les eaux, le ciel, les rochers, la verdure :
Tout ne se peint-il pas d'une horrible couleur ?
— Soleil ! je te comprends, et je frémis d'horreur!

MICOL.

Mon père, calmez-vous! jamais sur la nature
L'aurore n'a paru plus sereine et plus pure.

JONATHAS.

O mon roi, quel prestige a fasciné vos yeux?
Jamais un jour plus beau n'a brillé dans les cieux.

SAÜL.

Qui me soulagera du poids de ma vieillesse?
Hélas! qui me rendra les jours de ma jeunesse?
Aux plaines de Gessen qui conduira mes pas?
Qui me rendra ma force au milieu des combats?
Qui me rendra ces jours où ma terrible épée
Brillait comme l'éclair au fort de la mêlée;
Où, comme un vil troupeau dispersé devant nous,
Le superbe étranger embrassait mes genoux?
Autrefois tous mes jours se levaient sans nuage :
Tel qu'un jeune lion amoureux du carnage,
Chaque jour j'attaquais un ennemi nouveau,
Chaque jour m'apportait un triomphe plus beau;
Israël reposait à l'ombre de mes tentes;
Je chargeais ses autels de dépouilles sanglantes,
Et le peuple de Dieu, couronnant son vengeur,
Disait : « Gloire à Saül! » et moi : « Gloire au Seigneur! »

(Un moment de silence.)

Et maintenant qui suis-je? Une ombre de moi-même,
Un roi qu'on abandonne à son heure suprême!
Combattant vainement cette fatalité,

Ce pouvoir inconnu dont je suis agité;
Persécuté, puni, sans connaître mon crime;
Par une main de fer entraîné dans l'abîme;
Triste objet de pitié, de mépris ou d'effroi,
L'esprit du Dieu vivant s'est séparé de moi.

MICOL.

O mon père, éloignez cette horrible pensée!

JONATHAS.

Rappelez, ô mon roi, votre vertu passée!
Soyez toujours Saül! Qu'Israël aujourd'hui
Retrouve en vous son roi, son vengeur, son appui.
Ramenez la fortune, au bruit de votre gloire.

SAÜL.

Malheureux! est-ce à moi de parler de victoire?
Va, loin des cheveux blancs la victoire s'enfuit!
Des bonheurs d'ici-bas la vieillesse est la nuit!
Ce bras est impuissant à sauver ma couronne:
Dieu la mit sur mon front, mais ce Dieu m'abandonne;
Et partout un abîme est ouvert sous mes pas.

JONATHAS.

Nous fléchirons le ciel!

SAÜL.

On ne le fléchit pas.
Inexorable au gré de son ordre suprême,

Il conduit les mortels, les peuples, les rois même;
Aveugles instruments de ses secrets desseins,
Tout tremble devant nous; nous tremblons dans ses mains.
Sous les doigts du potier l'argile est moins soumise,
Et Dieu, quand il lui plaît, nous rejette et nous brise.
Il m'a brisé, mon fils! J'ai régné, j'ai vécu!
Bientôt ma race et moi nous aurons disparu!

JONATHAS.

D'où vous vient, ô mon roi! cet effrayant augure?

SAÜL.

Ah! je lis mon arrêt sur toute la nature!
Un fantôme implacable agite mon sommeil,
Un fantôme implacable assiége mon réveil;
Mille songes affreux, sans liaison, sans suite,
Sont présents à toute heure à mon âme interdite;
—Un jeune homme expirant sous un coup inhumain;
—Un vieillard malheureux se perçant de sa main;
—Un trône en poudre,—un roi dont le destin s'achève,
—Un autre qui s'éteint, un autre qui se lève;
—De la joie et du sang;—un triomphe,—un cercueil;
— Et des chants de victoire, et des accents de deuil.
Ce désordre confus et ces sombres images
Peut-être du sommeil sont-ils les vains ouvrages.
J'ai fait, pour les lier, des efforts superflus:

Mon fils, depuis longtemps Dieu ne m'écoute plus!

JONATHAS.

Demandez-lui, seigneur, sa force et sa lumière;
Espérez tout de lui!

SAÜL.

Que veux-tu que j'espère?
Où sont mes défenseurs? où sont mes compagnons?
Le glaive a moissonné leurs vaillants bataillons,
Au milieu des combats ils sont tombés sans vie :
Je foule leur poussière, et je leur porte envie;
Ils sont morts sans leur frère en vengeant leur pays!
C'est moi qu'il faut pleurer, puisque je leur survis!
Quel appui, Dieu puissant, reste-t-il à ta cause?
Sur quel héros faut-il que mon bras se repose?
Un vieillard, un enfant, une femme et des pleurs,
Voilà donc mon espoir, voilà donc tes vengeurs!

MICOL.

Il en restait un autre.

SAÜL.

Et qui donc?

JONATHAS.

O mon père,
N'aviez-vous pas deux fils? n'avais-je pas un frère?

SAÜL.

Que dites-vous? O ciel! oh! regrets superflus!
Oui, David fut mon fils : hélas! il ne l'est plus,
David n'est plus mon fils! Ah! s'il l'était encore;
S'il entendait la voix du vieillard qui l'implore;
Si le Seigneur pour nous armait encor sa main
De la foudre sacrée ou du glaive divin,
Il rendrait à mes sens la force et la lumière;
Et l'ennemi tremblant, couché dans la poussière,
Sous nos coups réunis tomberait aujourd'hui,
Car David est ma force, et Dieu marche avec lui.
Mais j'ai brisé moi-même un appui si fidèle,
C'est par des attentats que j'ai payé son zèle;
David n'est plus mon fils : je l'ai trop outragé!
Si mon malheur le venge, il est assez vengé!

JONATHAS.

A ce héros, seigneur, rendez plus de justice.
Ah! s'il savait son prince au bord du précipice,
Ce héros généreux viendrait, n'en doutez pas,
Se venger de vos torts en vous offrant son bras!

SAÜL.

Ah! tu dis vrai peut-être; oui, ce cœur magnanime
Est fait pour concevoir un dessein si sublime.
Mais, séparé de nous, au fond de ses déserts,

Il n'a point entendu le bruit de nos revers :
Il ne reviendra pas me ramener ma gloire.

JONATHAS.

Eh bien! seigneur, eh bien! ce que vous n'osez croire,
Ce fils reconnaissant pour vous l'a déjà fait.

SAÜL.

Oh ciel!

JONATHAS.

Oui, de ces lieux s'approchant en secret,
David, humble et tremblant, attend dans le silence
Que son père et son roi l'admette en sa présence.

SAÜL.

Quoi! David?

JONATHAS.

Oui, David, en ce danger pressant,
Veut vous offrir sa tête, ou vous donner son sang.

SAÜL.

Ah! béni soit le ciel qui vers nous le renvoie!
David? où donc es-tu? Courez, que je le voie!
Je brûle de serrer dans mes bras attendris
Le salut d'Israël, mon vengeur et mon fils!

(Micol et Jonathas se retirent.)

SAÜL, SEUL.

Je vais donc le revoir! jour heureux et terrible!
Pour un cœur grand et fier, oh! Dieu! qu'il est pénible
De s'offrir, dans l'opprobre et dans l'adversité,
Aux regards d'un héros qu'on a persécuté!
Mais que dis-tu, Saül? Dans ce moment suprême
Sois juste, et tu seras plus grand qu'il n'est lui-même!
. . . .
. . . .

XIII.

LE LISERON.

LE LISERON.

Dans les blés mûrs, un soir de fête,
La jeune fille me cueillit ;
Dans ses cheveux noirs, sur sa tête,
Ma blanche étoile rejaillit.

Fleur domestique et familière,
Je m'y collais comme le lierre
Se colle au front du dalhia;
Sa joue en fut tout embellie;
Puis j'en tombai froide et pâlie:
Son pied distrait me balaya.

Mais le matin, sous sa fenêtre,
Un passant me vit par hasard,
Se pencha pour me reconnaître,
Et me couva d'un long regard.
Viens, dit-il, pauvre fleur sauvage,
« Viens, mon amour et mon image,
Objet d'envie et de dédain,
Viens sécher sur mon cœur posée:
Mes larmes seront ta rosée,
Mon âme sera ton jardin! »

Depuis ce jour, rampant dans l'herbe,
Je m'enlace autour d'autres fleurs;
J'abrite leur tige superbe,
Et je relève leurs couleurs;
Et quelquefois les jeunes filles
Me fauchent avec leurs faucilles,

Pour faire un nuage à leur front :
Je nais pâle et toute fanée,
Je suis le lierre d'une année.
— Foulez les pauvres liserons !

Novembre 1848.



XIV.

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL

DES GALLOIS ET DES BRETONS, A ABERGAVENNY

DANS LE PAYS DE GALLES.

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL

DES GALLOIS ET DES BRETONS, A ABERGAVENNY

DANS LE PAYS DE GALLES[1].

Saint-Point, 25 septembre 1838.

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève
En souvenir vivant d'un antique départ,

[1] On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race.

Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part :
« Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il? »

Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur!
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages :
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur?...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils,
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils?

« Le vent ne fait-il pas battre sur vos épaules,
Au branle de vos pas, ces forêts de cheveux,
Crinière aux nœuds dorés du vieux lion des Gaules,
Où le soleil sanglant fait ondoyer ses feux?
Ne résonnent-ils pas au souffle des tempêtes
Comme ce crin épars par les lances porté,
Étendards naturels que font flotter nos têtes
Sur les clans de la liberté?

« De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul revers ne lasse et nul jour ne dément?
Nos langues, où le bruit de nos grèves domine,
Ne vibrent-elles pas, rudes du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson?

« Ne nous jouons-nous pas où le dauphin se joue?
N'entrelaçons-nous pas, comme d'humbles roseaux,
Le pin durci du pôle au chêne qui le noue,
Pour nous bercer aux vents dans les vallons des eaux?
N'emprisonnons-nous pas dans la toile sonore
L'aile de la tempête? et, sur les flots amers,
N'aimons-nous pas à voir le jour nomade éclore
De toutes les vagues des mers?

« Le coursier aux crins noirs, trône vivant des braves,
Ne nous nomme-t-il pas dans ses hennissements?
Nos bardes n'ont-ils pas des chants tristes et graves,
Des harpes de Morven vieux retentissements?
N'en composent-ils pas les cordes les plus douces
Avec les pleurs de l'homme et le sang des héros,

Le vent plaintif du nord qui siffle sur les mousses,
Le chien qui hurle aux bords des flots?

« Le poli de l'acier, l'éclair de l'arme nue,
Ne caressent-ils pas nos mains et nos regards?
Est-il un horizon plus doux à notre vue
Qu'un soleil de combats sur des épis de dards?
Le passé dans nos cœurs n'a-t-il pas des racines
Qu'on ne peut extirper ni secouer du sol?
Et ne restons-nous pas rochers sous les ruines,
Quand la poussière a pris son vol?...

« Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères!
Le sang de nos aïeux là-haut nous avouera.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra!
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches!
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit!
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid!

« Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix!
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes!

Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais !
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,
L'aigle engraissé de mort, dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons[1] !

« L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare :
Le titre de famille est écrit en tout lieu.
L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare ;
Il est concitoyen de l'empire de Dieu !
Les murs des nations s'écroulent en poussières ;
Les langues de Babel retrouvent l'unité ;
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité !

« Réjouissons-nous donc dans le jour qu'il nous prête !
L'aube des jours nouveaux fait poindre ses rayons :
Vous serez dans les temps, monts à la verte crête,
Un Sinaï de paix entre les nations !
Sous nos pas cadencés faisons sonner la terre,
Jetons nos gants de fer, et donnons-nous la main :
C'est nous qui conduisons aux conquêtes du Père
Les colonnes du genre humain !

[1] A Waterloo.

« Dans le drame des temps nous avons deux grands rôles.
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers!
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles,
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers!
Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille,
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la paix et la liberté!

« Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,
Désaltérés, déjà buvons aux nations!
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations!
Oui, buvons; et, passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel! »

XV.

A UNE JEUNE FILLE POËTE.

A UNE JEUNE FILLE POËTE[1].

Saint-Point, 24 août 1838.

Quand, assise le soir au bord de ta fenêtre
Devant un coin du ciel qui brille entre les toits,

[1] Ces vers furent adressés à mademoiselle Antoinette Quarré, jeune ouvrière de Dijon, qui avait envoyé à l'auteur plusieurs pièces de vers, imprimées depuis, qui ont vivement excité l'étonnement et l'admiration du public.

L'aiguille matinale a fatigué tes doigts,
Et que ton front comprime une âme qui veut naître;
Ta main laisse échapper le lin brodé de fleurs
Qui doit parer le front d'heureuses fiancées,
Et, de peur de tacher ses teintes nuancées
Tes beaux yeux retiennent leurs pleurs.

Sur les murs blancs et nus de ton modeste asile,
Pauvre enfant, d'un coup d'œil tout ton destin se lit:
Un crucifix de bois au-dessus de ton lit,
Un réséda jauni dans un vase d'argile,
Sous tes pieds délicats la terre en froids carreaux,
Et, près du pain du jour que la balance pèse,
Pour ton festin du soir le raisin ou la fraise,
Que partagent tes passereaux.

Tes mains sur tes genoux un moment se délassent;
Puis tu vas t'accouder sur le fer du balcon,
Où le pampre grimpant, le lierre au noir flocon
A tes cheveux épars, amoureux, s'entrelacent.
Tu verses l'eau de source à ton pâle rosier;
Tu gazouilles son air à ton oiseau fidèle,
Qui becquète ta lèvre en palpitant de l'aile
A travers les barreaux d'osier.

Tu contemples le ciel que le soir décolore,
Quelque dôme lointain de lumière écumant;
Ou plus haut, seule au fond du vide firmament,
L'étoile, comme toi que Dieu seul voit éclore.
L'odeur des champs en fleurs monte à ton haut séjour;
Le vent fait ondoyer tes boucles sur ta tempe;
La nuit ferme le ciel, tu rallumes ta lampe;
Et le passé t'efface un jour!...

Cependant le bruit monte et la ville respire:
L'heure sonne, appelant tout un monde au plaisir;
Dans chaque son confus que ton cœur croit saisir,
C'est le bonheur qui vibre ou l'amour qui soupire.
Les chars grondent en bas, et font frissonner l'air:
Comme des flots pressés dans le lit des tempêtes,
Ils passent emportant les heureux à leurs fêtes,
Laissant sous la roue un éclair.

Ceux-là versent au seuil de la scène ravie
Cette foule attirée au vent des passions,
Et qui veut aspirer d'autres sensations,
Pour oublier le jour et pour doubler la vie;
Ceux-là rentrent des champs, sur de pliants aciers
Berçant les maîtres las d'ombrage et de murmure,

Des fleurs sur les coussins, des festons de verdure
Enlacés aux crins des coursiers.

La musique du bal sort des salles sonores;
Sous les pas des danseurs l'air ébranlé frémit;
Dans des milliers de voix le chœur chante ou gémit;
La ville aspire et rend le bruit par tous les pores.
Le long des murs, dans l'ombre on entend retentir
Des pas aussi nombreux que des gouttes de pluie,
Pas indécis d'amant, où l'amante s'appuie
Et pèse pour le ralentir.

Le front dans tes deux mains, pensive tu te penches :
L'imagination te peint de verts coteaux
Tout résonnants du bruit des forêts et des eaux,
Où s'éteint un beau soir sur des chaumières blanches;
Des sources aux flots bleus voilés de liserons;
Des prés où, quand le pied dans la grande herbe nage,
Chaque pas aux genoux fait monter un nuage
D'étamine et de moucherons;

Des vents sur les guérets, ces immenses coups d'ailes
Qui donnent aux épis leurs sonores frissons;

L'aubépine neigeant sur les nids des buissons;
Les verts étangs rasés du vol des hirondelles;
Les vergers allongeant leur grande ombre du soir;
Les foyers des hameaux ravivant leurs lumières;
Les arbres morts couchés près du seuil des chaumières,
Où les couples viennent s'asseoir;

Ces conversations à voix que l'amour brise,
Où le mot commencé s'arrête et se repent,
Où l'avide bonheur que le doute suspend
S'envole après l'aveu que lui ravit la brise;
Ces danses où l'amant prenant l'amante au vol,
Dans le ciel qui s'entr'ouvre elle croit fuir en rêve,
Entre le bond léger qui du gazon l'enlève,
Et son pied qui retombe au sol!

Sous la tente de soie, ou dans ton nid de feuille,
Tu vois rentrer le soir, altéré de tes yeux,
Un jeune homme au front mâle, au regard studieux.
Votre bonheur tardif dans l'ombre se recueille :
Ton épaule s'appuie à celle de l'époux :
Sous son front déridé ton front nu se renverse;
Son œil luit dans ton œil, pendant que ton pied berce
Un enfant blond sur tes genoux!

De tes yeux dessillés quand ce voile retombe,
Tu sens ta joue humide et tes mains pleines d'eau;
Les murs de ce réduit où flottait ce tableau
Semblent se rapprocher pour voûter une tombe;
Ta lampe y jette à peine un reste de clarté;
Sous tes beaux pieds d'enfant tes parures s'écoulent,
Et tes cheveux épars et les ombres déroulent
Leurs ténèbres sur ta beauté.

Cependant le temps fuit, la jeunesse s'écoule;
Tes beaux yeux sont cernés d'un rayon de pâleur;
Des roses sans soleil ton teint prend la couleur;
Sur ton cœur amaigri ton visage se moule;
Ta lèvre a replié le sourire; ta voix
A perdu cette note où le bonheur tressaille;
Des airs lents et plaintifs mesurent maille à maille
Le lin qui grandit sous tes doigts.

Hé quoi! ces jours passés dans un labeur vulgaire
A gagner miette à miette un pain trempé de fiel,
Cet espace sans air, cet horizon sans ciel,
Ces amours s'envolant au son d'un vil salaire,
Ces désirs refoulés dans un sein étouffant,
Ces baisers, de ton front chassés comme une mouche

Qui bourdonne l'été sur les coins de ta bouche,
C'est donc là vivre, ô belle enfant!

Nul ne verra briller cette étoile nocturne?
Nul n'entendra chanter ce muet rossignol?
Nul ne respirera ces haleines du sol
Que la fleur du désert laisse mourir dans l'urne?
Non, Dieu ne brise pas sous ses fruits immortels
L'arbre dont le génie a fait courber la tige;
Ce qu'oublia le temps, ce que l'homme néglige,
Il le réserve à ses autels!

Ce qui meurt dans les airs, c'est le ciel qui l'aspire :
Les anges amoureux recueillent flots à flots
Cette vie écoulée en stériles sanglots;
Leur aile emporte ailleurs ce que ta voix soupire
De ces langueurs de l'âme où gémit ton destin,
De tes pleurs sur ta joue, hélas! jamais cueillies,
De ces espoirs trompés, et ces mélancolies
Qui pâlissent ton pur matin.

Ils composent tes chants, mélodieux murmure
Qui s'échappe du cœur par le cœur répondu,

Comme l'arbre d'encens que le fer a fendu
Verse en baume odorant le sang de sa blessure.
Aux accords du génie, à ces divins concerts,
Ils mêlent étonnés ces pleurs de jeune fille
Qui tombent de ses yeux et baignent son aiguille,
Et tous les soupirs sont des vers!

Savent-ils seulement si le monde l'écoute?
Si l'indigence énerve un génie inconnu?
Si le céleste encens au foyer contenu
Avec l'eau de ses yeux dans l'argile s'égoutte?
Qu'importe aux voix du ciel l'humble écho d'ici-bas?
Les plus divins accords qui montent de la terre
Sont les élans muets de l'âme solitaire,
Que le vent même n'entend pas.

Non, je n'ai jamais vu la pâle giroflée,
Fleurissant au sommet de quelque vieille tour
Que bat le vent du nord ou l'aile du vautour,
Incliner sur le mur sa tige échevelée;
Non, je n'ai jamais vu la stérile beauté,
Pâlissant sous ses pleurs sa fleur décolorée,
S'exhaler sans amour et mourir ignorée,
Sans croire à l'immortalité!

Passe donc tes doigts blancs sur tes yeux, jeune fille,
Et laisse évaporer ta vie avec tes chants!
Le souffle du Très-Haut sur chaque herbe des champs
Cueille la perle d'or, où l'aurore scintille;
Toute vie est un flot de la mer de douleurs;
Leur amertume un jour sera ton ambroisie,
Car l'urne de la gloire et de la poésie
Ne se remplit que de nos pleurs!

XVI.

CANTIQUE

SUR UN RAYON DE SOLEIL.

CANTIQUE

SUR UN RAYON DE SOLEIL.

Je suis seul dans la prairie,
Assis au bord du ruisseau;
Déjà la feuille flétrie,

Qu'un flot paresseux charrie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague, au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul, et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée,
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier.

Par instants le vent, qui semble
Couler à flots modulés,
Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson, qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir,
Sans que l'ombre d'un nuage

Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruisselant de feuille en feuille,
Un rayon répercuté,
Parmi les lis que j'effeuille,
Filtre, glisse, et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,
Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille,
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur;
La branche sur l'eau l'égoutte;
L'aile d'insecte et la goutte
En font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce
Le vert grillage du bord,
La lumière se disperse

En étincelle, et traverse
Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage,
On voit, en brillants réseaux,
Jouer un flottant nuage
De mouches au bleu corsage
Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,
De rossignols frais éclos
Un nid tapissé d'étoupe
Se penche comme une coupe
Qui voudrait puiser ses flots.

La mère habile entre-croise
Au fil qui les réunit
Les ronces et la framboise,
Et tend, comme un toit d'ardoise,
Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant,
Je vois son œil qui promène

Sa noire prunelle, pleine
De son amour suppliant.

Puis refermant, calme et douce,
Ses yeux sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis.

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante Providence!
Quelle douce confidence
D'amour, de paix, de beauté!

Dans un moment de tendresse,
Seigneur, on dirait qu'on sent
Ta main douce qui caresse
Ce vert gazon, qui redresse
Son poil souple et frémissant!

Tout sur terre fait silence
Quand tu viens la visiter;
L'ombre ne fuit ni n'avance:

Mon cœur même qui s'élance
Ne s'entend plus palpiter.

Ma pauvre âme, ensevelie
Dans cette mortalité,
Ouvre sa mélancolie,
Et comme un lin la déplie
Au soleil de ta bonté.

S'enveloppant tout entière
Dans les plis de ta splendeur,
Comme l'ombre à la lumière
Elle ruisselle en prière,
Elle rayonne en ardeur.

Oh! qui douterait encore
D'une bonté dans les cieux,
Devant un brin de l'aurore
Qui s'égare, et fait éclore
Ces ravissements des yeux?

Est-il possible, ô nature,
Source dont Dieu tient la clé,
Où boit toute créature,

Lorsque la goutte est si pure,
Que l'abîme soit troublé?

Toi qui dans la perle d'onde,
Dans deux brins d'herbe pliés,
Peux renfermer tout un monde
D'un bonheur qui surabonde
Et déborde sur tes piés,

Avare de ces délices
Q'entrevoit ici le cœur,
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices
Et répandre la liqueur?

Dans cet infini d'espace,
Dans cet infini de temps,
A la splendeur de ta face,
O mon Dieu, n'est-il pas place
Pour tous les cœurs palpitants?

Source d'éternelle vie,
Foyer d'éternel amour,
A l'âme à peine assouvie

Faut-il que le ciel envie
Son étincelle et son jour?

Non, ces courts moments d'extase
Dont parfois nous débordons
Sont un peu de miel du vase,
Écume qui s'extravase
De l'océan de tes dons.

Elles y nagent, j'espère,
Dans les secrets de tes cieux,
Ces chères âmes, ô Père,
Dont nous gardons sur la terre
Le regret délicieux!

Vous, pour qui mon œil se voile
Des larmes de notre adieu,
Sans doute dans quelque étoile
Le même instant vous dévoile
Quelque autre perle de Dieu!

Vous contemplez, assouvies,
Des champs de sérénité;
Ou vous écoutez, ravies,

Murmurer la mer de vies
Au lit de l'éternité!

Le même Dieu, qui déploie
Pour nous un coin du rideau,
Nous enveloppe et nous noie,
Vous dans une mer de joie,
Moi dans une goutte d'eau.

Pourtant mon âme est si pleine,
O Dieu, d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration!

Par ce seul rayon de flamme
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi;

Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel
En voix du concert de l'ange

Changerait ma voix de fange,
Et deviendrait éternel.

Oh! gloire à toi, qui ruisselle
De tes soleils à la fleur!
Si grand dans une parcelle!
Si brûlant dans l'étincelle!
Si plein dans un pauvre cœur!

XVII.

ÉPITRE A M. ADOLPHE DUMAS.

ÉPITRE A M. ADOLPHE DUMAS.

18 septembre 1838.

Musa pedestris.

Dans les plis d'un coteau j'étais assis à terre,
Le soleil inondant l'horizon solitaire,
Une brise des bois jouant dans mes cheveux,

Paix, lumière et chaleur, servi dans tous mes vœux ;
Mon jeune chien, quêtant parmi les sillons fauves,
Effeuillait à mes pieds les bluets et les mauves,
Faisant lever, joyeux, l'alouette du sol,
Dont le rire en partant l'insultait dans son vol :
Et tout était sourire et grâces sur mes lèvres ;
Et, semblable au berger qui rappelle ses chèvres,
Et rassemble au bercail les petits des troupeaux,
Tous mes sens rappelaient mon esprit au repos.
Je bénissais Celui dont l'immense nature
Prête place au soleil à chaque créature,
Et la terre de Dieu qui, du val au coteau,
A pour nous cacher tous un coin de son manteau ;
Et je ne savais pas, dans ma paisible extase,
Si quelque ver rongeur piquait au cœur ma phrase,
Si l'encre à flots épais distillait du flacon,
Pour faire sur la feuille une tache à mon nom ;
Ou si quelque journal aux doctrines ridées,
Comme les factions enrôlant les idées,
Condamnait ma pensée à tenir dans l'esprit
Et dans l'étroit pathos de l'*orateur inscrit*,
Et jetait sur mon vers ou sur ma prose indigne
L'ombre de ces grands noms qu'un *gérant* contre-signe :
Le *Courrier* m'eût privé de feu, de sel et d'eau,

Que le jour sur mon front n'eût pas brillé moins beau.

Oh! nous sommes heureux parmi les créatures,
Nous à qui notre mère a donné deux natures,
Et qui pouvons, au gré de nos instincts divers,
Passer d'un monde à l'autre et changer d'univers!
Lorsque nos pieds saignant dans les sentiers de l'homme
Ont usé cette ardeur que le soleil consomme,
Notre âme, à ces labeurs disant un court adieu,
Prend son aile, et s'enfuit dans les œuvres de Dieu;
La contemplation qui l'enlève à la terre
Lui découvre la source où l'eau la désaltère;
Puis quand la solitude a rafraîchi ses sens,
Son courage l'appelle, et lui dit : « Redescends! »

Ainsi quand le pêcheur, fatigué de la rame,
Dans les replis d'une anse a rattaché sa prame,
Il ressaisit la bêche, et du terrain qu'il rompt
Fend la glèbe humectée avec l'eau de son front;
Et quand la bêche échappe à sa main qu'elle brise,
Il rehisse sa voile au souffle de la brise,
Et regarde, en fendant la mer d'un autre soc,
La poudre de la vague écumer sous son foc:
Pour son double élément il semble avoir deux âmes,

Taureau dans le sillon, mouette sur les lames.
Poëte, âme amphibie aux éléments divers,
Ta vague ou ton sillon, c'est ta prose ou tes vers!

J'étais ainsi plongé dans cet oubli des choses,
Quand le vent du midi, parmi l'odeur des roses,
M'apporta cette épître où ton cœur parle au mien
En vers entrecoupés comme un libre entretien;
Billet où tant de sens parle avec tant de grâce,
Que Virgile l'eût pris pour un billet d'Horace,
Pour un de ces oiseaux du Béranger romain,
Qui, prenant au hasard leur doux vol de sa main,
Les pieds encor trempés des ondes de Blanduse,
Allaient porter au loin les saluts de sa muse,
Et dont plusieurs, volant vers la postérité,
S'égarèrent pour nous dans l'immortalité.
Celui qui m'apporta tes vers sur ma fenêtre,
Ami, ressemblait tant aux colombes du maître,
Que, promenant ma main sur l'oiseau familier,
Je cherchai si son cou n'avait pas de collier,
Croyant lire en latin l'exergue de sa bague :
« Je viens du frais Tibur; » mais il venait d'*Eyrague*[1].

[1] Village de Provence, d'où la lettre de M. Dumas était datée.

Je les ai lus trois fois ces vers consolateurs,
Sans me laisser surprendre à leurs philtres flatteurs;
Sur ce nectar du cœur j'ai promené la loupe,
J'ai vidé le poison; mais j'ai gardé la coupe,
Cette coupe où la main a ciselé dans l'or
Ton amitié pour moi, que j'y veux lire encor!

. . . .

Il est doux, au roulis de la mer où l'on nage,
De voir un feu lointain luire sur le rivage;
De sentir, au milieu des pierres de l'affront,
La feuille d'oranger vous tomber sur le front:
Pour rendre à cet ami l'odorante pensée,
On cherche avec amour la main qui l'a lancée,
Et l'on éprouve un peu ce que Job éprouva
Lorsque de son fumier son ange le leva.
Au plus noir de l'absinthe à mes lèvres versée,
C'est là l'impression du miel de ta pensée.
Je me dis: « Ce vent doux parmi tant de frimas
N'est pas né, je le sens, dans les mêmes climats;
Mais, venu d'Orient, son souffle que j'aspire
A l'odeur d'un laurier et le son d'une lyre! »

Ce n'est pas cependant que mon esprit enflé
De l'orgueilleux chagrin d'un grand homme sifflé,

Jugeant avec mépris le siècle qui le juge,
Cherche à sa vanité ce sublime refuge
Où le Tasse et Milton, loin de leurs détracteurs,
Ont, leur gloire à la main, attendu leurs lecteurs.
Lorsque dans l'avenir un siècle ingrat l'exile,
Oui, l'immortalité du génie est l'asile!
Mais, pour chercher comme eux l'ombre de ses autels,
Il faut avoir commis leurs livres immortels;
D'un grand forfait de gloire il faut être coupables:
L'ostracisme n'écrit que des rois sur ses tables.
Pour nous, sujets obscurs du jour qui va finir,
Laissons aux immortels leur foi dans l'avenir,
Buvons sans murmurer le nectar ou la fange,
Et ne nous flattons pas que le siècle nous venge.

Nous venger? l'avenir? lui, gros d'un univers?
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers?
Lui, s'arrêter un jour dans sa course éternelle
Pour revoir ce qu'une heure a broyé sous son aile?
Pour exhumer du fond de l'insondable oubli
La page où du lecteur le doigt a fait un pli?
Pour décider, au nom de la race future,
Si l'hémistiche impie offensa la césure;
Ou si d'un feuilleton les arrêts en lambeaux

Ont fait tort d'une rime aux morts dans leurs tombeaux ?

Quoi qu'en disent là-haut les scribes dans leurs sphères,
L'avenir, mes amis, aura d'autres affaires ;
Il aura bien assez de sa tâche au soleil,
Sans venir remuer nos vers dans leur sommeil.
Jamais le lit trop plein de l'océan des âges
De flots plus débordants ne battit ses rivages ;
Jamais le doigt divin à l'éternel torrent
N'imprima dans sa fuite un plus fougueux courant ;
On dirait qu'amoureux de l'œuvre qu'il consomme,
L'esprit de Dieu, pressé, presse l'esprit de l'homme,
Et, trouvant l'œuvre longue et les soleils trop courts,
Dans l'œuvre qu'il condense accumule les jours.
Que d'œuvres à finir, que d'œuvres commencées
Lèguent au lendemain nos mourantes pensées !
Quelle route sans fin nous traçons à ses pas !
Que sera ce chaos, s'il ne l'achève pas ?
Qu'il lui faudra de mains pour élever ces pierres
Que nous taillons à peine au fond de leurs carrières !
Qui donnera le plan, la forme, le dessin ?
Quel effort convulsif contractera son sein ?
Un monde à soulever, couché dans ses vieux langes ;
L'homme, image tombée, à dépouiller de fanges,

Comme on dresse au soleil, du limon de l'oubli,
Dans les sables du Nil un sphinx enseveli!
Sous mille préjugés dans la honte abattue,
Refaire un piédestal à la sainte statue,
Et sur son front levé rendre à l'humanité
Les rayons disparus de sa divinité!
Réveiller l'homme enfant emmaillotté de songes,
Des instincts éternels séparer nos mensonges,
Des nuages obscurs qui couvrent l'horizon
Dégager lentement le jour de la raison;
De chaque vérité dont la lumière est flamme,
Du genre humain croissant féconder la grande âme;
Des peuples écoulés dépassant les niveaux,
Le faire déborder en miracles nouveaux;
Asservir à l'esprit les éléments rebelles,
Prendre au feu sa fumée, à l'aquilon ses ailes;
Sur des fleuves d'acier faire voguer les chars,
Multiplier ses sens par les sens de nos arts;
De ces troupeaux humains que la verge fait paître,
Parqués, marqués au flanc par les ciseaux du maître,
Fondre les nations en peuple fraternel,
Marqués au front par Dieu de son chiffre éternel;
Au lieu de mille lois qu'une autre loi rature,
Dans le code infaillible écrire la nature,

Déshonorer la force, et sur l'esprit dompté
Faire du ciel en nous régner la volonté!
Comme du lit des mers les vagues débordées,
Voir les faits s'écrouler sous le choc des idées,
Porter toutes les mains sur l'arche des pouvoirs,
Combiner d'autres droits avec d'autres devoirs;
Parlant en vérités et plus en paraboles,
Arracher Dieu visible à l'ombre des symboles;
Dans l'esprit grandissant où sa foi veut grandir,
Au lieu de le voiler, le faire resplendir,
Et, lui restituant l'univers qu'il anime,
Faire l'homme pontife et le culte unanime;
Écouter les grands bruits que feront en croulant
L'autel renouvelé, le trône chancelant,
Les voix de ces tribuns ameutant les tempêtes,
Artistes, orateurs, penseurs, bardes, prophètes,
Vaste bourdonnement des esprits en émoi,
Dont chacun veut son jour, et crie au temps : « A moi! »

Voilà de l'avenir l'œuvre où la peine abonde.
Et tu veux qu'au milieu de ce travail d'un monde
Le siècle des six jours, sur sa tâche incliné,
Se retourne pour voir quelle âme a bourdonné?
C'est l'erreur du ciron qui croit remplir l'espace.

Non : pour tout contenir le temps n'a que sa place ;
La gloire a beau s'enfler, dans les siècles suivants
Les morts n'usurpent pas le soleil des vivants ;
La même goutte d'eau ne remplit pas deux vases ;
Le fleuve en s'écoulant nous laisse dans ses vases,
Et la postérité ne suspend pas son cours
Pour pêcher nos orgueils dans le vieux lit des jours.

Quoi ! faut-il en pleurer? Le doux chant du poëte
Ne le charme-t-il donc qu'autant qu'on le répète?
Le son mélodieux du bulbul de tes bois
Est-il donc dans l'écho plutôt que dans la voix?
N'entends-tu pas en toi de célestes pensées,
Par leur propre murmure assez récompensées?
Le génie est-il donc extase ou vanité?
N'écouterais-tu pas pendant l'éternité
Le bruit mélodieux de ces ailes de flamme,
Que fait l'aigle invisible en traversant ton âme?
Le cœur a-t-il besoin que dans ses sentiments
Tout l'univers palpite avec ses battements?
Eh ! qu'importe l'écho de ta voix faible ou forte?
N'est-il pas aussi long que le vent qui l'emporte?
Ne se confond-il pas dans cet immense chœur
Que la vie et l'amour tirent de chaque cœur?

N'as-tu pas vu souvent, aux jours pâles d'automne,
Le vent glacé du nord, dont l'aile siffle et tonne,
Fouetter en tourbillons, dans son fougueux courant,
Les dépouilles du bois en liquide torrent?
Du fleuve où roule à sec sa gerbe amoncelée,
Le bruit des grandes eaux monte sur la vallée :
Bien qu'un gémissement sorte de chaque pli,
Notre oreille n'entend qu'un immense rouli ;
Mais l'oreille de Dieu, qui plus haut les recueille,
Distingue dans ce bruit la voix de chaque feuille,
Et du brin d'herbe mort le plus léger frisson,
Dont ce bruit collectif accumule le son.
C'est ainsi, mon ami, que dans le bruit terrestre,
Dont le génie humain est le confus orchestre,
Et qu'emporte en passant l'esprit de Jéhova,
Le faible bruit de l'homme avec l'homme s'en va.
A l'oreille de Dieu ce bruit pourtant arrive ;
Chaque âme est une note, hélas! bien fugitive;
Chaque son meurt bientôt; mais l'hymne solennel
S'élève incessamment du temps à l'Éternel ;
Notre voix, qui se perd dans la grande harmonie,
Va retentir pourtant à l'oreille infinie.
Hé quoi! n'est-ce donc rien que d'avoir en passant
Jeté son humble strophe au concert incessant,

Et d'avoir parfumé ses ailes poétiques
De ces soupirs notés dans les divins cantiques?
Faut-il, pour écouter ce qui mourra demain,
Imposer à jamais silence au genre humain?

Elle vole plus haut l'âme du vrai poëte!
De toute ma raison, ami, je te souhaite
Le dédain du journal, l'oubli de l'univers,
Le gouffre du néant pour ta prose ou tes vers;
Mais au fond de ton cœur une source féconde
Où l'inspiration renouvelle son onde,
Et dont le doux murmure, en berçant ton esprit,
Coule en ces vers muets qu'aucune main n'écrit;
Une âme intarissable en sympathique extase,
Où l'admiration déborde et s'extravase;
Ces saints ravissements devant l'œuvre de Dieu,
Qui font pour le poëte un temple de tout lieu;
Ces conversations en langue intérieure
Avec l'onde qui chante ou la brise qui pleure,
Avec l'arbre, l'oiseau, l'étoile au firmament,
Et tout ce qui devient pensée ou sentiment;
Une place au soleil contre un mur, où l'abeille,
Nageant dans le rayon, bourdonne sous la treille;
Sous les verts parasols de tes pins du Midi,

Une pente d'un pré par le ciel attiédi,
D'où le regard glissant voit à travers la brume
La mer bleue au rocher jeter sa blanche écume,
Et la voile lointaine à l'horizon mouvant
Comme un arbre des flots s'incliner sous le vent,
Et d'où le bruit tonnant des vagues élancées,
Donnant une secousse à l'air de tes pensées,
Te fait rêver pensif à ce vaste miroir
Où Dieu peint l'infini pour le faire entrevoir!...
Un reflet de ton ciel toujours sur ton génie;
Des cordes de ton cœur la parfaite harmonie;
La conscience en paix sommeillant dans ton sein,
Comme une eau dont nul pied n'a troublé le bassin;
Au flanc d'une colline où s'étend ton royaume,
Un toit de tuile rouge ou d'ardoise ou de chaume,
Dont l'ombre soit ton monde, et dont le pauvre seuil
Ne rende après cent ans son maître qu'au cercueil.
Là, des sommeils légers que l'alouette éveille,
Pour reprendre gaiement le sillon de la veille;
Une tablé frugale où la fleur de tes blés
Éclate auprès des fruits que ta greffe a doublés;
Sur le noyer luisant dont ton chanvre est la nappe,
Un vin dont le parfum te rappelle sa grappe;
Un platane en été; dans l'hiver, un foyer

Où ta main jette au feu le noyau d'olivier;
Aux flambeaux dont ta ruche a parfumé la cire,
Des livres cent fois lus que l'on aime à relire,
Phares consolateurs que pour guider notre œil
Les tempêtes du temps ont laissés sur l'écueil,
Dont nos vents inconstants n'agitent plus la flamme,
Mais qui luisent bien haut au firmament de l'âme!...
Pour que le fond du vase ait encor sa douceur,
Jusqu'au soir de la vie une mère, une sœur,
Un ami des vieux jours, voisin de solitude,
Exact comme l'aiguille et comme l'habitude,
Et qui vienne le soir, de son mot régulier,
Reprendre au coin du feu l'entretien familier.

Avec cela, mon cher, que l'ongle des critiques
Marque du pli fatal nos pages poétiques;
Heureux à nos soleils, qu'on nous siffle à Paris,
La gloire me plairait;... pour la vendre à ce prix!

XVIII.

A UNE JEUNE FILLE

QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX.

A UNE JEUNE FILLE

QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX.

Des cheveux? mais ils sont blanchis sous les années!
Des cheveux? mais ils vont tomber sous les hivers!
Que feraient tes beaux doigts de leurs boucles fanées?
Pour tresser la couronne, il faut des rameaux verts.

Crois-tu donc, jeune fille aux jours d'ombre et de joie,
Qu'un front d'homme, chargé de quarante printemps,
Germe ces blonds anneaux et ces boucles de soie,
Où l'espérance joue avec tes dix-sept ans?

Crois-tu donc que la lyre où notre âme s'accorde
Chante au fond de nos cœurs toujours pleine de voix,
Sans que de temps en temps il s'y rompe une corde
Qui laisse, en se taisant, un vide sous nos doigts?

Pauvre naïve enfant, que dirait l'hirondelle
Si, quand l'hiver l'abat aux débris de sa tour,
Ta voix lui demandait les plumes de son aile,
Qu'emporte la tempête ou sème le vautour?

« Demande, dirait-elle, au nuage, à l'écume,
A l'épine, au désert, aux ronces du chemin :
A tous les vents du ciel j'ai laissé quelque plume,
Et pour me réchauffer je n'ai plus que ta main! »

Ainsi te dit mon cœur, jeune et tendre inconnue.
Mais quand dans ces cheveux tes souffles passeront,
Je sentirai longtemps, malgré ma tempe nue,
La séve de vingt ans battre encor dans mon front.

XIX.

A ANGELICA.

A ANGELICA,

BARONNE DE ROTHKIRKE.

Saint-Point, 25 septembre 1834.

Jeune voix que Dieu fit éclore
Comme un hymne au matin du jour,
Chaque âme en ce triste séjour
Pour toi fut un temple sonore
Que tu remplis de sons, de délire et d'amour.

Bulbul ainsi que toi ne chante qu'une aurore;
Mais il revient souvent au bois qu'il a quitté
Écouter si du roc la source coule encore,
En soupirs aussi purs si le son s'évapore,
Si la rosée y tombe aux tièdes nuits d'été.

Ah! reviens comme lui, bel oiseau qui t'envole!
Tu trouveras toujours un écho dans nos bois,
Un désert dans nos cœurs qu'aucun bruit ne console,
Et des pleurs dans nos yeux pour tomber à ta voix.

XX.

A AUGUSTA.

A AUGUSTA.

Bulbul enivre toute oreille
De sons, de musique et de bruit;
Sa voix éclatante réveille
Les échos charmés d'une nuit;

La douce et blanche tourterelle
N'a qu'une note dans la voix,
Mais cette note est éternelle,
Et ne dort jamais sous les bois;

C'est un souffle qu'amour agite,
Un soupir qui pleure en sortant;
C'est un cœur ému qui palpite,
Une âme sans voix qu'on entend.

Plus on écoute, et plus on rêve;
En vain ce soupir n'a qu'un son,
L'oreille attend, devine, achève,
Et l'âme vibre à l'unisson.

Celui qu'un double charme attire
Entre l'ivresse et la langueur,
Écoute, hésite, et ne peut dire
Lequel est l'oiseau de son cœur.

XXI.

LE TOMBEAU DE DAVID

A JÉRUSALEM.

LE TOMBEAU DE DAVID

A JÉRUSALEM.

A M. DARGAUD.

I.

O harpe qui dors sur la tête
Immense du poëte-roi,
Veuve immortelle du prophète,
Un jour encore éveille-toi!

Quoi! dans cette innombrable foule
Des races dont le pied te foule,
Il n'est plus une seule main
Qui te remue et qui t'accorde,
Et qui puisse un jour sur ta corde
Faire éclater l'esprit humain?

Es-tu comme le large glaive
Dans les tombes de nos aïeux,
Qu'aucun bras vivant ne soulève,
Et que l'on mesure des yeux?
Harpe colossale, es-tu comme
Ces immenses ossements d'homme
Que le soc entraîne avec lui,
Grands débris d'une autre nature
Qui, pour animer leur stature,
Voudraient dix âmes d'aujourd'hui?

Est-ce que l'haleine divine
Qui souffla mille ans sur ces bords
Ne soulève plus de poitrine
Assez mâle pour tes accords?
Cordes muettes de Solyme,
Que faut-il pour qu'un Dieu ranime

Ces ferventes vibrations?
Viens sur mon sein, harpe royale:
Écoute si ce cœur égale
Tes larges palpitations?

N'y sens-tu pas battre cette âme
Qui lutte avec des sens mortels,
Et qui jette au milieu du drame
Des cris qui fendent les autels?
N'y sens-tu pas dans son cratère,
Comme des laves sous la terre,
Gronder les fibres de douleurs?
N'entends-tu pas sous leurs racines,
Comme un Cédron sous ses ravines,
Filtrer le sourd torrent des pleurs?

Faut-il avoir dans son enfance,
Gardien d'onagre et de brebis,
Brandi la fronde pour défense,
Porté leurs toisons pour habits?
Faut-il avoir sur les collines,
Errant du rocher aux épines,
Déchiré ses pieds au buisson?
La nuit, épiant solitaire

Les soupirs du cœur de la terre,
Monté son âme à l'unisson?

Faut-il d'une pieuse femme,
A la mamelle de ta foi,
Avoir bu ce saint lait de l'âme
Où s'allume la soif de toi?
Faut-il, enfant des sacrifices,
Avoir transvasé les prémices
Dans les corbeilles du saint lieu,
Et retenu ce doux bruit d'ailes
Que font les prières mortelles
En s'abattant aux pieds de Dieu?

Faut-il avoir aimé son frère
Jusqu'à l'exil, jusqu'au trépas,
Et, persécuté par son père,
Versé son cœur sur Jonathas?
Coupable d'amours insensées,
Faut-il avoir dans ses pensées
Retourné cent fois le remord,
Meurtri ses membres sur sa couche,
Et, déjà vieux, collé sa bouche
Aux pieds glacés de son fils mort?

Sur l'abîme de ta justice,
Où toute raison se confond,
Comme du haut d'un précipice
Faut-il avoir plongé sans fond?
Avec les ruisseaux de sa joue
Faut-il avoir pétri la boue
Dont fut formé l'insecte humain,
Et serré des deux bras la terre,
Comme le guerrier mort qui serre
L'herbe sanglante avec sa main?

II.

Tout cela je l'ai fait, ô funèbre génie
Qui mesure à nos pleurs tes torrents d'harmonie!
Tout cela je l'ai bu dans la coupe où je bois,
Dans le sang de mon cœur, dans le lait de ma mère,
Dans l'argile, où du sort l'eau n'est pas moins amère
Que les larmes des yeux des rois!

Crois-tu qu'en vieillissant sur ce globe des larmes,
Le mal ait émoussé la pointe de ses armes;
Que le cœur du sujet soit d'un autre élément;
Que la fibre royale ait une autre nature,

Et que notre humble chair sèche sous la torture
Sans rendre de gémissement?

III.

Non! de tous ces grands cris j'ai parcouru la gamme,
De la plainte des sens jusqu'aux langueurs de l'âme;
Chaque fibre de l'homme au cœur m'a palpité,
Comme un clavier touché d'une main lourde et forte,
Dont la corde d'airain se tord brisée et morte,
Et que le doigt emporte
Avec le cri jeté.

Pourquoi donc sous mon souffle et sous mes doigts rebelles,
O harpe, languis-tu comme un aiglon sans ailes,
Tandis qu'un seul accord du barde d'Israël
Fait après deux mille ans, dans les chœurs de nos fêtes,
Ondoyer tout un peuple aux accents des prophètes,
Flamboyer les tempêtes,
Et se fendre le ciel?

Ah! c'est que la douleur et son brûlant délire
N'est pas le feu du temple et la clef de la lyre!
C'est que de tout foyer ton amour est le feu;

C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute,
Que son âme à tes pieds s'épanchait goutte à goutte,
Et qu'on ne sait, quand on l'écoute,
S'il parle à son égal ou s'il chante à son Dieu!

Jamais l'amour divin qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face,
Et de combler jamais d'une plus sainte audace
L'immensurable espace
De la poussière à lui!

IV.

Louanges, élans, prières,
Confidences familières,
Battements d'un cœur de feu;
Tout ce qu'amour à peine ose,
Pieds qu'il presse et qu'il arrose,
Front renversé qui repose
Couché sur le sein de Dieu;

Soupirs qui fendent les roches,

Colères, tendres reproches
Sur un ingrat abandon;
Retours de l'âme égarée,
Et qui revient altérée
Baiser la main retirée,
Sûre du divin pardon;

Larmes que Dieu même essuie
Ruisselant comme une pluie
Sur qui son courroux s'abat;
Bruyant assaut de pensées,
Apostrophes plus pressées
Que mille flèches lancées
Par une armée au combat;

Toutes les tendres images
Des plus amoureux langages,
Trop tièdes pour tant d'ardeurs;
De toute chose animée
Sur ses collines semée,
La terre entière exprimée
Pour faire un faisceau d'odeurs;

Le lis noyé de rosée,

La perle des nuits posée
Sur les roses de Sàrons ;
L'ombre du jour sous la grotte,
L'eau qui filtre et qui sanglote,
La splendeur du ciel qui flotte
Sur l'aile des moucherons ;

L'oiseau que la flèche frappe,
Qui vient becqueter la grappe
Dans les vignes d'Engaddi ;
La cigale infatigable,
De l'homme émiettant la table ;
Hymne vivant que le sable
Darde au rayon du midi ;

Toutes les langueurs de l'âme ;
Le cerf altéré qui brame
Pour l'eau que le désert boit,
L'agneau broutant les épines,
Le chameau sur les collines,
Le lézard dans les ruines,
Le passereau sur le toit ;

La mendiante hirondelle,

Dont le vautour plume l'aile,
Brisée au pied de sa tour :
Sont la note tendre et triste
De la harpe du psalmiste,
Par qui notre oreille assiste
A ces mystères d'amour.

V.

Aussi tu le comblais de tes miséricordes;
Ton nom, ô Jéhovah, sanctifiait ses cordes;
Sa prière à ta droite arrachait don sur don.
Il pouvait s'endormir dans d'impures mollesses :
Tu poursuivais son cœur, au fond de ses faiblesses,
De ton impatient pardon!

Fautes, langueurs, oubli, défaillances, blasphème,
Adultères sanglants, trahisons, forfaits même,
Ta grâce couvrait tout du flux de tes bontés;
Et, comme l'Océan dévore son écume,
Son âme, engloutissant le mal qui la consume,
Dévorait ses iniquités.

Quel crime n'eût lavé cette larme sonore

Qui tomba sur la lyre et qui résonne encore?
Tes pieds divins, Seigneur, en gardent la senteur;
Tu défendis aux vents d'en sécher nos visages,
Et tu dis aux vivants : « Roulez-la dans les âges!
Humectez tous vos yeux, mouillez toutes vos pages
Des larmes de mon serviteur! »

Et la terre entendit l'ordre de Jéhova,
Et cette eau fut un fleuve où tout cœur se lava.

VI.

J'ai vu blanchir sur les collines
Les brèches du temple écroulé,
Comme une aire d'aigle en ruines
D'où l'aigle au ciel s'est envolé;
J'ai vu sa ville devenue
Un blanc monceau de cendre nue
Qui volait sous un vent de feu,
Et le guide des caravanes
Attacher le pied de ses ânes
Sur les traces du pied de Dieu.

Le chameau, las, baissant la tête

Pour s'abriter des cieux brûlants,
Dans le royaume du prophète
N'avait que l'ombre de ses flancs;
Siloé qui le désaltère
N'était qu'une sueur de terre
Suant sa malédiction,
Et l'Arabe, en sa main grossière
Ramassant un peu de poussière,
Se disait : « C'est donc là Sion!... »

Des fondements de l'ancien temple
Un nouveau temple était sorti,
Que sous sa coupole plus ample
Un troisième avait englouti.
Trois dieux avaient vieilli; leur culte,
S'écroulant sur ce sol inculte,
S'était renouvelé trois fois,
Comme un tronc qui toujours végète
Brise son écorce, et projette
De jeunes rameaux du vieux bois.

Le passereau, sous la muraille
Dont le temps blanchit le granit,
Cherchait en vain le brin de paille

Pour bâtir seulement son nid :
On ne voyait que des colombes
Voler sur les turbans des tombes;
Et, se cachant sous ses débris,
Quelques âmes contemplatives
Sortir leurs figures craintives
Par les fentes de leurs abris.

Sous les pas cette solitude
N'avait que des bruits creux et sourds;
Le désert avait l'attitude
Qu'il aura le dernier des jours.
Traînant les pieds, baissant la tête,
Je cherchais ta tombe, ô prophète,
Sous les ronces de ton palais,
Et je ne voyais que trois pierres,
Qu'un soleil dur à mes paupières
Incendiait de ses reflets.

Tout à coup, au tocsin des heures
Qui sonnent l'adoration,
Sortit de ces mornes demeures
Ta voix souterraine, ô Sion!
Des hommes de tous les visages,

Des langues de tous les langages,
Venus des quatre vents du ciel,
Multipliant l'écho des psaumes,
Convoquèrent tous les royaumes
A la prière d'Israël.

Les tombes ouvrirent leur porte
Aux accents du barde des rois;
Le vent roula vers la mer Morte
L'écho triomphant de sa voix;
Le palmier secoua sa poudre;
Le ciel serein, de foudre en foudre,
Jeta le nom d'Adonaï;
L'aigle effrayé lâcha sa proie,
Et l'on vit palpiter de joie
Deux ailes sur le Sinaï.

VII.

Est-ce là mourir, ô prophète?
Quoi! pendant une éternité
Sentir le souffle qu'on lui prête
Respirer dans l'humanité;

Quoi ! donner le vent de son âme
A toute chose qui s'enflamme,
Être le feu de cet encens,
Et partout où le jour se couche
Avoir son cri sur toute bouche,
Son accent dans tous les accents :

Est-ce là mourir? Non ! c'est vivre,
Plus vivant dans le verbe écrit ;
Par chaque œil qui s'ouvre au saint livre,
C'est multiplier son esprit ;
C'est imprimer sa sainte trace
Sur chaque parcelle d'espace
Où peuvent prier deux genoux !
Et nous, bardes au vain délire,
Dont les doigts sèchent sur la lyre,
Dites-moi : Pourquoi mourrons-nous?

Ah ! c'est que ta haute pensée,
Pur vase de délection,
N'était qu'une langue élancée
D'un foyer d'inspiration ;
C'est que l'amour, sous son extase,
Donnait au parfum de ce vase

Leur sainte volatilité,
Et que partout où Dieu se pose,
Il laisse à l'homme quelque chose
De sa propre immortalité !

XXII.

A M. LE COMTE DE VIRIEU.

A M. LE COMTE DE VIRIEU,

APRÈS LA MORT D'UN AMI COMMUN

LE BARON DE VIGNET,

MORT A NAPLES EN 1838.

Aimons-nous! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment:
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement!

Aimons-nous ! notre fleuve baisse;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié.

Aimons-nous! notre beau soir tombe;
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.

O Naples, sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos:
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots.

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel;

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide,
Tant que Dieu ne l'emplissait pas.

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

Ainsi que ces arbres sublimes
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvant la nuit à leurs piés,

Son âme nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laissant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour !

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,
Et du pin, dans leurs nuits funèbres,
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses piés.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords;

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé.

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre,
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre.
O mon Dieu ! lasse avant le soir,
Reçois cette âme triste et tendre :
Elle a tant désiré s'asseoir !

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé,
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé ;

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins!

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau!

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter:
Hélas! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence,
Où le cœur appelle toujours!

XXIII.

VERS

ÉCRITS DANS LA CHAMBRE DE J.-J. ROUSSEAU,

A L'ERMITAGE.

VERS

ÉCRITS DANS LA CHAMBRE DE J.-J. ROUSSEAU,

A L'ERMITAGE.

A l'Ermitage de J.-J. Rousseau, le 7 juin 1833.

Toi dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau?

De ce frais ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit!
Hélas! la terre ainsi traîne tous ses poëtes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.

O forêt de Saint-Point, oh! cachez mieux ma cendre!
Sous le chêne natal de mon obscur vallon,
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre!
Ah! c'est assez d'un cœur pour enfermer un nom.

XXIV.

UTOPIE.



UTOPIE.

A M. BOUCHARD[1].

Saint-Point, 21 et 22 août 1837.

« Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas? »

Frère, ce que je vois oserai-je le dire?
Pour notre âge avancé, raisonner c'est prédire.

[1] M. Bouchard, jeune poëte de grande espérance et de haute philosophie, avait adressé à l'auteur une ode sur l'avenir politique du monde, dont chaque strophe finissait par ce vers :

Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

Cette ode, et une autre pièce de vers adressée par M. Bouchard à M. de Lamartine, sur son voyage en Orient, ont été ajoutées à ce volume par l'éditeur.

Il ne faut pas gravir un foudroyant sommet,
Voir sécher ou fleurir la verge du prophète,
Des cornes du bélier diviniser sa tête,
Ni passer sur la flamme, au vent de la tempête,
Le pont d'acier de Mahomet :

Il faut plonger ses sens dans le grand sens du monde
(Qu'avec l'esprit des temps notre esprit s'y confonde!),
En palper chaque artère et chaque battement,
Avec l'humanité s'unir par chaque pore,
Comme un fruit qu'en ses flancs la mère porte encore,
Qui, vivant de sa vie, éprouve avant d'éclore
Son plus obscur tressaillement!

Oh! qu'il a tressailli ce sein de notre mère!
Depuis que nous vivons, nous son germe éphémère,
Nous, parcelle sans poids de sa vaste unité,
Quelle main créatrice a touché ses entrailles?
De quel enfantement, ô Dieu, tu la travailles!
Et toi, race d'Adam, de quels coups tu tressailles
Aux efforts de l'humanité!

Est-ce un stérile amour de sa décrépitude,
Un monstrueux hymen qu'accouple l'habitude?

Embryon avorté du doute et du néant?
Est-ce un germe fécond de jeunesse éternelle
Que pour éclore à temps l'amour couvait en elle,
Et qui doit en naissant suspendre à sa mamelle
L'homme-Dieu d'un monde géant?

Frère du même lait, que veux-tu que je dise?
Que suis-je à ses destins, pour que je les prédise?
Moi qui sais sourdement que son sein a gémi,
Moi qui ne vois de jour que celui qu'elle allume,
Moi qu'un atome ombrage et qu'un éclair consume,
Et qui sens seulement au frisson de ma plume
Que l'onde où je nage a frémi!

Écoute cependant! Il est dans la nature
Je ne sais quelle voix sourde, profonde, obscure,
Et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu;
Instinct mystérieux d'une âme collective,
Qui pressent la lumière avant que l'aube arrive,
Lit au livre infini sans que le doigt écrive,
Et prophétise à son insu.

C'est l'aveugle penchant des vagues oppressées
Qui reviennent sans fin, de leur lit élancées,

Battre le roc miné de leur flux écumant;
C'est la force du poids qui dans le corps gravite,
La sourde impulsion des astres dans l'orbite,
Ou sur l'axe de fer l'aiguille qui palpite
Vers les pôles où dort l'aimant;

C'est l'éternel soupir qu'on appelle chimère,
Cette aspiration qui prouve une atmosphère,
Ce dégoût du connu, cette soif du nouveau,
Qui semblent condamner la race qui se lève
A faire un marchepied de ce que l'autre achève,
Jusqu'à ce qu'au niveau des astres qu'elle rêve
Son monde ait porté son niveau.

« Il se trompe, » dis-tu. Quoi donc! se trompe-t-elle
L'eau qui se précipite où sa pente l'appelle?
Se trompe-t-il le sein qui bat pour respirer,
L'air qui veut s'élever, le poids qui veut descendre,
Le feu qui veut brûler tant que tout n'est pas cendre,
Et l'esprit que Dieu fit sans bornes pour comprendre,
Et sans bornes pour espérer?

Élargissez, mortels, vos âmes rétrécies!
O siècles, vos besoins ce sont vos prophéties!

Votre cri, de Dieu même est l'infaillible voix.
Quel mouvement sans but agite la nature?
Le possible est un mot qui grandit à mesure,
Et le temps qui s'enfuit vers la race future
A déjà fait ce que je vois...

—

La mer, dont les flots sont les âges,
Dont les bords sont l'éternité,
Voit fourmiller sur ses rivages
Une innombrable humanité.
Ce n'est plus la race grossière
Marchant les yeux vers la poussière,
Disputant l'herbe aux moucherons :
C'est une noble et sainte engeance
Où tout porte l'intelligence,
Ainsi qu'un diadème aux fronts.

Semblables aux troupeaux serviles
Sur leurs pailles d'infections,
Ils ne vivent pas dans des villes,
Ces étables des nations.

Sur les collines et les plaines,
L'été, comme des ruches pleines,
Les essaims en groupe pareil,
Sans que l'un à l'autre l'envie,
Chacun a son arpent de vie,
Et sa large place au soleil.

Les éléments de la nature,
Par l'esprit enfin surmontés,
Lui prodiguant la nourriture
Sous l'effort qui les a domptés,
Les nobles sueurs de sa joue
Ne vont plus détremper la boue
Que sa main doit ensemencer :
La sainte loi du labeur change ;
Son esprit a vaincu la fange,
Et son travail est de penser.

Il pense, et de l'intelligence
Les prodiges multipliés
Lui font de distance en distance
Fouler l'impossible à ses piés.
Nul ne sait combien de lumière
Peut contenir notre paupière,

Ni ce que de Dieu tient la main,
Ni combien de mondes d'idées,
L'une de l'autre dévidées,
Peut contenir l'esprit humain.

Elle a balayé tous les doutes
Celle qu'en feux le ciel écrit,
Celle qui les éclaire toutes :
L'homme adore et croit en esprit.
Minarets, pagodes et dômes
Sont écroulés sur leurs fantômes,
Et l'homme, de ces dieux vainqueur,
Sous tous ces temples en poussière
N'a ramassé que la prière,
Pour la transvaser dans son cœur!

Un seul culte enchaîne le monde,
Que vivifie un seul amour :
Son dogme, où la lumière abonde,
N'est qu'un Évangile au grand jour;
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure

Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

C'est le Verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens,
Mais tel qu'en ses veilles divines
Le front du Couronné d'épines
S'illuminait d'un jour soudain :
Ciel incarné dans la parole,
Dieu dont chaque homme est le symbole,
Le songe du Christ au jardin !

Cette loi qui dit à tous, « Frère, »
A brisé ces divisions
Qui séparaient les fils du père
En royaumes et nations.
Semblable au métal de Corinthe
Qui, perdant la forme et l'empreinte
Du sol ou du rocher natal,
Quand sa lave fut refroidie,
Au creuset du grand incendie
Fut fondu dans un seul métal.

Votre tête est découronnée,
Rois, césars, tyrans, dieux mortels
A qui la terre prosternée
Dressait des trônes pour autels.
Quand l'égalité fut bannie,
L'homme inventa la tyrannie,
Pour qu'un seul exprimât ses droits :
Mais au jour de Dieu qui se lève
Le sceptre tombe sur le glaive ;
Nul n'est esclave, et tous sont rois!...

La guerre, ce grand suicide,
Ce meurtre impie à mille bras,
Ne féconde plus d'homicide
Ce sol engraissé de trépas.
Leur soif de morts est assouvie :
Séve de pourpre de la vie,
L'homme a sacré le sang humain ;
Il sait que Dieu compte ses gouttes,
Et, vengeur, les retrouve toutes
Ou dans la veine... ou sur la main !

Avec les erreurs et les vices
S'engendrant éternellement,

Toutes les passions factices
Sont mortes, faute d'aliment.
Pour élargir son héritage,
L'homme ne met plus en otage
Ses services contre de l'or;
Serviteur libre et volontaire,
Une demande est son salaire,
Et le bienfait est son trésor.

L'égoïsme, étroite pensée
Qui hait tout pour n'adorer qu'un,
Maudit son erreur insensée,
Et jouit du bonheur commun;
Au lieu de resserrer son âme,
L'homme immense en étend la trame
Aussi loin que l'humanité,
Et, sûr de grandir avec elle,
Répand sa vie universelle
Dans l'indivisible unité!

. . . .
. . . .

—

« Oh! dis-tu, si ton âme a vu toutes ces choses,
« Si l'humanité marche à ces apothéoses,
« Comment languir si loin? comment croupir si bas?
« Comment, rentrant au cœur sa colère indignée,
« Suivre dans ses sillons la brute résignée,
« Et ne pas soulever la hache et la cognée
« Pour lui faire presser ses pas?

« Honte à nous! honte à toi, faible et timide athlète!
« Allume au ciel ta torche! » Ami, dit le poëte,
Nul ne peut retenir ni presser les instants.
Dieu, qui dans ses trésors les puise en abondance,
Pour ses desseins cachés les presse ou les condense:
Les hâter, c'est vouloir hâter sa Providence.
Les pas de Dieu sont ceux du temps!

Eh! que sert de courir dans la marche sans terme?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin!
Le paresseux s'assied, l'impatient devance;
Le sage, sur la route où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance,
Au pas réglé du genre humain!

Il est, dans les accès des fièvres politiques,
Deux natures sans paix de cœurs antipathiques :
Ceux-là dans le roulis niant le mouvement,
Pour végétation prenant la pourriture,
A l'immobilité condamnant la nature,
Et mesurant, haineux, à leur courte ceinture
Son gigantesque accroissement !

Ceux-ci, voyant plus loin sur un pied qui se dresse,
Buvant la vérité jusqu'à l'ardente ivresse,
Mêlant au jour divin l'éclair des passions,
Voudraient pouvoir ravir l'étincelle à la foudre,
Et que le monde entier fût un monceau de poudre,
Pour faire d'un seul coup tout éclater en poudre,
Lois, autels, trônes, nations!

Nous, amis, qui plus haut fondons nos confiances,
Marchons au but certain sans ces impatiences!
La colère consume, et n'illumine pas;
La chaste vérité n'engendre pas la haine.
Si quelque vil débris barre la voie humaine,
Écartons de la main l'obstacle qui la gêne,
Sans fouler un pied sous nos pas.

Dieu saura bien sans nous accomplir sa pensée.
Son front dort-il jamais sur l'œuvre commencée?
Homme, quand il attend pourquoi t'agites-tu?
Quel trait s'est émoussé sur le but qu'il ajuste?
N'étendons pas le Temps sur le lit de Procuste!
La résignation est la force du juste;
La patience est sa vertu.

Ne devançons donc pas le lever des idées,
Ne nous irritons pas des heures retardées,
Ne nous enfermons pas dans l'orgueil de nos lois!
Du poids de son fardeau si l'humanité plie,
Prêtons à son rocher notre épaule meurtrie,
Servons l'humanité, le siècle, la patrie!
Vivre en tout, c'est vivre cent fois;

C'est vivre en Dieu, c'est vivre avec l'immense vie
Qu'avec l'être et les temps sa vertu multiplie,
Rayonnement lointain de sa divinité;
C'est tout porter en soi, comme l'âme suprême,
Qui sent dans ce qui vit et vit dans ce qu'elle aime;
Et d'un seul point du temps c'est se fondre soi-même
Dans l'universelle unité.

Ainsi quand le navire aux épaisses murailles,
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des màts où palpite la toile,
Et, promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : « Nous serons là demain! »

Puis, quand il a tracé sa route sur la dune
Et de ses compagnons présagé la fortune,
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et lutte avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir!

XXV.

LA FEMME.



LA FEMME.

A M. DECAISNE,

APRÈS AVOIR VU SON TABLEAU DE LA CHARITÉ.

Paris, 10 décembre 1838.

O femme, éclair vivant dont l'éclat me renverse!
O vase de splendeur qu'un jour de Dieu transperce!
Pourquoi nos yeux ravis fondent-ils sous les tiens?
Pourquoi mon âme en vain sous sa main comprimée

S'élance-t-elle à toi, comme une aigle enflammée
Dont le feu du bûcher a brisé les liens ?

Déjà l'hiver blanchit les sommets de ma vie
Sur la route au tombeau, que mes pieds ont suivie.
Ah! j'ai derrière moi bien des nuits et des jours!
Un regard de quinze ans, s'il y daignait descendre,
Dans mon cœur consumé ne remuerait que cendre,
Cendre de passions qui palpitent toujours!

Je devrais détourner mon cœur de leur visage,
Me ranger en baissant les yeux sur leur passage,
Et regarder de loin ces fronts éblouissants,
Comme l'on voit monter de leur urne fermée
Les vagues de parfum et de sainte fumée
Dont les enfants de chœur vont respirer l'encens.

Je devrais contempler avec indifférence
Ces vierges, du printemps rayonnante espérance,
Comme l'on voit passer sans regret et sans pleurs,
Au bord d'un fleuve assis, ces vagues fugitives
Dont le courant rapide emporte à d'autres rives
Des flots où des amants ont effeuillé des fleurs.

Cependant, plus la vie au soleil s'évapore,
O filles de l'Éden, et plus on vous adore!
L'odeur de vos soupirs nous parfume les vents;
Et même quand l'hiver de vos grâces nous sèvre,
Non, ce n'est pas de l'air qu'aspire votre lèvre :
L'air que vous respirez, c'est l'âme des vivants!

Car l'homme éclos un jour d'un baiser de ta bouche,
Cet homme dont ton cœur fut la première couche,
Se souvient à jamais de son nid réchauffant,
Du souffle où de sa vie il puisa l'étincelle,
Des étreintes d'amour au creux de ton aisselle,
Et du baiser fermant sa paupière d'enfant!

Mais si tout regard d'homme à ton visage aspire,
Ce n'est pas seulement parce que ton sourire
Embaume sur tes dents l'air qu'il fait palpiter,
Que sous le noir rideau des paupières baissées
On voit l'ombre des cils recueillir des pensées
Où notre âme s'envole et voudrait habiter;

Ce n'est pas seulement parce que de sa tête
La lumière glissant, sans qu'un angle l'arrête,
Sur l'ondulation de tes membres polis,

T'enveloppe d'en haut dans ses rayons de soie
Comme une robe d'air et de jour, qui te noie
Dans l'éther lumineux d'un vêtement sans plis;

Ce n'est pas seulement parce que tu déplies
Voluptueusement ces bras dont tu nous lies,
Chaîne qui d'un seul cœur réunit les deux parts,
Que ton cou de ramier sur l'aile se renverse,
Et que s'enfle à ton sein cette coupe qui verse
Le nectar à la bouche et l'ivresse aux regards:

Mais c'est que le Seigneur, ô belle créature,
Fit de toi le foyer des feux de la nature;
Que par toi tout amour a son pressentiment;
Que toutes voluptés, dont le vrai nom est femme,
Traversent ton beau corps ou passent par ton âme,
Comme toutes clartés tombent du firmament!

Cette chaleur du ciel, dont ton sein surabonde,
A deux rayonnements pour embraser le monde,
Selon que son foyer fait ondoyer son feu.
Lorsque sur un seul cœur ton âme le condense,
L'homme est roi, c'est l'amour! Il devient Providence
Quand il s'épand sur tous et rejaillit vers Dieu.

Alors on voit l'enfant, renversé sur ta hanche,
Effeuiller le bouton que ta mamelle penche,
Comme un agneau qui joue avec le flot qu'il boit;
L'adolescent, qu'un geste à tes genoux rappelle,
Suivre de la pensée, au livre qu'il épelle,
La sagesse enfantine écrite sous ton doigt;

L'orphelin se cacher dans les plis de ta robe,
L'indigent savourer le regard qu'il dérobe,
Le vieillard à tes pieds s'asseoir à ton soleil;
Le mourant dans son lit, retourné sans secousse
Sur ce bras de la femme où la mort même est douce,
S'endormir dans ce sein qu'il pressait au réveil!

Amour et charité, même nom dont on nomme
La pitié du Très-Haut et l'extase de l'homme!
Oui, tu les as compris, peintre aux langues de feu!
La beauté, sous ta main, par un double mystère,
Unit ces deux amours du ciel et de la terre.
Ah! gardons l'un pour l'homme, et brûlons l'autre à Dieu.

XXVI.

LA CLOCHE DU VILLAGE.

LA CLOCHE DU VILLAGE.

Oh! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin ;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne

En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente,
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords;
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille,
La veuve du village à ce bruit s'agenouille,
Pour donner leur aumône aux morts :

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaieté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux, parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir;

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues,
Et qu'on croit n'épuiser jamais!

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie,
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait, et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons!

Ce n'est pas même, amour, ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la séve qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie!...
O gloire, c'est encor moins toi!

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur!

Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds; oui, mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur!

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige,
Et qui sèche en tombant du front.

—

C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil,
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes,
Et m'oublièrent sur le seuil!

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant;
L'air, le ciel résonnaient de ta complainte amère,

Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant!

Depuis ce jour suprême, où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson!

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles;
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles;
Entre la voix des tours je démêle ta voix;
Et ta vibration encore en moi résonne,
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois!

Je me dis : Ce soupir mélancolique et vague
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah! c'est moi, pour moi seul, là-haut retentissant!
Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense;
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent.

Je me dis : Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose:
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord!

—

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas;
Si, dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête, et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante! des cœurs brisés le timbre est encor beau!
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau!

—

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne;
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon!
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ces chants qui font taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie,
Et qui se perd au fond des cieux !

ENVOI.

Mais sonne avant ce jour, sonne doucement l'heure
Où quelque barde ami, dans mon humble demeure,
Vient de mon cœur malade éclairer le long deuil,
Et me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son âme,
Pour embaumer longtemps mon seuil.

XXVII.

A MON AMI AIMÉ-MARTIN,

SUR SA BIBLIOTHÈQUE.

A MON AMI AIMÉ-MARTIN,

SUR SA BIBLIOTHÈQUE.

Paris, 27 mars 1840.

O philosophe, ô solitaire
Sur la montagne retiré,
Qui répands de là sur la terre
La chaleur d'un cœur inspiré !

Quand je m'assois dans ces retraites
Pleines des générations,
Où tu ranges sur deux tablettes
La sagesse des nations;

Dans ces catacombes des âges,
En un volume reliés,
Quand je vois dans deux ou trois pages
Tenir cent peuples oubliés;

Quand je vois ces feuilles lancées
Aux vents par le temps ennemi,
Cette poussière de pensées
Que le ver broie à la fourmi;

Quand je vois ces lettres, qu'efface
Au regard le texte incertain,
S'évanouir comme la trace
Du voyageur dans un lointain,

Je dis dans mon orgueil qui doute,
Sur tant d'orgueil enseveli :
« Quoi! je serai donc une goutte
De ce grand océan d'oubli?

« Le comble de mes destinées
Sera qu'à mille ans parvenu,
Des langues qui ne sont pas nées
Épellent mon nom inconnu;

« Que, dans un coin de sa mémoire,
Un œil curieux du néant
Range ma poussière de gloire,
Jeu d'osselets du fainéant;

« Que l'oiseau porte à sa couvée,
Avec les brins du papyrus,
Quelque syllabe retrouvée
De mes *monuments* disparus!

« Graver ses pas sur cette arène,
A ce lointain jeter sa voix,
Être immortel, folie humaine,
Ah! ce n'est que mourir deux fois!

« Ne remplaçons pas par nos pages
Ces pages que nous balayons;
Car Dieu fit la langue des sages
De deux mots : Aimons et prions! »

XXVIII.

RAPHAËL.

RAPHAËL.

Quand la lune est au ciel comme l'astre des rêves,
Que la mer balbutie en dormant sur ses grèves,
Que des voiles sans bruit glissent le long du bord,
Que l'aboiement des chiens s'affaiblit et s'endort,

Et que sur les flancs noirs des montagnes voilées,
L'une après l'autre, on voit les lampes étoilées
S'éteindre au souffle humain de maison en maison,
Et laisser à la nuit la terre et l'horizon;
Si par hasard je veille, et que du balcon sombre
Des étoiles du ciel je calcule le nombre,
Ou bien que je mesure, aidé par le compas,
Ces espaces remplis du Dieu qui n'y tient pas;
Si, sur cet océan et de doute et de joie,
Dans son immensité son infini se noie,
Et que je cherche un cri, pour crier, Je te vois!
Et que ce cri me manque et défaille à ma voix;
Ou bien si des hauteurs de cet Être suprême
Mon esprit par son poids retombe sur lui-même,
Encor jeune de jours et déjà vieux d'ennuis,
Si je sonde à tâtons le cachot où je suis;
Si je vois aux deux bouts d'une courte carrière
Des doutes en avant, des remords en arrière,
Des apparitions promptes à s'envoler,
Des espoirs sur mes pas montant pour s'écrouler,
Des tombeaux recouverts de roses près d'éclore
S'entr'ouvrant sur les pas des êtres qu'on adore,
Notre cœur avant nous cousu dans le linceul,
L'âme partie avant et le corps resté seul,

Et si je sens pourtant dans ce corps périssable
Renaître de sa mort une âme intarissable,
Couvant ses feux cachés sous la neige des temps,
Avec sa soif de vivre et d'aimer de vingt ans,
Capable d'enfanter et d'animer des mondes,
Mer où la vie épanche et repuise ses ondes,
Sève dont le principe à jamais rajeuni
De forces et de jours tarirait l'infini;
Et si dans les langueurs de ma nuit inquiète
Je lis pour m'apaiser les rhythmes d'un poëte,
Ou si jentends là-bas sous l'oranger dormant
Bourdonner la guitare, écho d'un cœur d'amant,
Qu'une fenêtre s'ouvre et qu'une vierge en sorte
Pour écouter le son qui supplie à sa porte,
Et que dans le silence ou dans leur entretien
Leur battement de cœur résonne jusqu'au mien :
Alors ce cœur glacé, que le délire égare,
Bondit dans ma poitrine aux sons de leur guitare;
Leur bonheur par leur voix coule dans tous mes sens,
Ma tempe bat en moi le rhythme à leurs accents;
De la nuit et du son jusqu'au jour je m'enivre...
Mais écouter la vie, ô mon âme, est-ce vivre?

XXIX.

A M. BEAUCHESNE.

A M. BEAUCHESNE.

Si tu cherches la paix et l'abri pour ton rêve,
Pourquoi bâtir ton nid si près du grand écueil?
J'aime mieux la maison du pêcheur sur la grève,
Dont la vague en hurlant vient caresser le seuil;

J'aime mieux la maison du pâtre sous la neige
D'une Alpe qui blanchit sous un soleil levant,
Où l'on entend sonner le givre qui l'assiége,
Dont la solive craque et tremble aux-coups du vent;

J'aime mieux cet esquif, maison frêle et flottante
De ces navigateurs étrangers en tout lieu,
Que ces palais minés moins stables qu'une tente,
Où le bruit des humains couvre ces bruits de Dieu!

XXX.

LE RÊVE D'UN ESCLAVE NOIR.

LE RÊVE D'UN ESCLAVE NOIR.

TOUSSAINT.

Avancez,
Mes enfants, mes amis, frères d'ignominie!
Vous que hait la nature et que l'homme renie;
A qui le lait d'un sein par les chaînes meurtri
N'a fait qu'un cœur de fiel dans un corps amaigri;

Vous, semblables en tout à ce qui fait la bête;
Reptiles, dont je suis et la main et la tête!
Le moment est venu de piquer aux talons
La race d'oppresseurs qui nous écrase... Allons!
Ils s'avancent; ils vont, dans leur dédain superbe,
Poser imprudemment leurs pieds blancs sur notre herbe:
Le jour du jugement se lève entre eux et nous!
Entassez tous les maux qu'ils ont versés sur vous:
Les haines, les mépris, les hontes, les injures,
La nudité, la faim, les sueurs, les tortures,
Le fouet et le bambou marqués sur votre peau,
Les aliments souillés, vils rebuts du troupeau;
Vos enfants nus suçant des mamelles séchées;
Aux mères, aux époux les vierges arrachées,
Comme, pour assouvir ses brutaux appétits,
Le tigre à la mamelle arrache les petits;
Vos membres, dévorés par d'immondes insectes,
Pourrissant au cachot sur des pailles infectes;
Saus épouse et sans fils vos vils accouplements,
Et le sol refusé même à vos ossements,
Pour que le noir, partout proscrit et solitaire,
Fût sans frère au soleil et sans Dieu sur la terre!
Rappelez tous les noms dont ils vous ont flétris,
Titres d'abjection, de dégoût, de mépris;

Comptez-les, dites-les, et, dans notre mémoire,
De ces affronts des blancs faisons-nous notre gloire!
C'est l'aiguillon saignant qui, planté dans la peau,
Fait contre le bouvier regimber le taureau;
Il détourne à la fin son front stupide et morne,
Et frappe le tyran au ventre avec sa corne.
Vous avez vu piler la poussière à canon
Avec le sel de pierre et le noir de charbon;
Sur une pierre creuse on les pétrit ensemble;
On charge, on bourre, et feu! le coup part, le sol tremble.
Avec ces vils rebuts de la terre et du feu,
On a pour se tuer le tonnerre de Dieu.
Eh bien! bourrez vos cœurs comme on fait cette poudre:
Vous êtes le charbon, le salpêtre et la poudre;
Moi, je serai le feu; les blancs seront le but!
De la terre et du ciel méprisable rebut,
Montrez en éclatant, race à la fin vengée,
De quelle explosion le temps vous a chargée!

(Il se penche, et écoute un moment à terre.)

Ils sont là! — là, tout près, — vos lâches oppresseurs!
Du pauvre gibier noir exécrables chasseurs,
Vers le piége caché que ma main va leur tendre,
Ils montent à pas sourds et pensent nous surprendre.
Mais j'ai l'oreille fine, et, bien qu'ils parlent bas,

Depuis le bord des mers j'entends monter leurs pas.
Chut!... leurs chevaux déjà boivent l'eau des cascades;
Ils séparent leur troupe en fortes embuscades,
Ils montent un à un nos âpres escaliers :
Ils les redescendront, avant peu, par milliers.
Que de temps pour monter le rocher sur la butte!
Pour le rouler en bas, combien? une minute!

. . . .

. . . .

Avez-vous peur des blancs? Vous, peur d'eux! et pourquoi?
J'en eus moi-même aussi peur : mais écoutez-moi...
Au temps où, m'enfuyant chez les marrons de l'île,
Il n'était pas pour moi d'assez obscur asile,
Je me refugiai pour m'endormir, un soir,
Dans le champ où la mort met le blanc près du noir,
Cimetière éloigné des cases du village,
Où la lune en tremblant glissait dans le feuillage.
Sous les rameaux d'un cèdre aux longs bras étendu,
A peine mon hamac était-il suspendu,
Qu'un grand tigre, aiguisant ses dents dont il nous broie,
De fosse en fosse errant, vint flairer une proie.
De sa griffe acérée ouvrant le lit des morts,
Deux cadavres humains m'apparurent dehors :
L'un était un esclave, et l'autre était un maître.

Mon oreille des deux l'entendit se repaître,
Et quand il eut fini ce lugubre repas,
En se léchant la lèvre il sortit à longs pas.
Plus tremblant que la feuille et plus froid que le marbre,
Quand l'aurore blanchit, je descendis de l'arbre;
Je voulus recouvrir d'un peu du sol pieux
Ces os de notre frère exhumés sous mes yeux.
Vains désirs, vains efforts! De l'un, l'autre squelette,
Le tigre avait laissé la charpente complète;
Et, rongeant les deux corps de la tête aux orteils,
En leur ôtant la peau les avait faits pareils.
Surmontant mon horreur, « Voyons, dis-je en moi-même,
Où Dieu mit entre eux deux la limite suprême?
Par quel organe à part, par quel faisceau de nerfs,
La nature les fit semblables et divers?
D'où vient entre leur sort la distance si grande?
Pourquoi l'un obéit, pourquoi l'autre commande? »
A loisir je plongeai dans ce mystère humain,
De la plante des pieds jusqu'aux doigts de la main;
En vain je comparai membrane par membrane:
C'étaient les mêmes jours perçant les murs du crâne.
« Mêmes os, mêmes sens, tout pareil, tout égal,
Me disais-je; et le tigre en fait même régal,
Et le ver du sépulcre et de la pourriture

Avec même mépris en fait sa nourriture!
Où donc la différence entre eux deux? — Dans la peur.
Le plus lâche des deux est l'être inférieur. »
Lâche? Sera-ce nous? Et craindrez-vous encore
Celui qu'un ver dissèque et qu'un chakal dévore?
Alors tendez les mains et marchez à genoux:
Brutes et vermisseaux sont plus hommes que nous!
Ou si du cœur du blanc Dieu nous a fait les fibres,
Conquérez aujourd'hui le sol des hommes libres!
L'arme est dans votre main, égalisez les sorts!

LES NOIRS, avec acclamations.

Liberté pour nos fils, et pour nous mille morts!

TOUSSAINT.

Mille morts pour les blancs, et pour nous mille vies!...
Les voici, je les tiens! leurs cohortes impies
Sur nos postes cachés vont surgir tout à coup.
Silence jusque-là! puis, d'un seul bond, debout!
Qu'au signal attendu du premier cri de guerre,
Un peuple sous leurs pieds semble sortir de terre!
Chargez bien vos fusils, enfants, et visez bien!
Chacun tient aujourd'hui son sort au bout du sien.
A vos postes! allez!

(Ils s'éloignent. Toussaint rappelle les principaux chefs, et leur serre la main tour à tour.)

A revoir, demain, frère!
Ou martyrs dans le ciel, ou libres sur la terre!

(Après un moment de silence.)

Mais il faut vous laisser conduire par un fil,
Sans demander : « Pourquoi? Que veut-il? que fait-il? »
Que chaque âme de noir aboutisse à mon âme!
Toute grande pensée est une seule trame
Dont les milliers de fils, se plaçant à leur rang,
Répondent comme un seul au doigt du tisserand;
Mais si chacun résiste et de son côté tire,
Le dessin est manqué, la toile se déchire.
Ainsi d'un peuple, enfants! Je pense : obéissez!
Pour des milliers de bras, une âme c'est assez!

LES NOIRS.

Oui, nous t'obéirons : toi le vent, et nous l'onde!
Toussaint sur Haïti, comme Dieu sur le monde!

TOUSSAINT.

Eh bien! si vous suivez mon inspiration,
Vous étiez un troupeau : je vous fais nation!

. . . .
. . . .

(Ils tombent à ses pieds.)

Fragment publié en 1843.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Les deux odes qui suivent sont celles auxquelles répond M. de Lamartine dans la pièce intitulée Utopie.

L'AVENIR POLITIQUE EN 1837.

A M. DE LAMARTINE,

PAR M. BOUCHARD.

Comme un vaisseau qui marche sans boussole,
L'humanité flotte au sein de la nuit,
Cherchant des yeux le phare qui console
A l'horizon, où nul flambeau ne luit;
Et l'équipage, épouvanté, répète
Au mousse assis à la pointe des mâts :
« Toi dont l'œil perce à travers la tempête,
Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas? »

Interrompant la chanson qu'il commence,
Le mousse alors répond au matelot :
« Je ne vois rien qu'un océan immense,
Où chaque siècle est perdu comme un flot;
Gouffre sans fond qu'un ciel d'airain surplombe,
Tombeau des mois, des cités, des États.
— L'arche du monde attend une colombe:
Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

— Je vois au loin lutter contre l'orage
Sur un radeau d'infortunés proscrits,
Lambeaux sacrés d'un immortel naufrage,
De la Pologne héroïques débris;
Peuple qui vient, la poitrine meurtrie,
A nos foyers raconter ses combats.
— Aux exilés Dieu rendra la patrie!
Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

— Je vois le Nord fondre comme un corsaire
Sur l'Orient, vieillard sans avenir,
Qui dans le sang du fougueux janissaire
Baigna ses pieds, et crut se rajeunir.
— Quel bruit, semblable à la foudre qui roule,
A notre oreille éclate avec fracas?

— Sur l'Alcoran c'est le sérail qui croule.
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

— Je vois encore une terre féconde,
Où l'oranger fleurit près des jasmins,
Terre d'amour qu'un soleil pur inonde,
Et que ses fils déchirent de leurs mains.
C'est le démon de la discorde infâme...
Mais Dieu sur lui vient d'étendre son bras :
Il tombe, et meurt sous les pieds d'une femme.
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

Quels sont ces bords? — C'est la belle Ausonie.
De l'étranger j'y vois fumer les camps :
Le despotisme enchaîne son génie,
Et dort tranquille au pied de ses volcans.
Mais le Vésuve, indigné d'être esclave,
Brise ses flancs et vomit des soldats :
La liberté bouillonne dans sa lave.
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas?

D'un monde usé pourquoi parler sans cesse?
Signale-nous ce monde généreux,
Frais d'avenir, d'amour et de jeunesse,

Des cœurs aimants doux espoir, rêve heureux.
Mille parfums enivrent cette terre :
Des fruits partout, des fleurs à chaque pas !
De l'avenir toi qui sais le mystère,
Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas ?

— Oui, le voilà ! je l'entrevois dans l'ombre ;
Nul pas humain n'a profané ses bords.
Courage, amis ! en vain la nuit est sombre,
En vain l'éclair embrase nos sabords.
De ce vieux monde oublions les mensonges,
Les noirs fléaux et les soleils ingrats :
Dieu va semer le bonheur sur nos songes.
Marchons toujours, le bonheur est là-bas. »

Ainsi toujours sur la mer éternelle
L'humanité promène un œil hagard :
Ce jeune mousse, ardente sentinelle,
C'est toi, poëte au dévorant regard.
Quand l'équipage à genoux pleure et prie,
Quand matelots et pilote sont las,
Prophète aimé, Dieu par ta voix leur crie :
« Marchez toujours ! le bonheur est là-bas ! »

A M. DE LAMARTINE,

SUR SON VOYAGE EN ORIENT EN 1833.

PAR M. BOUCHARD.

Sous le vent frais qui déroulait sa voile,
Il est parti vers ces bords éclatants,
Terre promise où brille son étoile,
Et que son âme espéra si longtemps.
Brise des mers, sois douce et parfumée!
Flots, calmez-vous! ciel, sois toujours serein!
Reverdissez, cèdres de l'Idumée!
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Sur cette Grèce au brûlant territoire
Jette, ô poëte, un rayon d'avenir!
Là, chaque pierre est un feuillet d'histoire;
Là, chaque pas presse un grand souvenir.
On reconnaît les descendants d'Alcide
Dans son vieux Klephte et son brave marin :
Des champs d'Argos aux monts de la Phocide,
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Ta mission dans les cieux est écrite :
Cours promener ta vie aux rêves d'or
Dans ces déserts où l'Arabe s'abrite
Aux sphinx de Thèbe, au palais de Luxor.
Tu rediras, en voyant sous le sable
Ces dieux géants de granit et d'airain :
« Vous seul, Seigneur, êtes impérissable! »
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Transports sacrés, religieux délire,
Enthousiasme, aigle aux ailes de feu,
Électrisez le croisé de la lyre
Dans la Sion où souffrit l'homme-Dieu!
Écho du ciel, ton hymne va descendre
Sur cette veuve au front pâle et chagrin :

Jérusalem va secouer sa cendre.
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Tu les verras, ces rivages d'Asie
Que l'œil compare à des jardins flottants,
Où tout est fleurs, lumière et poésie,
Où le zéphyr éternise un printemps;
Et la Stamboul, reine aux mille coupoles,
Sous le soleil éblouissant écrin.
Mon cœur te suit aux bords où tu t'envoles.
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Va, jeune cygne à l'accent prophétique,
Va, sous le ciel d'un monde plus riant,
Pour agrandir ton essor poétique,
Tremper ton aile aux parfums d'Orient;
Puis verse-nous ces trésors d'harmonie
Qu'attend ma muse au modeste refrain!
Dieu, que j'implore, a béni ton génie:
Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

POÉSIES DIVERSES.

Le numéro de la *Némésis* du 3 juillet 1831 contient une satire aussi injuste qu'amère contre M. de Lamartine. On lui reproche l'usage le plus légitime des droits du citoyen, l'honorable candidature qu'il a acceptée dans le Nord et dans le Var; on semble lui interdire de prononcer le nom d'une liberté qu'il a aimée et chantée avant ses accusateurs. On lui reproche aussi d'avoir reçu de ses libraires le prix de ses ouvrages. Poëte attaqué par un poëte, il a cru devoir lui répondre dans sa langue, et il a écrit cette ode dans la chaleur de la lutte, le jour même de l'élection.

A NÉMÉSIS.

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions!
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange,
Pour l'atteler hurlant au char des factions!
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
        Changé ma muse en Némésis!

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu!

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour!

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père,
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :
Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or!

D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor !

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre, et des hymnes pour Dieu !
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire,
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
« Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !
Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit. »

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron ;
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,

Ou traînent aux égouts les bustes des Césars!
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté!

La liberté! ce mot dans ma bouche t'outrage?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels
Entre Caton et toi doit rester un mystère;
Que la liberté monte à ses premiers autels?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse?
Et que nous adorons notre honte et nos fers,
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers?

Détrompe-toi, poëte, et permets-nous d'être hommes!
Nos mères nous ont faits tous du même limon!
La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son!
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté?

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas!
Ton dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand, qui ne te maudit pas!
La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
« Choisis, des fers ou de la mort! »

Que ces tyrans divers dont la vertu se joue
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi!
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave?
Le joug d'or ou de fer n'en est pas moins honteux!

Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :
Qui fut moins libre de nous deux ?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse, du parvis que leur pied déshonore,
La vengeance et l'injure aux portes des enfers !
Écarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !
Sois la lyre vivante et non pas le Cerbère
Du temple de la liberté !

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire ;
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume,
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

A MADEMOISELLE DELPHINE GAY[1].

Saint-Point, 29 juillet 1829.

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'aurore,
Comme un aigle qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux, et dore
Les neiges de leurs fronts;

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes,
Foudres, tempête et bruit.

[1] Aujourd'hui madame Émile de Girardin.

« Mesurons-les de loin, » dit-il. Mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre au vain bruit de leurs eaux, qu'il écoute
Dans leurs vallons secrets;

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité;

Des sources sous le hêtre ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs;

Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées
Se bercent doucement.

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
Aux sons des chalumeaux.

Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses :
« Ah ! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous ses plus hauts sommets. »

Ainsi les noms qu'au ciel la renommée élève,
De leur éclat lointain semblent nous consumer ;
Jalouse de ses dons, la gloire leur enlève
Tout ce qui laisse aimer.

Ainsi quand je te vis, jeune et belle victime
Qu'un génie éclatant choisit pour son malheur,
Je cherchai sur ton front le rayon qui t'anime,
Et je fermai mon cœur.

Mais un jour (c'était l'heure où le soin du ménage
Retient la jeune fille à son foyer pieux,
Où l'on n'a pas encor composé son visage
Pour l'œil des envieux),

J'entrai comme un ami qui vient avec l'aurore
Solliciter sans bruit la porte d'un ami,
Qui l'entr'ouvre, et, du seuil que son pied touche encore,
Demande : « A-t-il dormi ? »

Les meubles dispersés dans la salle nocturne,
La lampe qui fumait, oubliée au soleil,
Étalaient ce désordre, emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des chants, souvenirs d'une fête,
Des livres échappés à des doigts assoupis,
Et des feuilles de fleurs qui couronnaient ta tête,
Y jonchaient les tapis.

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les longs plis qu'à ton sein le nœud pressait encor,
Et tes cheveux cendrés jusques à ta ceinture
Roulaient leurs ondes d'or.

Ton visage était pâle; une sombre pensée
De ton front incliné lentement s'effaçait,
Et dans ta froide main ta main entrelacée
Sur tes genoux glissait.

Au bord de tes yeux bleus tremblaient deux larmes pures:
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'étancher
Deux perles de la nuit, que des feuilles obscures
Empêchent de sécher.

Sur tes lèvres collé, ton doigt disait : « Silence ! »
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau,
Et ton pied suspendu le berçait en cadence
Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche ; et dans ton œil troublé,
Dans ton sein virginal, tout le cœur d'une mère
D'avance avait parlé,

Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte;
Et quand un seul soupir trahissait le réveil,
Tu chantais au berceau l'amoureuse complainte
Qui le force au sommeil.

Ah ! qu'une autre te voie, enfant de l'harmonie,
Trouvant que sur les cœurs un empire est trop peu,
Lancer d'un seul regard l'amour et le génie,
La lumière et le feu !

Qu'il t'écoute chanter comme un autre respire,
Comme le vent murmure en s'exhalant des bois,
Harpe, écho de nos cœurs, et dont chaque vent tire
Une seconde voix !

Pour moi, quand la mémoire évoque ton image,
Je te vois l'œil éteint par la veille et les pleurs,
Sans couronne et sans lyre, et penchant ton visage
Sur un lit de douleurs!

Je t'entends murmurer ces simples mots de l'âme
Que la douleur enseigne à ce qui sait sentir,
Et ces chants enfantins que la plus humble femme
Fait le mieux retentir;

Et je dis en moi-même : « Oh! périsse la lyre!
De la gloire à son cœur le calice est amer.
Le génie est une âme : on l'oublie, on l'admire;
Elle savait aimer! »

L'étoile de la gloire, astre de sombre augure,
Semblable à l'insensé qui secoue un flambeau,
Éblouissant nos jours, les pousse à l'aventure
Vers un brillant tombeau.

L'étoile de la femme est la pâle lumière
Qui se cache, le jour, dans l'azur étoilé;
Monde mystérieux que seule à la paupière
La nuit a révélé.

Sur le front qui l'admire elle luit en silence ;
Elle illumine à peine un point du firmament,
Et de ses doux rayons l'amoureuse influence
N'enivre qu'un amant !

A MADAME DESBORDES-VALMORE.

Souvent sur des mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sous ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu.

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,
Et ses vigoureuses antennes

Balançaient sur les vertes plaines
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain, dans sa carrière,
Battait en grondant ses sabords;
Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors.

« Longue course à l'heureux navire ! »
Disais-je. En trois bonds il a fui;
La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui.

Mais d'une humble voile sur l'onde
Si je distinguais la blancheur,
Esquif que chaque lame inonde,
Seule demeure qu'ait au monde
Le foyer flottant du pêcheur;

Lorsqu'au soir sur la vague brune,
La suivant du cœur et de l'œil,
Je m'attachais à sa fortune,

Et priais les vents et la lune
De la défendre de l'écueil ;

Sous une voile, dont l'orage
En lambeaux déroulait les plis,
Je voyais le frêle équipage
Disputer son mât qui surnage
Aux coups des vents et du roulis.

Debout, le père de famille
Labourait les flots divisés ;
Le fils manœuvrait, et la fille
Recousait avec son aiguille
La voile ou les filets usés.

Des enfants accroupis sur l'âtre
Soufflaient la cendre du matin ;
Et déjà la flamme bleuâtre
Égayait le couple folâtre
De l'espoir d'un frugal festin.

Appuyée au mât qui chancelle,
Et que sa main tient embrassé,
La mère les couvait de l'aile,

Et suspendait à sa mamelle
Le plus jeune, à son cou bercé,

« Ils n'ont, disais-je, dans la vie
Que cette tente et ces trésors ;
Ces trois planches sont leur patrie,
Et cette terre en vain chérie
Les repousse de tous ces bords !

« En vain de palais et d'ombrage,
Ce golfe immense est couronné :
Ils n'ont, pour tenir au rivage,
Que l'anneau, rongé par l'orage,
De quelque môle abandonné!

« Ils n'ont pour fortune et pour joie
Que les refrains de leurs couplets,
L'ombre que la voile déploie,
La brise que Dieu leur envoie,
Et ce qui tombe des filets ! »

Cette pauvre barque, ô Valmore,
Est l'image de ton destin.
La vague, d'aurore en aurore,

Comme elle te ballotte encore
Sur un océan incertain!

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager;
Et, comme l'oiseau sans asile,
Tu vas glanant de ville en ville
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse
L'oiseleur les épargne, et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids!

Mais l'oiseau que ta voix imite
T'a prêté sa plainte et ses chants;
Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants!

Du poëte c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,

Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts;

Puis, d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre,
Plus sonore dans ses débris!...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort:
L'âme chante dans les tortures,
Et chacune de ses blessures
Lui donne un plus sublime accord.

Sur la lyre où ton front s'appuie,
Laisse donc résonner tes pleurs!
L'avenir, du barde est la vie;
Et les pleurs que la gloire essuie
Sont le seul baume à ses douleurs.

LA CLOCHE.

A MADAME TASTU.

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom!

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah! c'est que, depuis le baptême,
La cloche au triste tintement
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement!

C'est qu'au lieu des jeunes prières
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant!

Ainsi, quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais, hélas! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers.

C'est toujours le même génie,
La même âme, instrument humain;
Mais avec la même harmonie,
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! ah! pauvre femme!
On ne trompe pas le malheur.
Les vers sont le timbre de l'âme;
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde.
Tu veux sourire en vain : je voi
Une larme sur chaque corde,
Et des frissons sur chaque doigt.

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu.
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre? Il faut un Dieu.

L'HIRONDELLE.

A MADEMOISELLE DE VINCY.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir? c'est un cœur qui t'appelle:
Ne suis-je pas voyageur comme toi?

Dans ce désert le destin nous rassemble :
Va, ne crains pas d'y nicher près de moi.
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas isolé comme toi?

Peut-être, hélas! du toit qui t'a vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens t'abriter au mur de ma fenêtre :
Ne suis-je pas exilé comme toi?

As-tu besoin de laine pour la couche
De tes petits, frissonnant près de moi?
J'échaufferai leur duvet sous ma bouche:
N'ai-je pas vu ma mère comme toi?

Vois-tu là-bas, sur la rive de France,
Le seuil aimé qui s'est ouvert pour moi?
Va, portes-y le rameau d'espérance:
Ne suis-je pas son oiseau comme toi?

Ne me plains pas... Ah! si la tyrannie
De mon pays ferme le seuil pour moi,
Pour retrouver la liberté bannie
N'avons-nous pas notre ciel comme toi?

A M. CHARLES NODIER.

DE LA PART DE L'AUTEUR,

SON ADMIRATEUR ET SON AMI.

Saint-Point, 30 décembre 1823.

Couché dans sa barque flottante,
Et des vagues suivant le cours,
Comme nous le nautonier chante
Pour tromper la longueur des jours.
C'est en vain qu'une ombre chérie,
Ou l'image de la patrie,
Rappellent son cœur sur les bords:
Il chante, et sa voix le console;
Et le vent qui sur l'onde vole
Prend sa peine avec ses accords!

AU PRINCE ROYAL DE BAVIÈRE,

VOYAGEANT EN GRÈCE.

Péra, le 6 juillet 1833.

Pèlerin inconnu des vieux sentiers du monde,
Quitter l'ombre et la paix des foyers paternels;
Se laisser dériver, aux caprices de l'onde,
Vers tous les bords lointains qu'un nom fit éternels;

Saluer d'une larme, à travers sa ruine,
Le temple de Minerve au lumineux fronton;
Sentir battre un cœur d'homme au roc de Salamine;
Rêver des songes d'or sur le cap de Platon;

Écouter le destin sur l'airain de ses pages;
Des peuples et des dieux sonner le jour fatal;
Ou remuer du pied, dans la poudre des âges,
Ce que l'aile du temps jette du piédestal;

Toucher au doigt le vide et l'étroit de la vie;
Confesser sa misère et goûter son néant;
Et dire à chaque pas, sans regret, sans envie :
« Ce monde est comme nous petit : Dieu seul est grand! »

Du voyageur obscur voilà chaque journée.
De poussière en poussière il s'égare à pas lents;
Le flot porte sans bruit son humble destinée,
Et le reporte au gîte avec des cheveux blancs.

Mais vous, enfants de rois que l'avenir regarde,
Quand vous voguez devant ces bords aux grands échos,
La gloire du passé se rallume, et vous darde
Quelqu'un de ces rayons qui brûlent les héros.

Voilà ce que leurs pas ont laissé sur la route!
Tous ces rivages morts vivent de leur vertu.
Toi qui passes comme eux devant leur cendre, écoute
La terre qui te dit : « Que me laisseras-tu? »

Quand l'homme obscur finit son court pèlerinage,
Sous l'herbe du cercueil il dort impunément;
Mais la terre de vous demande témoignage,
Et la tombe d'un roi doit être un monument.

LE CRI DE CHARITÉ.

CHANT

COMPOSÉ AU PROFIT DES VICTIMES DES INONDATIONS.

Sur les bords écumants des fleuves
Qui roulent des flots et des cris,
Des vieillards, des enfants, des veuves,
Pleurent leur asile en débris.
La cime d'arbre est le refuge
Que l'homme dispute aux oiseaux,
Et la voix morne du déluge
S'éteint par degrés sous les eaux.

L'ange des détresses humaines
Recueille ces vagissements,
Ces sanglots, ces chutes soudaines

Des villes sur leurs fondements;
Aux sourds craquements des collines
Mêlant nos lamentations,
Il souffle aux oreilles divines
Le chant de deuil des nations.

Mais bientôt la terre s'essuie,
D'autres bruits changent son accent :
C'est l'arbre courbé sous la pluie,
Qui frémit au jour renaissant;
C'est le marteau, c'est la truelle
Qui rebâtit le nid humain;
C'est l'or abondant, qui révèle
L'aumône en sonnant dans la main!

L'ange de la céleste joie
Passe, emportant au Créateur
Ces bruits, que le bienfait renvoie
A l'oreille du bienfaiteur;
Il en forme un concert de grâces
Qui dit au Seigneur irrité :
« Ton déluge n'a plus de traces
« Sur un globe de charité!... »

22 novembre 1840.

L'IDÉE ÉTERNELLE.

Qu'il est doux pour l'âme qui pense,
Et flotte dans l'immensité
Entre le doute et l'espérance,
La lumière et l'obscurité,
De voir une idée éternelle
Luire sans cesse au-dessus d'elle
Comme une étoile aux feux constants,
La consoler sous ses nuages,
Et lui montrer les doux rivages
Blanchis de l'écume du temps !

VERS A M. TRAMBLY,

AUTEUR DE L'ŒNOLOGIE [1],

EN LUI OFFRANT LE DEUXIÈME VOLUME DES MÉDITATIONS.

Muse aimable, fille d'Horace,
Qui presses dans tes doigts la coupe des festins,
Sur ton front virginal que l'ivresse a de grâce!
Le pampre de nos bords dans tes cheveux s'enlace
Au laurier brillant des Latins.

Peut-être qu'en t'offrant ces vers mouillés de larmes,
L'ombre de ma douleur pourra ternir tes charmes:
Mais souviens-toi qu'Horace, en chantant le plaisir,
De la mort quelquefois accueillait la pensée,
Et laissait échapper de sa lyre glacée
Un triste et sublime soupir!

[1] L'*Œnologie*, poëme didactique, en quatre chants, suivi de notes historiques.

Comme pour flatter l'œil, en couronnant son verre
Sa main voluptueuse entremêlait parfois
Le sombre feuillage du lierre
Aux roses de Pestum qui mouraient sous ses doigts.

VERS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même :
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts!

A M. TRAMBLY,

AUTEUR D'UNE ÉPÎTRE AU POETE SENECÉ,

NÉ A MACON, LE 13 OCTOBRE 1643

De Senecé l'ombre aimable et gentille
Dans ce château, par sa lyre ennobli,
Revint un jour des rives de l'oubli.
Le sombre ennui le reçut à la grille :
Lors il s'enfuit; puis, se tournant devers
L'humble ermitage où, malgré cent hivers,
Dans tes chansons sa verve encor petille,
Avec surprise il écouta tes airs :
« Holà! dit-il, reconnaissant ses vers,
« Mon héritier n'est pas de ma famille. »

A MADEMOISELLE B***.

MUSIQUE.

Pourquoi réveilles-tu sur ces cordes rebelles
Ces notes de métal et ce clavier de voix?
A ton léger signal, pourquoi ruissellent-elles
Comme des flots de sons écumant sous tes doigts?

Pourquoi m'entraînes-tu dans ce torrent sonore,
Comme une feuille sèche enlevée à ses bords?
Pourquoi le cœur pesant s'allége-t-il encore
Au tourbillon joyeux des rapides accords?

Qui t'a donné sur l'air ce merveilleux empire?
A quel ciel as-tu pris ces divins talismans?
Le secret de tes yeux à ton insu transpire;
Le feu de ton regard est roi des éléments.

Saint-Point, 1849.

VERS

INSCRITS SUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE NODIER.

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image!
L'amitié par mes mains à tes yeux va l'ouvrir;
De ses aveux plus tard l'amour va le couvrir :
Puissent-ils, de tes jours écartant tout nuage,
Confondre encor leurs pleurs à la dernière page!

A UN ANONYME.

Ah! béni soit celui dont l'amitié discrète
Me prodigue ses vœux sans oser se nommer!
Et que ces vœux touchants qu'il adresse au poëte
Retombent sur son front, comme des fleurs qu'on jette
Retombent pour nous embaumer!

VERS

INSCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME V*** H***.

Descends sur ce livre enchanté,
Esprit d'amour et d'harmonie!
Descends des yeux de la beauté,
Descends des lèvres du génie!

VERS SUR UN ALBUM.

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un regard quelquefois ramène votre cœur.
De votre vie aussi la page est blanche encore;
Que ne puis-je y graver un seul mot : Le bonheur!

A UNE JEUNE PERSONNE

QUI PRÉDISAIT L'AVENIR.

Plein d'un instinct divin de gloire et de tendresse,
Et d'un feu que mon cœur ne pouvait contenir,
J'ai consulté dans ma jeunesse
Des oracles charmants et chers au souvenir :
Plus d'une jeune prophétesse
De l'éclat de ses yeux m'éclaira l'avenir.
Ah! qu'il est doux d'y lire en ces moments d'ivresse!

Plus tard, j'ai mis la main sur les seins palpitants
De ces beautés de marbre, aux regards de sibylles.
Leurs temples sont muets, leurs lèvres immobiles;
Le passé parle seul dans ces débris du temps!

Aujourd'hui que du soir l'ombre sur moi s'avance,
Je n'interroge plus; l'oracle a prononcé;
Et pour moi l'avenir est semblable au passé,
Moins ses erreurs et l'espérance!

En vain, sous le mystère où se cache le sort,
Le regard des humains dans l'avenir s'enfonce;
Le jour, hélas! dément ce que la veille annonce.
Notre âme se consume en inutile effort;
Le destin n'a pour tous qu'une même réponse :
L'oubli, le silence, et la mort!

Ne soulève donc plus, ô jeune prophétesse,
Le rideau dont la vie aime à s'environner!
Chaque heure apporte un rêve et trompe une promesse;
Ne tresse plus d'erreurs pour nous en couronner!
Mais si tu veux encor qu'à l'oracle on s'adresse,
Ne prédis de bonheur, ô jeune prophétesse,
Que celui que tu peux donner!

A REGALDI.

Tes vers jaillissent, les miens coulent :
Dieu leur fit un lit différent;
Les miens dorment, et les tiens roulent.
Je suis le lac, toi le torrent!

IMPROVISATION

SUR LE BATEAU A VAPEUR DU RHONE.

Demande, ô voyageur, pour descendre la vie,
Ce que m'offre ce fleuve en descendant son cours :
Une route facile au gré des flots suivie,
Un rivage qui change au gré de ton envie,
Un flot calme, un ciel pur, un vent tiède, et des jours
Que le soleil fait longs, que le plaisir fait courts!

LE RETOUR.

Vallon, rempli de mes accords;
Ruisseau, dont mes pleurs troublaient l'onde;
Prés, colline, forêt profonde;
Oiseaux, qui chantiez sur ces bords;

Zéphyr, qu'embaumait son haleine;
Sentiers, où sa main tant de fois
M'entraînait à l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène :

Le temps n'est plus! mon œil glacé,
Qui vous cherche à travers ses larmes,
A vos bords jadis pleins de charmes
Redemande en vain le passé.

La terre est pourtant aussi belle,
Le ciel aussi pur que jamais!
Ah! je le vois, ce que j'aimais
Ce n'était pas vous, c'était elle!

RÉPONSE A UN VIEIL AMI.

A M. RONOT.

Non, le temps en vain accumule
Tant de jours flétris sous mes pas;
Mon cœur, où tant de feu circule,
Se dépouille et ne vieillit pas.
En vain, dans mon fil qu'il déroule,
Le sort mêle joie et malheurs;
En vain mon eau pure s'écoule
Avec l'amertume des pleurs;
En vain le gazon que je foule,
La feuille qui sous mon pied roule,
Me renouvelant mes douleurs,
Me disent d'oublier la foule
Pour chercher ce que j'aime ailleurs!
Quand je revois ce doux rivage

Où pour mon âme tout est voix,
Où chaque murmure des bois,
Où chaque flot, chaque nuage,
Sont un regret, sont une image,
Sont un entretien d'autrefois,
L'amitié, ce soleil de l'âme,
Me ranimant de sa chaleur,
Fond ma neige à sa tiède flamme,
Et me rend le printemps du cœur!
Oui, tu dis vrai : ce cœur écoute
Le triste charme de ces vers:
Tant qu'il restera sur ma route
Quelques-uns de ces êtres chers,
Comme ces arbres dont la voûte
Verdit la neige des hivers,
Aux vieux amis qui m'ont vu naître
Mon cœur ne saurait se fermer,
Toujours vieux pour les reconnaître,
Toujours jeune pour les aimer.

A DE JEUNES AMÉRICAINES.

Pour traverser les flots de la mer monotone
Quand vous quittez le seuil de ma froide maison,
J'en vois partir aussi sur l'aile de l'automne
Une hirondelle, oiseau qui change de saison.

Au retour du soleil, je la verrai sans doute
Vers mon manoir du nord retrouver son chemin :
Vous, le flot pour jamais efface votre route,
Hirondelle d'un soir qui n'as pas dit : « Demain! »

A UN POËTE ANGLAIS

QUI AVAIT TRADUIT UNE HARMONIE.

Comme l'onde limpide où flottent nos images,
En les réfléchissant, embellit ses rivages;
Comme l'écho caché dans l'ombre de ses bois,
En nous la répétant, adoucit notre voix;
Ainsi, dans les flots purs de sa riche harmonie,
Ta muse, en le flattant, réfléchit mon génie;
Ainsi ta jeune lyre adoucit mes concerts,
Et, trompé par ta voix, je m'admire en tes vers.

A UNE JEUNE POLONAISE,

MADEMOISELLE MICHATOWSKA.

Le cygne dans son lac contemple son image;
L'éclair se réfléchit dans sa propre clarté,
Le ciel dans l'océan, et Dieu dans son ouvrage,
Et nous dans la postérité;

Dans la postérité, froide et pâle interprète,
Miroir terne et glacé comme vos lacs du Nord!
Qu'importe son éclat et son prisme au poëte?
Il ne réfléchit que la mort!

Mais dans un cœur vivant se contempler soi-même;
Mais dans l'œil d'une vierge, où l'amitié vous luit,
Découvrir tout à coup un regard qui vous aime,
Comme une étoile dans la nuit;

Mais se dire : « Au milieu de la tempête humaine,
Dans un point lumineux de l'immense horizon,
Contre la calomnie et l'injure et la haine
Il est un abri pour mon nom;

« Il est au moins un cœur où ma harpe résonne,
Où mes soupirs secrets comme au ciel sont compris,
Où ma voix retentit, où mon âme rayonne :
Ah! du barde voilà le prix! »

Mon asile et ma gloire, à moi, sont dans ton âme.
Qu'importe si le temps de nos chants est vainqueur?
Vivre même inconnu dans un songe de femme,
Avoir un écho dans son cœur;

Mystérieux témoin de ses larmes versées,
Sentir battre en son cœur le soupir comprimé;
Avoir, comme un ami, sa part dans ses pensées;
Par ses lèvres être nommé;

Le jour, la suivre seul dans les bois, sur la grève;
De sa lampe, la nuit, prolonger la clarté;
Être le nom qu'elle aime ou l'ombre qu'elle rêve :
Voilà mon immortalité!

SUR

UNE GUIRLANDE DE FLEURS PEINTES

POUR UNE LOTERIE DE CHARITÉ.

Aux fleurs que ma main fait éclore,
Chastes filles de mon pinceau,
Pervenches qui trompent l'aurore,
Lis blancs qui trompent le ruisseau,

Je sais donner les mêmes charmes
Que le printemps donne à leurs sœurs;
La rosée y verse ses larmes,
L'insecte vole à leurs couleurs.

Des trésors dont la séve est pleine,
Voyez, n'en manque-t-il aucun?
Hélas! le plus doux... leur haleine,
Dort immobile et sans parfum.

Mais si la charité les cueille
Pour en payer le prix à Dieu,
Si vous les versez feuille à feuille
Dans l'urne vide du saint lieu,

Roses, pervenches, anémone,
A l'instant embaument d'odeur;
Car vous leur donnez par l'aumône
Le bienfait, ce parfum du cœur.

27 mars 1847.

INSCRIPTION

POUR UNE MAISON DE CAMPAGNE.

Veux-tu sans règle et sans équerre
Orienter ta ruche à miel?
Ouvre ta porte sur la terre,
Et ta fenêtre sur le ciel.

SUR UN ALBUM.

O grâce à toi, page discrète,
Solitude offerte à mes vers,
Où pourrait chanter le poëte
Lassé des bruits de l'univers!

Ton blanc vélin qui les recueille,
Et qui les suspend dans leur vol,
Sera pour eux ce qu'est la feuille
Où se cache le rossignol.

Loin des regards, sa voix s'épanche
Entre un crépuscule et la nuit;
Mais si l'on écarte la branche,
C'en est fait, le chantre s'enfuit!

Il va chanter sous d'autres voûtes
Pour des ingrats et pour des sourds:
Ah! s'il savait que tu l'écoutes,
C'est là qu'il chanterait toujours!

IMPROVISATION A SAINT-GAUDENS,

EN RECEVANT UNE SÉRÉNADE.

J'ai rêvé cette nuit qu'une vague harmonie,
Dont les esprits de l'air auraient été jaloux,
Enchantait mon sommeil, calmait mon insomnie;
Et je disais en moi : « Dieu! que ce rêve est doux! »
Un rêve? Ah! pardonnez! mon erreur est finie.
De l'hospitalité c'était le doux génie:
Je n'avais rien rêvé, j'avais dormi chez vous.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

A.

AVERTON (D'), conseiller à la cour d'appel, à Lyon.
ASSENOY (D'), à Aire.
AMIC, inspecteur des postes, à Pau.
ALVAREZ, à Paris.
ASCHERMANN, à Paris.
AUREVILLY (Jules D'), à Paris.
ALBIN (Hortensius SAINT-), à Paris.
ALBIN (Philippe DE SAINT-), à Paris.
ALIOTY, à Smyrne.
ARMAND (chevalier), à Paris.
AUDIFFRET, à Paris.
AMPÈRE, de l'Institut, à Paris.
ANGLARS (comtesse Pauline D'), *Nièvre*.
ALTAROCHE, à Paris.
ALEXANDRE père, à Paris.
ALEXANDRE fils, à Paris.
ALEXANDRE, à Paris.
ANDRÉ (Léon D'), professeur, au Havre.
ARLES (la ville d').
ALQUIÉ, inspecteur général aux armées, à Paris.
ARCHAMBAUD, notaire, à Saint-Maure, *Indre-et-Loire*.
Anonyme, à Lyon.
Anonyme, à Saint-Cloud.
Anonyme, à Paris.
ANCEBERT (Caroline), à Provins.
AUDÉ fils aîné, propriétaire, à Réaumur, *Vendée*.
AMUSSAT, à Paris.
ALLARD, ancien sous-préfet, à Paris.
ASTIER, notaire, à Bagnols, *Gard*.
ARMAND (D'), intendant militaire, à Rennes, *Ille-et-Vilaine*.
AUBARÈDE (D'), avocat, à Lyon.
ANDRÉ, professeur au Lycée, à Cahors.
ARNOULT, à Paris.
ARNAUD, à Marseille, *Bouch.-du-Rhône*.
ARNAUD, agent voyer, à Surgères, *Charente-Inférieure*.
ANTHOUARD, avoué, à Grenoble.
AMBROGY, instituteur, à l'Ile-Rousse, *Corse*.
AMAURY, clerc de notaire, à Étrépagny, *Eure*.
ALTKIRCH (la ville d').
ALZIARI DE ROQUEFORT fils, à Saint-Paul du Var.
ADAM, curé, à Prugny, *Aube*.
ADAM (Eugène).
AUBIERS (DES), à Paris.
AMBERNY, avocat, à Genève, *Suisse*.
ARVET-THOUVET, propriétaire, à la Tour-du-Pin, *Isère*.
ALMEIDA (Auguste D'), à Paris.
ALLEGRI, greffier du tribunal, à Toulon, *Var*.
ARBAUD, propriétaire, à Aix, *Bouches-du-Rhône*.
AUCLAIR, agent d'affaires, à Montmorillon, *Vienne*.

Allègre, président du tribunal, à Saint-Yrieix, *Haute-Vienne*.

Arrighi (Joseph), à Speloncato, *Corse*.

Angot, à Ernée, *Mayenne*.

Augovat (le colonel), aux Invalides.

Aubin (Saint-), greffier du tribunal, à la Réole, *Gironde*.

Androux fils, à Saint-Vivien (bas Médoc), *Gironde*.

Alboussière (d'), avocat, à Grenoble.

Aupick (général), ambassadeur, à Constantinople.

Ali-Pacha, ministre des affaires étrangères, à Constantinople.

Arnoul, sergent-major au 5e bataillon, à Sétif, *Afrique*.

Ambrosi, curé, à Ficoja, *Corse*.

Amaral (Joaquim do), attaché à la légation du Brésil, à Londres.

Amaral (Angelo do), à Rio-Janeiro.

Amaral (do), chargé d'affaires du Brésil, à Paris.

Andiol (Jules), à Marseille.

Aldegonde (le général de Saint-), à Paris.

Aboville (d'), au château de Rouville, par Malesherbes, *Loiret*.

Académie des sciences, à Toulon, *Var*.

Archambaut, à Paris.

Avond (Auguste), représentant du peuple.

Arago (Emmanuel), représentant du peuple.

Arnauné, instituteur à Cauterets, *Hautes Pyrénées*.

Antoine, comptable des vivres, à Tiaret, *Algérie*.

Armengaud, pasteur protestant, à Réalmont, *Tarn*.

Aripe (Alexis), à Arzew, *Algérie*.

Arlin, médecin, à Poitiers, *Vienne*.

Andrews (le major), à Londres.

Arriban (Carlos), à Madrid.

Albin d'Amouaeux, sous-intendant militaire, à Tenez, *Algérie*.

Almeida E. Brito (d'), à Porto, *Portugal*.

Albrier, notaire, à Arnay-le-Duc, *Côte-d'Or*

Aussignac, percepteur à Sainte-Livrade, *Lot-et-Garonne*.

Allaize, à Paris.

Alby, ingénieur du chemin de fer, à Turin.

Arbod, percepteur à Bourg-Argental, *Loire*.

Aline (mademoiselle), à Paris.

Alexander, à Ipswich, *Angleterre*.

Angelo Poulo, commandant au Pirée, *Grèce*.

Anonyme, à Paris.

Alepson, à Paris.

All (Williams), à Manchester.

B.

Bigarne, chef de division au ministère des travaux publics.

Bertinot, à Paris.

Baget (Jules), à Paris.

Bouteiller (le comte Joseph de), à Nantes.

Buffard, avoué, à Senlis.

Boulatignier, représentant du peuple.

Bourdier, notaire, à Montboyer, par Chalais, *Charente*.

Bravard-Veyrières, représentant du peuple.

Bardin, à Paris.

Binault, représentant du peuple.

Bacaud, receveur de l'enregistrement, à Marchiennes, *Nord*.

Anatole Brenier, à Paris.

Bellier (Adolphe), ingénieur, à Paris.

Bouche-Dessollier, à Abbeville.

Baylé, libraire, à Périgueux.

Bellet, à Paris.

Bucnard, professeur au lycée, à Pau.

Bonnetain, notaire, à Matour, *Saône-et-Loire*.

Bacouet (de), receveur des finances, à Guimgamp.

Belisle (comte de), à Paris.

Boivin, à Paris.

Buttura, médecin, à Paris.
Bru, à Lezoux, *Puy-de-Dôme*.
Barmon, chargé d'affaires de Suisse, à Paris.
Béranger, à Paris.
Bonneval (comtesse de), à Paris.
Boulet fils, à Paris.
Bouadest (Émile), commis principal des douanes, à Bellegarde, *Ain*.
Beaune, propriétaire, à Vesvres, *Côte-d'Or*.
Bracq-Renard, marchand de bois, à Cambrai.
Bastiat fils, à Paris.
Beslay, représentant du peuple.
Berce (Jules de la), à Paris.
Brissart-Binet, libraire, à Reims.
Berthonnier, membre de la Légion d'honneur, à Évreux.
Bongendre, receveur de l'enregistrement, à Corbie, *Somme*.
Bianco de Saint-Joaioz, officier de cavalerie, à Turin, *Piémont*.
Barg, receveur de l'enregistrement, à Fontaine-le-Dun, *Seine-Inférieure*.
Bechard, avocat, à Nîmes.
Briancbon, à Gruchet-le-Valasse, *Seine-Inférieure*.
Bordesoulle (comtesse de), à Paris.
Byot (Louis), employé, à Clermond-Ferrand.
Burnichon fils, commis, à Beaujeu, *Rhône*.
Berger (madame), à Paris.
Berger, avocat, à Grenoble.
Beicbeder, à Batignolles.
Brandt (O'), négociant, à Brême, *Hollande*.
Brignole (marquis de), ambassadeur de Sardaigne, à Vienne.
Bourson (J.), avocat à Bergerac.
Bourson (E.), à Bergerac.
Baun, libraire, à Lyon.
Brun, percepteur, à Blanzac.
Brun fils, à Lyon.
Brun (Albert), à Aix.
Berthonnier, clerc d'huissier, à Luzarches.
Barret, instituteur, à Paris.
B. (L.), à Varennes.
Beuque, receveur principal des douanes, à Agde.
Baudre (madame de), à Castel-Sarrazin.
Beauvais (Paul de), à Chérol-Benoit, *Indre*.
Bourset, architecte, à Saint-Dizier.
Bonaparte (Louis-Napoléon), président de la république.
Bonaparte (Louis-Lucien), représentant du peuple.
Berger, instituteur, à Arc, *Haute-Saône*.
Baille, à Lyon.
Boulfroi (Natalis), négociant, à Montfermeil.
Beauval (Ch. de), à Paris.
Beucnot, médecin, à la Nouvelle-Orléans.
Bonnard (madame), institutrice, à Beauvais.
Bonnard, banquier, à Marseille.
Boyé (Henri), à Agen.
Basquiat (Paul de), à Saint-Sever.
Bidard (Hippolyte), à Paris.
Barande, à Paris.
Billion, à Paris.
Boursot (Victor), à Paris.
Bertou, à Paris.
Bertrand (madame Alphonse), à Louviers.
Bertrand, sous-lieutenant au 54[e] de ligne.
Bodel (Matthieu), représentant du peuple.
Bourel-Roncière, négociant, à Lanvollon.
Bernard, lieutenant au 3[e] léger.
Bernard, instituteur, à Pierre-Bonite, *Rhône*.
Bernard, instituteur, à Paris.
Bastien (mademoiselle Elisa), à Châtillon-l'Abbaye, *Meuse*.
Boullenot, à Bourgneuf, *Saône-et-Loire*.
Buy, percepteur, à Vitry-sur-Loire.
Belin (François), à Paris.

Ballard, receveur de l'enregistrement, à Conches, *Saône-et-Loire*.
Beaufort (Ernest de), à Paris.
Baumgartner, à Mulhouse.
Brault, notaire, à Fongeré, *Maine-et-Loire*.
Benard (Jules), commis, à Bar-sur-Seine.
Belin (François), à Paris.
Bertheaux, négociant, à Paris.
Berthet, capitaine du génie, au Château, île d'Oléron.
Bouton (l'abbé), vicaire, à Tramayes.
Belesta, à Paris.
Bourgeois, à Morez du Jura.
Brocart, avoué, à Besançon.
Bouadon, chef de bataillon, à Farges.
Brice (le général), à Verdun.
Baudot, à Paris.
Baudot, capitaine-trésorier au 17e léger.
Baellmann, procureur de la république, à Schelestadt.
Baudouin, à Paris.
Balvay, curé, à Grenoble.
Baurepaire (de), à Grasville.
Baument, instituteur, à Beaussault.
Billo, employé au ministère, à Turin.
Bonnardon, receveur de l'enregistrement, à la Tour-du-Pin.
Baud (Victor), négociant, à la Tour-du-Pin.
Baldou (Maurice), à Paris.
Baette, receveur des contributions, à Montierender.
Babut, banquier, à la Rochelle.
Briot de Loyat, à Lagrange, par Loudéac.
Boullenger, directeur de l'hôpital militaire, à Strasbourg.
Boagnie de Bonnelle, à Paris.
Blaze de Burz, à Paris.
Brisson, à Paris.
Bern (Jules de), ancien magistrat, à Paris.
Barrier (mademoiselle), à Langres.
Bernhard, à Paris.
Betoulle, avoué, à Montmorillon.
Blom (de), à Montmorillon.
Boisseau (Edmond), à Montmorillon.
Buteau (Amédée), à Montmorillon.
Berneron, à Montmorillon.
Baduel, à Lodève.
Bossu, procureur de la république, à Neufchâteau.
Besancenet (mademoiselle), à Lure, *Haute-Saône*.
Bauys, notaire, à Tramayes.
Bournet-Verron, à Montereau.
Bournet-Veyron, notaire, à Paris.
Besnard, notaire, à Montereau.
Barodet, instituteur, à Bantange.
Brokaus et Avenarius, libraires, à Leipsik.
Bonnafond, chirurgien en chef, à Arras.
Baulard, à Montot.
Baunet, à Paris.
Benoit, à Pouliguen.
Bascans, curé, à Liadoux.
Belibeн, contrôleur des contributions, à la Réole.
Bechard, à la Réole.
Barlet, à Bonnerencontre.
Biran (Eugène de), aux Guichards, *Dordogne*.
Bontron (mademoiselle Stéphanie), à Saint-Pierre d'Albigny.
Badenco, avocat, à Bône, *Afrique*.
Bonnaire (Félix), à Grenelle.
Bonnaire (Ernest), à Caen.
Bellenard, receveur de l'enregistrement, à Lyon.
Bouauet Aubertot, à Paris.
Braecuman Vydt, à Tamise.
Buchet-Bellangé, sous-préfet, à Neufchâtel.
Baudron (mademoiselle Mélanie), à Notre-Dame de Vaudreuil.
Bigot (Théodore), à Angers.
Beauprêtre, sous-lieutenant aux zouaves, à Aumale.
Buadel, professeur, à Grenoble.
Beihler, à Staefa, *Suisse*.
Besson (mademoiselle), à la Tremblade.

BESSON, clerc de notaire, à Dyé.
BLANC, à Aix.
BLACHE, à Aix.
BERTIN, lieutenant de vaisseau, à Bône, *Algérie*.
BAUGA, percepteur, à la Rochelle.
BALLESTÉ, bâtonnier des avocats, à Bastia, *Corse*.
BUHOT, commis négociant, à Cherbourg.
BUHOT, *id.*, à Cherbourg.
BOLO, notaire, à Limonest, *Rhône*.
BILLON, homme de lettres, à Lyon.
BRENON, libraire, à Metz.
BONFILS, négociant, à Bazas.
BAISNÉE (madame), rentière, à Fontainebleau.
BOULARD, lieutenant-colonel, à Mâcon.
BONNET (mademoiselle Mathilde), à Triel.
BLUMSTEIN, inspecteur des postes, à Strasbourg.
BAUNIER (Louis), à Lyon.
BANCOURT, ancien maire, à Ruyaulcour, *Pas-de-Calais*.
BOUAGUIÈRES, représentant du peuple.
BARROIS, à Paray-le-Monial.
BONZAN, géomètre, à Orléansville.
BARRAT, notaire, à Tenez.
BRUDO (madame veuve Julie), à Tenez.
BAUDO (Samuel), négociant, à Tenez.
BIETAIX, capitaine au 5e dragons.
BERARD, sous-lieutenant aux zouaves, à Alger.
BERARD, à la faculté de médecine, à Montpellier.
BOIVIN (Charles), à Paris.
BROCONAT, curé, à Tourrenquet, *Gers*.
BACQUÉ, à Bayonne.
BOUAÉE, à Beyruth, *Syrie*.
BROQUÈRE, avocat, à Villefranche, *Aveyron*.
BOUILLET, instituteur, à Saint-Vallier, *Saône-et-Loire*.
BLUM BIEDERMANN, à Wintherthour, *Suisse*.
BAVIER, à Coire, *Suisse*.
BOBY DE LA CHAPELLE, ancien préfet, à Provins.
BEDEAU (le général), à Paris.
BIESTA, directeur au théâtre National, à Paris.
BUFFET, à Paris.
BIXIO, représentant du peuple.
BAZE, représentant du peuple.
BARROT (Odilon), représentant du peuple.
BARTHE (Marcel), à Pau.
BONNET DE MALHERBE, à Paris.
BOURGES, avoué, à Castres.
BRABAZON, à Paris.
BAZET, menuisier, à Cadillac-sur-Garonne.
BECHADE, instituteur, à Cadillac-sur-Garonne.
BONNEFOND, contrôleur des contributions, à Cadillac.
BOUCHERIE, propriétaire, à Cadillac.
BÉTHUNE (le comte Léon DE), à Paris.
BONNAL, chirurgien, à Tiaret.
BROUSSAIS, médecin à l'hopital militaire, à Djemma-Gazaouat.
BOULLAY, à Paris.
BOULLAY, à Paris.
BAYARD, à Paris.
BOULANGER, représentant du peuple.
BOUCNÉ, avoué, à Abbeville.
BASSE, directeur des hospices, à Paris.
BLANCHECOTTE (madame), à Paris.
BUJH, instituteur, à Antibes, *Var*.
BORKOROVSKY, à Klimasrowka, *Russie*.
BOURGEREL (DE), chef au chemin de fer, à Strasbourg.
BOUADON, juge, à Lille.
BLESSINGTON (madame la comtesse), à Londres.
BROUGHAM (lord), à Londres.
BULWER (S. H.), à Londres.
BRISCOA (esq.), à Londres.
BRUCE (lady), à Londres.
BARTON (monsieur), à Londres.
BERIAH BOLFIED, à Londres.
BERRIDGE, à Londres.

Bonnal, à Villeneuve-d'Agen.
Brunet, professeur de dessin, à Saint-Étienne.
Bellami, à Caen.
Bauny de Reig, à Caen.
Bertrand, maire, à Caen.
Berger, entrepreneur, à Arzew.
Brullé, propriétaire, à Cuillé.
Buttinguaire, à Saint-Julien.
Basset, à la Rochelle.
Bueno (Jose), à Madrid, *Espagne*.
Borne, principal du collége, à Cluny.
Barboza E. Sylva (de), à Vianna, *Portugal*.
Boswerth, à Londres.
Brasiliera (Augusta), à Rio-Janeiro.
Baillet, à Paris.
Bourbier (mademoiselle), à Paris.
Brasternandez, consul de Portugal, à Bombay.
Bovet, à Neufchâtel, *Suisse*.
Bonnet, sergent au 18ᵉ de ligne.
Bourcier, consul, à Quito.
Beer (baron de), inspecteur des forêts, à Mâcon.
Bellami, négociant, à Saint-Denis, *Ile de la Réunion*.
Baudinot, à Tournus, *Saône-et-Loire*.
Bertheaume, inspecteur des ports, à Decize.
Benoit-Champy, à Paris.
Borranni et Droz, libraires, à Paris.
Bruys d'Ouilly, à Ouilly, *Saône-et-Loire*.
Boutelier, ancien magistrat, à Tournus, *Saône-et-Loire*.
Beuzelin, à l'Aigle.
Barboni, à Ajaccio.
Brun-Noucarède, à Vic-le-Ferg, *Gard*.
Benington, à Londres.
Brunier, au séminaire, à Brives.
Bellerocbe (F. de), à Villefranche, *Rhône*.
Bonnet et Fournier, à Paris.
Bocher, employé aux tabacs, à Laventie, *Pas-de-Calais*.
Boumamy, à Castillon-sur-Dordogne.
Bonneville-Colomb (de), à Bourg-Argental, *Loire*.
Boussin Chamborre, à Cormatin, *Saône-et-Loire*.
Bertrand (madame), à Paris.
Blondel, à Paris.
Bradley (John), à Nottingham, *Angleterre*.
Brolle (Daniel), à Tournon.
Brunet (Auguste), directeur de l'intérieur, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Brunet (Octave), avocat, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Blanchard, à Toulouse.
Bonabaud, avoué, à Nevers.
Bidard, à Saint-Bomer, *Orne*.
Buys, clerc de notaire, à Saint-Didier, *Ain*.
Bloch, rédacteur de l'*Univers israélite*, à Paris.
Barderon, avocat, à Bedous, *Hautes-Pyrénées*.
Bachelet de Lormeau (mademoiselle), à Auxerre.
Blactins (monsieur), à Londres.
Bacilly (Marcel de), à Villecresne, *Seine-et-Oise*.
Barzilaï, interprète expert, à Paris.
Braga (Bernardino-José), à Porto, *Portugal*.
Bakkenes (Van), à Amsterdam.
Bonnier, à Stockholm.
Bossange, à Paris.
Brument, à Rouen.
Bonnat-Sarvy, à Madrid.
Belinfante frères, à la Haye.
Bertrand, à Agen.
Barassé, à Angers.
Bluchet, à Gray.
Bondoux, à Paris.

C.

Charpentier, à Paris.
Charpentier, officier d'administration, à Saint-Denis-Dussig, *Algérie*.
Caplain (Jules), à Paris.

Caplain Saint-André, à Paris.
Circouat (de), à Paris.
Chevalot, avocat, à Versailles.
Cambray (Sosthène), à Paris.
Collin, garde du génie, à Paris.
Collin (Armand), à Montmorillon.
Collin (mademoiselle Joséphine), à Toul.
Chalmel, maître d'études au collége, à Troyes.
Crespy-le-Prince (de), à Paris.
Courcelles (de), à Paris.
Chambolle, représentant du peuple.
Cligny, maître d'etudes au collége, à Troyes.
Cerfbeer, préfet, à Mâcon.
Couvreux (A.), à Langres.
Crémieux, représentant du peuple, à Paris.
Champion, à Paris.
Chaluz (de), à Londres.
Chabert, proviseur au lycée, à Saint-Étienne.
Chabrillan (comte de), à Paris.
Charpentier, architecte, à Paris.
Charpentier, directeur du port, à Bougie, *Afrique*.
Charnaud, à Constantinople.
Chevillard, à l'École normale, à Paris.
Collin (Auguste), à Paris.
Caraman (comte G. de), à Paris.
Caraman (comte A. de), à Paris.
Carolus, chevalier de la légion belge, à Paris.
Coeur, évêque, à Troyes.
Chavanne, à Richecourt, *Haute-Saône*.
Coudray, étudiant en droit, à Paris.
Cailloux, à Bergerac.
Cromer, avoué, à Rethel.
Chauvin, procureur de la république, à Arbois, *Jura*.
Cornemillot et Regimbal, libraires, à Évreux.
Cuisine (de la), conseiller, à Dijon, *Côte-d'Or*.
Couronnel (A. de), à Paris.
Ceyras-Dumoncel (de), directeur de la poste, à Castres, *Tarn*.
Cavaignac (J.-M.), à Paris.
Corbière (la), à Paris.
Cordier, adjoint au maire, à Saint-Quentin.
Cordier fils, négociant, à Paris.
Cassas, à Paris.
Clausade, à Marciac, *Gers*.
Chapuis, à Paris.
Cobancez (madame de), à Paris.
Chautelot, à Paris.
Cauolet (mademoiselle Alphonsine), à Paris.
Chiris, notaire, à Fayence, *Var*.
Charoy, notaire, à Sermaize, *Marne*.
Coppens (baronne de), à Paris.
Carbonnier (Augustin), à Paris.
Couturier, à l'île Saint-Denis, *Seine*.
Clergé-Ducillon (madame), à Saint-Germain en Laye.
Cornillon, à Arles.
Chevalier (Emmanuel), à Tours.
Chevalier (François), négociant, à la Tour-du-Pin, *Isère*.
Clautrier, receveur de l'enregistrement, à Goncelin, *Isère*.
Cozi (Henri), à Passy.
Cailliez, propriétaire, à Paris.
Ceccaldi, commis greffier, à Calvi, *Corse*.
Cassal, maire, à Altkirch, *Haut-Rhin*.
Chauffour, avocat, à Altkirch.
Chauffour, avocat, à Colmar.
Clavé, avoué, à Altkirch.
Cattin (Max), notaire, à Gendrey, *Jura*.
Carmillet, propriétaire, à Malangé, *Jura*.
Chauvet, vérificateur des poids et mesures, à la Tour-du-Pin.
Charles, notaire, à Crocq, *Creuse*.
Choumert, propriétaire, à Many, *Moselle*.
Cheneveux, à Pontiseux, *Côtes-du-Nord*.
Champneuf, chirurgien-major au 75e de ligne.
Connesson, capitaine au 7e de ligne.
Clémenco, à Bagé-le-Châtel, *Ain*.

Clerget, médec., à Saint-Lothaire, *Jura*.
Couatet (Paul), à Bruxelles.
Champ-Renou (Jules du), à Nantes.
Coupy (Émile), à la Flèche.
Courtois, avocat, à Saint-Omer.
Courtois (Jules), juge, à Chartres.
Courtois (A.), fils, à Paris.
Chrétien, fils, à Tarare.
Carmiers (Félix de), à Montmorillon.
Charbonnier, avocat, à Montmorillon.
Chabrier, à Montmorillon.
Carin, avocat, à Montmorillon.
Chaud de Lenet aîné, à Montmorillon.
Chaud de Lenet cadet, à Montmorillon.
Couaville (madame de), à Lure, *Haute-Saône*.
Chalumeau, ingénieur, à Loches.
Cloppet (Gabriel), à Paris.
Chapelier, négociant, à Pithiviers.
Candy, juge de paix, à la Guillotière, *Rhône*.
Chapuzot, notaire, à Fargeau.
Chantelot fils, à Bordeaux.
Cheaaulier, à Genève.
Chevet-Corcellet, à Paris.
Chamaert et Chémière, à Rochecorbon.
Cotholendy, chirurgien de la marine, à Cherbourg, *Manche*.
Caduc, avoué, à la Réole.
Castaing, curé, à Vianne, *Lot-et-Garonne*.
Collet, notaire, à Neuilly-sur-Marne, *Banlieue*.
Carabaus, consul, à Palma, *Espagne*.
Cousin, avocat, à Villefranche, *Haute-Garonne*.
Cassaan, à Paris.
Corne, représentant du peuple.
Cantel, avocat, à Grenoble.
Charbonnel-Salles, avocat, à Grenoble.
Colson, capitaine d'état-major, à Paris.
Courier, notaire, à Ligny, *Meuse*.
Carlson, vice-avocat fiscal, en Suède.
Campero (Narciso), à Paris.
Chauvel, au Mans.
Callimmaki (le prince), ministre plénipotentiaire du sultan, à Paris.
Chatillon, clerc de notaire, à Versailles.
Cocheux, sous-lieutenant au 3e spahis, à Constantine.
Castelli (de), substitut au tribunal, à Calvi, *Corse*.
Cannichel, fabricant de sucre, à Saint-Clair de la Tour-du-Pin, *Isère*.
Chambard, adjoint, à Berzé-la-Ville, *Saône-et-Loire*.
Caine (veuve), à Mâcon, *Saône-et-Loire*.
Chevalier, juge de paix, à Vermanton.
Chambellan aîné, négociant, à Blois.
Caron, fabricant de tissus, à Étreux, *Aisne*.
Crozals frères, à Béziers, *Hérault*.
Corniquet, propriétaire, à Breteuil, *Oise*.
Chevandier, propriétaire, à Milianah, *Algérie*.
Celly, négociant, à Milianah, *Algérie*.
Conan, médecin, au Tremblay, *Seine-et-Oise*.
Cardot, notaire, à Loisia, *Jura*.
Cessiat (madame de), à Mâcon.
Cessiat (mademoiselle Valentine de), à Mâcon.
Cessiat (Emmanuel de), à Mâcon.
Colleau, notaire, à Malesherbes, *Loiret*.
Chaillon, commis-greffier, à Malesherbes, *Loiret*.
Coneac de Saint-Loup, à Paris.
Cros, lieutenant au 58e de ligne.
Charbonneau, à Paris.
Canaé, pharmacien, à Bergerac.
Caisandier (A.), à Bergerac.
Carnot, représentant du peuple.
Chollet (Maxime), à Paris.
Chatard, à Versailles.
Charriaut, huissier, à Cadillac-sur-Garonne.
Cassaing, à Toulouse, *Haute-Garonne*.

Cassas, capitaine au 1er bataillon d'infanterie légère, à Mascara.
Clesse, armurier, à Mons, *Belgique*.
Chambon, vicaire, à Sumène, *Gard*.
Cattanco (madame la comtesse Nancy), à Verceil, *Piémont*.
Clarey, commissionnaire en librairie, à Paris.
Caillet, à Normandel, *Orne*.
Clerget, officier comptable, à Pellys.
Corbin, receveur de l'enregistrement, à Lamothe, *Deux-Sèvres*.
Careaux, receveur de l'enregistrement, à Lezay, *Deux-Sèvres*.
Coudat, directeur du port, à Arzew, *Algérie*.
Coulaine (madame de), à Chinon.
Choffin-Queutelot, propriétaire, à Rethel, *Ardennes*.
Cochrane (Baillie), à Londres.
Cochrane (Thomas), à Londres.
Crossleg (James), à Londres.
Coates (Thomas), à Londres.
Casalès, négociant, à Oloron.
Castellani, à l'Ile-Rousse, *Corse*.
Cornille, à Paris.
Couhel, à Elbœuf.
Cesson, instituteur, à Cergy, *Aisne*.
Causique (Léon), à Vannes.
Corriez, employé, à Paris.
Coignet, bibliothécaire, à Saint-Chamond, *Loire*.
Cayla (L.), à Paris.
Chambodan (de), à Confolens.
Concys (mademoiselle), à Marseille.
Crosnier, vicaire, à Donzy, *Nièvre*.
Couto-Brown, à Porto, *Portugal*.
Castello Blanco, à Porto, *Portugal*.
Costa C. Seixas (de), à Murça, *Portugal*.
Cailliady, à Paris.
Christmann, à Mulhouse.
Champeaux, à Paris.
Charansol, conseiller à la cour d'appel, à Grenoble.
Charpentier, procureur de la république, à Saint-Lô.
Cogswell, à New-York, *États-Unis*.
Constant Fume, à Boulogne-sur-Mer.
Concèçao (le docteur Christovao da), à Bombay, *Indes*.
Champeaux (F. de), à Paris.
Crosnier et Lacuèse, libraires, à Angers.
Chabrillan (Victor de), à Paris.
Connink (de), à Paris.
Cotteret, négociant, à Paris.
Charlon, banquier, à Annonay, *Ardèche*.
Crette, a Londres.
Cheneau, à Paris.
Cripps (Williams), à Nottingham, *Angleterre*.
Crouzat, à Béziers.
Couturier, employé, à Saint-Denis, *Ile de la Réunion*.
Cokino, avocat, au Pirée, *Grèce*.
Carrière, à Mirecourt, *Vosges*.
Cayla (Hippolyte du), à Mâcon.
Carlhian (madame), à Paris.
Chambrareaud, à Paris.
Camentron (mademoiselle Emma), à Rouen.
Constant (mademoiselle), à Paris.
Caubert, à Rouen.
Cadré, à Paris.
Cobden Richard, à Londres.
Campbell, docteur, à Paris.

D.

Dubois (Édouard), à Paris.
Dubois fils (Henri et Oscar), à Paris.
Durieu, à Paris.
Dierrikx, directeur de la Monnaie, à Paris.
Dubois (Auguste), sous-intendant militaire, à Douai.
Descamps (Henri), à Paris.
Dauterac, professeur, à Brioude, *Haute-Loire*.
Duranty (Edmond), à Versailles.
Dieudonné, ancien inspecteur des forêts, à Seine-Port, *Seine-et-Marne*.

Duché, commis aux contributions, à Beauvais.

Dumoret, maître de pension, à Toulouse.

Deshaye, représentant du peuple.

Dauty (Alfred), à Saint-Macaire, *Gironde*.

Duhamel, pharmacien, à Lille.

Darricau, intendant militaire, à Toulouse.

Anonyme, à Reims.

Despoates (Jules), lithographe, à Paris.

Dreyfus (Léopold), à Paris.

Durand Saint-Amand, ancien préfet, à Paris.

Dufour (Th.), représentant du peuple.

Dufour, à Saint-Quentin.

Dufoua (baron), à Paris.

Dufour, avocat, à Paris.

Duyenis de Pontes (général), à Paris.

Dimier (Aglaée), à Paris.

Dutilloy, à Paris.

Dumesnil, horloger, à Paris.

Dumoulin (colonel), à Paris.

Doucet, à Marseille.

Ducuf, instituteur, à Dampmard, *Aisne*.

Demidoff (comte), à Paris.

Desrez (Auguste), à Paris.

Dutocq (madame veuve), directrice de poste, à Neuilly, *Seine*.

Dupuis, receveur particulier, à Château-Chinon, *Nièvre*.

Dariste, représentant du peuple, à Paris.

Dupoat (Paul), à Paris.

Daulnoy, notaire, à Toul.

Desmarest, à Saint-Lô.

Durand, étudiant, à Paris.

Durand (Léon), à Gray, *Haute-Saône*.

Dervieux, notaire, à Thann, *Haut-Rhin*.

Delcer, principal du collége, à Saint-Geniez, *Aveyron*.

Deschamps, médecin, à Toriguy, *Manche*.

Dastès, maître de pension, à Batignolles.

Dalmassy, à Richecourt, *Haute-Saône*.

Deyoye, domestique, à Paris.

Deneselle, à Bergerac.

Deleuil, opticien, à Paris.

Ducasse, directeur de l'école de médecine, à Toulouse.

Dumesnil-Michelet, à Paris.

Delacroix (Félix), élève à l'École normale, à Paris

Delacroix, conducteur des ponts et chaussées, à Agde, *Hérault*.

Duval (Achille), à Paris.

Dalloz, ancien député, à Paris.

Desmares, avoué, à Lisieux.

Duluat Saint-Léon, à Romanèche.

Daget, notaire, à Blidah, *Algérie*.

Duclos, maître de postes, à Lieusaint, *Seine-et-Marne*.

Duclos (mad.), à Montmorillon, *Vienne*.

Duclos, à Damville, *Eure*.

Dupré (ancien sous-préfet), à Provins.

Dupré, libraire, à Saint-Germain en Laye.

Desbordes (Henri), négociant, à Paris.

Debuanet, conseiller à la cour d'appel, à Agen.

Davin (Alexis), à Paris.

David, notaire, à Montmorillon.

Debril, employé à l'octroi, à Hondschootle.

Dorey, percepteur, à Montret.

Delmret-Jovian, chanoine, à Montauban.

Despeyroux, avocat, à Agen.

Drilhon (de Sauger), clerc de notaire, à Barbezieux, *Charente*.

Duvaux, ingénieur des ponts et chaussées, à Paris.

Dronioux père, ancien notaire, à Landernau.

Duchesne, de Gisors, à Paris.

Dupont, à Paris.

Dion (madame la baronne de), au château de Coulommes, par Reims.

Daoz, de l'Institut, à Paris.

Dessaux (mademoiselle Elisa), à Paris.

Decaisne, à Paris.

Dassau, juge de paix, à Saint-Lys.

Devaux, avoué, à Pithiviers.

Delaye, médecin, à Toulouse.

Dumalle, procureur de la république, à Calvi, *Corse*.

Dreux, chapelier, à Etrépagny.
Daiguenoire, à Voiron, *Isère*.
Dumeret, médecin, à Nozeray, *Jura*.
Dulaurent de la Barre, receveur des Domaines, à Nozay, *Seine-Inférieure*.
Decordt, conseiller à la cour d'appel, à Rouen.
Dhermigny (mesdemoiselles), à Verberie, *Oise*.
Delafontaine, instituteur, à Saint-Gabriel, *Calvados*.
Delaunoy, percepteur, à Arlens, *Nord*.
Delorme, ancien colonel, à Paris.
Depreslé, à Paris.
Deplatière, propriétaire, à Maximieux, *Ain*.
Descoutures (mademoiselle Louise), à Alençon, *Orne*.
Duffau, curé, à Bascourt, *Gers*.
Daudel, professeur, à Tarascon, *Bouches-du-Rhône*.
Devrais, séminariste, à Martinpuich, *Pas-de-Calais*.
Dejoux, à Paris.
Davalet, à Paris.
Delaunay, curé, à Asnières, *Vienne*.
Desneufbourgs, juge de paix, à Montmorillon, *Vienne*.
Dessaintris, avocat, à Montmorillon.
Duronet (madame), à Montmorillon.
Delagrave, avoué, à Montmorillon.
Desrivières (mademoiselle), à Montmorillon.
Ducoudrais, directeur des postes, à Montmorillon.
Dunod, maire, à Montereau.
Docteur, écrivain de la marine, à Bayonne.
Descous, officier en retraite, à Alger.
Daroy, chef d'escadron, à Dunkerque.
Drion, président du tribunal, à Schelestadt.
Deparis, à Paris.
Denois, consul général, à Milan.
Delafond, négociant, à Rouen.
Dutertre-Dana, propriétaire, à Muides, *Loir-et-Cher*.
Denoix (madame), à Lieffrand.
Devaux (mademoiselle), à Batignolles.
Deloche (mademoiselle), à Passy.
Didot, à Paris.
Decoularé, médecin, à Neufbourg, *Eure*.
Durrmeyer, maître bottier au 7e lanciers.
Duhalt (mademoiselle Marie), à Tardets, *Basses-Pyrénées*.
Duroutgé, chirurgien-major au 3e léger.
Doyen, à Paris.
Desmaisons, sous-lieutenant au 2e bataillon d'Afrique.
Delannex, à Paris.
Delort, rentier, à Fontainebleau.
Doussot, aspirant de marine sur la frégate *la Pandore*.
Dessalle, vérificateur des travaux publics, à Paris.
Dejust, à Triel, *Seine-et-Oise*.
Dabbe, ancien magistrat, au Vigan, *Gard*.
Diehen (Charles), à Londres.
Delapierre, notaire, à Bursins, *Suisse*.
Davio, propriétaire, à Milianah, *Algérie*.
Desarbres, ancien officier, à Châlons-sur-Saône.
Duchêne, à Crescia, *Jura*.
Demanceat, juge, à Nantes.
Ducerf, instituteur, à Cronat, *Saône-et-Loire*.
Durruel, receveur des finances, à Villeneuve-Saint-Lot.
Duvergér, à Paris.
Derodé, à Paris.
Denjoy, représentant du peuple.
Drouyn de l'Huis, représentant du peuple.
Demesmay, représentant du peuple.
Doche (madame Eugénie), à Paris.
Delcroz, maire, à Cadillac-sur-Garonne.

Depiot, marchand, à Cadillac-sur-Garonne.
Dureaud, à Saint-Gengoux, *Saône-et-Loire*.
Dessalles, à Toulouse.
Dabat, à Cherchell, *Algérie*.
Desmarquet, négociant, à Guillaucourt, *Somme*.
Delaunez, parfumeur, à Bordeaux.
Dollfus fils, à Dornach, *Haut-Rhin*.
Delorme, notaire, à Issoudun, *Indre*.
Dugenne, négociant, à Paris.
Dehays, clerc de Notaire, à Elbeuf.
Dupont, capitaine de recrutement, à Guéret, *Creuse*.
Doumichaud, commissaire de police, à Bort, *Corrèze*.
Dah-Dah (Simon), à Marseille.
Dufournel-Bitouré, à Lanillis, *Finistère*.
Demont, employé à l'enregistrement, à Niort.
Doistan, distillateur, à Paris.
Durazzo (Pierre), à Ajaccio.
Dubos, à Paris.
Douro (marquis de), à Londres.
Deubel, médecin, à Colmar.
Descosse, à Manosque, *Basses-Alpes*.
Dubreuil de Marsan, à la Brousse-Briantais, *Côtes-du-Nord*.
Delondre, professeur, à Chaumont, *Haute-Marne*.
Denian de Crouzilhat, conseiller à la cour d'appel, à Caen.
Dufaure, avocat, à Paris.
Destouches, interne, à l'Hôtel-Dieu.
Deschamps, teinturier, à Limoges.
Duez, cultivateur, à Lesdins, *Aisne*.
Danglade, à Lourdes, *Hautes-Pyrénées*.
Desponts, propriétaire, à Senonches, *Eure-et-Loir*.
Despommiers, à Paris.
Duflos (A.), à Amiens.
Demangeat, avocat, à Paris.
Dufriche, à Paris.
Du Genest (Léon), à Miallet, *Dordogne*.
Desmoutiers, représentant du peuple, à Fanmont, *Nord*.
David, représentant du peuple, à Auch, *Gers*.
Devaure-Henrion, libraire, à Vendôme.
Desauges, ancien libraire, à Paris.
Doulton (Frédéric), à Londres.
Doulton (James), à Londres.
Doulton (Martanue), à Londres.
Delachatre, libraire, à Paris.
Durupt, libraire, à Paris.
Drouhet, proviseur du lycée, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Deshayes, avocat, *id.*
Duncan (miss Cécilia), à Londres.
Delyanni, secrétaire de la Chambre des députés, au Pirée, *Athènes*.
Duffner, instituteur, à Stephansfeld, *Bas-Rhin*.
Dive, à Ham.
Desjardins, à Paris.
Ducrest (le docteur), à Fribourg.
Dargaud, à Digoin, *Saône-et-Loire*.
Draper (Williams), à Londres.
David Morris, à Manchester.
Delecroix (Bernard), à Lille.
De la Torre, à Bordeaux.
Dezorr, à Liége.
Doloy, à Saint-Quentin.
Durieux, à Lille.
Detours, curé, à Pommerie.
Duez, à Lerdies.
Decq, à Bruxelles.
Dupleins, trésorier de la gendarmerie, à Valence.
Deheurle, à Crouy-sur-Ourcq, *Seine-et-Marne*.

E.

Égron, à Paris.
Eng, relieur, à Vire, *Calvados*.
Eichtal (madame d'), à Paris.
Eckstein (baron d'), à Paris.
Éloy, à Batignolles.
Erhard, à Paris.
Estrivier, employé, à Marseille.

Estourmel (comte J. d'), à Paris.
Espagnac d'Assailly (mad. d'), à Paris.
Eschalier, architecte, à Montmartre.
Eterlin, capitaine au 44e de ligne.
Evroux, officier des subsistances, à Alger.
Eschnauer, à Strasbourg.
Epps (John), à Londres.
Epps (James), à Londres.
Ewinc (James), à Londres.
Ewart (William), à Londres.
Ervard Scholfield, à Londres.
Estrées (d'), vice-consul, à Porto, *Portugal*.
Escrigny (comte d'), à Paris.
Escrigny (d'), chef de bataillon au 4e de ligne.
Estracnat, à Paris.
Erpikum (Constance), à Neuilly.
Ewictmeyer, à Leipsig.
Elgin (lady).

F.

Faurie Pline, à Blazimon, *Gironde*.
French, à Paris.
Fauconnier, docteur en droit.
Farochon, à Paris.
Félix (Jules de Saint-), à Paris.
Flandin, représentant du peuple, à Paris.
Facnot (madame), à Remiremont, *Vosges*.
Folliard père, notaire, à Mâcon.
Folliard fils, à Mâcon.
Foeclause, à Paris.
Franquet, officier de marine, à bord de *l'Océan*.
Fiennes (de), maire, à Pithiviers.
Froberville (Amélie de), à Orléans.
Froberville (Adélaïde de), à Paris.
Franquet (Gustave), à Carignan.
Flye, représentant du peuple.
Friquet, maître de forges, à Bazeilles, *Ardennes*.
Fraboulet de Villeneuve, à Paris.
Falconcini (Enrico), à Florence.
Faverney (de), à Versailles.
Freslon, représentant du peuple.
Fourment (de), représentant du peuple.
Fabre, notaire, à Mads, *Basses-Alpes*.
Fabre, avoué, à Vienne, *Isère*.
Fabre, médecin, à Villeneuve-St-Lot.
Faivre, médecin, à Paris.
Faivre, propriétaire, à Sennevoy-le-Bas, *Yonne*.
Forestier (Edmond de), à Paris.
Anonyme, à Lyon.
Faber (mademoiselle), à Paris.
Fumouze-Albespeyres, à Paris.
Friant, à Nancy.
Falque, curé, à Trept, *Isère*.
Foussier, avoué, à Paris.
Fougères, professeur, à Dôle.
Friess-Colonna, archiviste, à Ajaccio, *Corse*.
Fontenay (M. de), ministre de France, à Stuttgard.
Flornoy (mademoiselle Joséphine), à Jonzac, *Charente-Inférieure*.
Falckner (Oswald), à Saint-Louis, *Haut-Rhin*.
Fradin de Bellabre, juge, à Montmorillon, *Vienne*.
Fautereau (Henri de), à Montmorillon, *Vienne*.
Fabry, maire, à Cornus, *Aveyron*.
Flamand, médecin, à Schelestadt, *Bas-Rhin*.
Favier (Adolphe), à Nancy.
Foucères, à Dôle.
Foix (Pepin Sainte-), juge de paix, à Sauveterre, *Gironde*.
Filocamo, à Paris.
Falateuf, étudiant, à Paris.
Fouchard, notaire, à Bourg-le-Roi, *Sarthe*.
Fourquier, receveur des domaines, à Ville, *Bas-Rhin*.
Forcade, à Marseille.
Fonicnet (madame Cora), au Bedat, *Gironde*.
Fouque, sous-commissaire de marine, à Bône, *Algérie*.

Finck, à Strasbourg.
Forcioli, greffier du tribunal, à Oran, *Algérie*.
Focet (Émile), à Bernay, *Eure*.
Fournier, adjudant comptable, à Milianah, *Algérie*.
Fournier (Gustave), à Vieux-Condé, *Nord*.
Fissué, employé aux contributions, à Milianah, *Algérie*.
Fabas, à Paris.
Feréal (mademoiselle Victorine de), à Madrid, *Espagne*.
Faucher (Léon), représentant du peuple, à Paris.
Falloux (de), représentant du peuple.
Fould (Achille), représentant du peuple, à Paris.
Fellmann, à Paris.
Filton (mademoiselle), à Paris.
Flandin, propriétaire, aux Vans, *Ardèche*.
Fauvel, maire, à Bergerac, *Dordogne*.
Freminville (de), à Lyon.
Fouché, à Paris.
Ferouilhat, ex-représentant du peuple, à Lyon.
Fargialla (A.), à Marseille.
Fox (Johnson), à Londres.
Fradel (Aimé), à Caen.
Feuillant (madame), à Paris.
Fisselbrand, à Saint-Julien.
Foedore (M.), à Madrid, *Espagne*.
Furcy, à Rio-Janeiro.
Forester, négociant, à Porto, *Portugal*.
Fereira Pestana, gouverneur, à Goa, *Indes orientales*.
Freitas Monge (de), à Goa, *Indes orientales*.
Fournier, notaire, à Dizy-le-Gros, *Aisne*.
Fur (le), élève, à Roche-Bernard, *Morbihan*.
Fox (Samuel), à Nottingham, *Angleterre*.
Faubert, à Paris.
Feraldi, au Pirée, *Athènes*.
Fontan, médecin, à Bagnères de Luchon.
Filton (mademoiselle), à Paris.
François, à Rouen.
Favernay, à Amiens.
Flambart, à Rosoy-en-Muthiers, *Seine-et-Marne*.
Fallet, instituteur, à May-en-Muthiers, *Seine-et-Marne*.

G.

Guellet, médecin, à Saint-Seine l'Abbaye, *Côte-d'Or*.
Guys, à Paris.
Guinard, secrétaire de l'Académie, à la Sorbonne.
Gornet-Boivin, à Romilly, *Aube*.
Gonnot, à Angers.
Guérin, notaire, à Gireaux, *Indre-et-Loire*.
Guérin (Paulin), à Paris.
Georget, employé, à Paris.
Grouchy (Emmanuel de), à Paris.
Gigot, ingénieur, à Dijon, *Côte-d'Or*.
Guidout (Léon), avocat, à Paris.
Glais-Bizoin, représentant du peuple.
Gibon, clerc de notaire, à Chartres, *Eure-et-Loir*.
Guédon, avoué, à Paris.
Gérando (de), à Paris.
Goutzwiller, secrétaire de la mairie, à Altkirch.
Guitton, à Paris.
Garnesson, à Paris.
Garnier-Lacombe, à Mâcon.
Guichenne, architecte, à Bayonne.
Gagneur, avoué, à Arbois, *Jura*.
Goutorbe, directeur des contributions, à Saint-Brieux.
Goupy, à Paris.
Gaune (Louise), à Clermont-Ferrand.
Goin (Francisque), avocat, à Toury, *Saône-et-Loire*.
Guillermoz, à Paris.
Guyot de Lapierre, au château du Petit-Chêne, *Deux-Sèvres*.
Guyot de Lespar, chef de bataillon au 13e léger.

Garrigues, curé, à Garrigues, *Tarn*.
Geoffroy (mademoiselle Amélie), à Paris.
Gallimard (madame), à Paris.
Gilhard, à Aigueperse, *Puy-de-Dôme*.
Guerronnière (Alfred de la), au château de Touron, *par Limoges*.
Guerronnière (Arthur de la), à Paris.
Grosset (Eugénie), libraire, à Mâcon.
Grosset, à Mâcon.
Gelard, avocat, à Guincamp, *Côtes-du-Nord*.
Gramont (le duc de) à Paris.,
Gay-Lugny, à Humbligny, *Cher*.
Galpin, avoué, à Alençon.
Grégoire (Bernard), employé, à Thionville, *Moselle*.
Guillemin (Louise), à Chambéry.
Goux, ingénieur, à Lyon.
Guillet (veuve), à Lyon.
Gérome (Léon), à Paris.
Gooch-Mauxham, à Paris.
Gadala, à Paris.
Guesnon (madame), à Paris.
Guesnon (mademoiselle), à Paris.
Giet, clerc de notaire, à Barbezieux, *Charente*.
Garnier, négociant, à Paris.
Girardin (Ernest de), à Paris.
Gavelle, banquier, à Abbeville.
Guesnault, propriétaire, à Tours.
Grancier-Laurette, à Besançon.
Gache (Émilie), à Narbonne.
Grelat, professeur, à Juilly.
Goimbault, pharmacien, à Issoudun.
Goubert, inspecteur des postes, à Rennes.
Gaspard, percepteur, à Frangy.
Giari, médecin, à Cervione.
Grandhomme, à Argentan, *Indre*.
Gouais-Lanos, avoué, à Alençon, *Orne*.
Gouais-Lanos, percepteur, à Sainte-Scolasse, *Orne*.
Georgel, contrôleur des contributions, à Altkirch.
Gail (de), substitut du procureur de la république, à Colmar.
Gourraud, clerc de notaire, à Napoléon-Vendée.
Giafferi, commis de marine, à Bastia, *Corse*.
Grenus (de), ancien député, à Berne, *Suisse*.
Gillot, directeur de l'enregistrement, à Gap, *Hautes-Alpes*.
Gilliatre, instituteur, à Saint-Clair-Saint-Epte, *Saône-et-Loire*.
Girard-Labrely, à Mâcon.
Gillier, notaire, à Lirey, *Aube*.
Georges, officier d'administration, à Lyon.
Gras (Louis), serrurier, à Dieulefit, *Drôme*.
Grisolle, curé, à Salliès-Larlède, *Var*.
Gauvinière (mademoiselle Céline), à Montmorillon.
Girdano (mademoiselle Élisabeth), à Nice, *Piémont*.
Grosbert, maire, à Lure', *Haute-Saône*.
Guiron, curé, à Lure, *Haute-Saône*.
Grosjean, professeur, à Lure, *Haute Saône*.
Gautier, à Paris.
Genay, aide-commissaire de marine, à Toulon, *Var*.
Gaillardet, à Paris.
Guillemeteau, à Paris.
Gex, ancien notaire, à Bâle, *Suisse*.
Giraud, instituteur, à Cogolin, *Var*.
Gay, juge, à Gannat, *Allier*.
Grouard, lieutenant de recrutement, à Rodez, *Aveyron*.
Galibert, capitaine au 54e de ligne.
Girard, receveur des finances, à Tramayes.
Graeff, receveur de l'enregistrement, à Schélestadt, *Bas-Rhin*.
Gervais (Favier), à Nancy.
Gravier, sous-préfet, à la Réole.
Guignard, curé, à Haiutriay, *Deux Sèvres*.
Garet, capitaine au 66e de ligne.
Gerbret, sous-préfet, à Dieppe,

Germonny (Albert), à Aix.
Godefroy, négociant, à Dunkerque.
Godefroy, lieutenant au 16ᵉ de ligne.
Grimaud fils, à Rouen.
Gourjon, à Condé-Saint-Noireau.
Gabriac (de), à Paris.
Guillaume, imprimeur de l'Université, à Bordeaux.
Gailhard, ancien conservateur des hypothèques, à Saint-Marcellin.
Grandfeldt, assessor, en Suède.
Geiger, receveur des contributions, à Tiaret, *Algérie*.
Guyot-Jeannin, à Paris.
Girardin (madame veuve), à Paris.
Grassot, notaire honoraire, à Châlons-sur-Saône.
Garde (Reine), à Aix.
Gilli, négociant, à Bône, *Afrique*.
Gasquy, à Marseille.
Greiner, à Strasbourg.
Garnier, médecin, à Saint-Sorlin, *Saône-et-Loire*.
Gilliard, avoué, à Fontainebleau.
G. (mademoiselle M.), à Paris.
Gerinroze-Tolozan (de), avocat à Paris.
Gerinroze-Tolozan (de), au lycée Bonaparte, à Paris.
Gombaud, coiffeur, à Bordeaux.
Guichard, au château de Bien-Assis, par Crémieux, *Isère*.
Guichard, directeur de l'usine à gaz, à Toulon.
Gintau, à Bordeaux.
Girateux, lieutenant aux zouaves, à la Casbah, *Alger*.
Gigoux, à Paris.
Gallois, artiste, à Paris.
Genis (de Saint-) fils, à Rhodez, *Aveyron*.
Gilbert, propriétaire, à Chalo-Saint-Mars, *Seine-et-Oise*.
Grenon, avoué, à Bergerac.
Gasson (Antoine), receveur général.
Gasson (Louis), à Paris.
Gasson, receveur des contributions, au Havre.
Grenier, secrétaire de légation, à Paris.
Garnier-Pagès, à Paris.
Grangier de la Marinière, à Paris.
Goffres, chirurgien à l'hôpital militaire, à Strasbourg.
Guéret, chirurgien aide-major, à Dellys, *Algérie*.
Guillé fils aîné, à Darnac, *Charente*.
Grolhier, à Saint-Thibault, *Cher*.
Galitzin (madame la princesse), à Paris.
Grand, receveur de l'enregistrement, à Chef-Boutonne, *Deux-Sèvres*.
Guillet, avocat, à Bourgvillain, *Saône-et-Loire*.
Gressier (madame), à Paris.
Goupilleau (mademoiselle Zélia), à Paris.
Gouré, sergent au 3ᵉ de marine, à Toulon.
Gaudin, médecin, à Cuillé, *Mayenne*.
Grandesse (de), à Paris.
Garnier, conseiller à la cour d'appel, à la Martinique.
Guillaume, sous-chef au ministère du commerce, à Paris.
Guadeloupe (la cour d'appel de la).
Gonçalès-Basto, rédacteur du *National*, à Porto, *Portugal*.
Guichard, négociant, à Porto, *Portugal*.
Gonçalvès, à Porto, *Portugal*.
Garcet, professeur au lycée Napoléon, à Paris.
Guilluy (Marie), à Vouziers.
Gerardin (madame), à Paris.
Greland, professeur à la Faculté, à Poitiers.
Gigot, à Bruxelles.
Garcin, capitaine de la santé, à Philippeville.
Gill (George), à Park-Nottingham, *Angleterre*.
Gerbore (mademoiselle), à Aoste, *Piémont*.
Gourgout, vicaire, à Bourg-Argental, *Loire*.
Guérin, à Besanceuil, *Saône-et-Loire*.
Guépin (Victor), au château de Quinlin, *Côtes-du-Nord*.

Goupy, stagiaire, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Gros, négociant, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Girerd, avocat, à Nevers, *Nièvre*.
Gison, serrurier, à Paris.
Guimon (madame veuve), libraire, à Lyon.
Garnier, libraire, à Paris.
Giraudon, Eygalières, *Bouches-du-Rhône*.
Grusemneyer, à Crouy-sur-Ourcq, *Seine-et-Marne*.
Gonet (mademoiselle), à Nancy.
Guien, chef d'escadron.
Godefroy; à Paris.

H.

Halphen (Léopold), à Paris.
Hardy de Saint-Yon (madame veuve), à Paris.
Houssaye (Arsène), à Paris.
Houry, orientaliste, à Paris.
Hayel, à Paris.
Hugo (Victor), à Paris.
Halevy, à Paris.
Hildevert-Lagarde, à Nantes.
Halsouet (Arm.), négociant, à Bayonne.
Hargenvilliers (d'), à Toulouse.
Hautefeuille (comtesse d'), à Agy, *Calvados*.
Huvelin, officier supérieur en retraite, à Sussy, *Haute-Saône*.
Hagens, banquier, à Brême, *Hollande*.
Hinzelin, directeur du journal *l'Impartial*, à Nancy.
Hamy, notaire, à Audruick.
Hennessy (Auguste), à Paris.
Houdin, juge de paix, à Marchenoir, *Loir-et-Cher*.
Hoyeau (madame), à Versailles.
Houdetot (d'), ancien pair de France, à Étreham.
Hillaint, à Bordeaux.
Houdain (d'), conservateur des hypothèques, à Colmar.
Hantière (Richard de la), à Vendôme.
Hopp (van der), négociant, à Rotterdam.
Humbert (mademoiselle), à Grandecourt, *Haute-Saône*.
Humbert, à Saint-Dié.
Humbert (Gustave), à Thionville.
Huot (mademoiselle Mélanie), à Arc, *Haute-Saône*.
Hallot, à Paris.
Huot, à Lille, *Nord*.
Hall (mademoiselle Louisa), à Orléans.
Henry, ancien capitaine au 16e léger, à Andilly, *Ain*.
Hamel, notaire, à Neufbourg, *Eure*.
Houel, huissier, à Neufbourg, *Eure*.
Halleux-Tinlot, au château de la Gatte-en-Coudroz, *Belgique*.
Horner, à Zurich.
Heitz Sulzer, à Staefa, *Suisse*.
Haan (mademoiselle de), à Blainville, *Calvados*.
Hatry (M. le général), à Besançon, *Doubs*.
Hildebrand, maître de forges, à Semoules, *Vosges*.
Hochstrasser, négociant, à Tenez, *Algérie*.
Haye (comte de la), à Paris.
Hilaire (Barthélemy Saint-), à Paris.
Heddebaut, à Lille, *Nord*.
Hollond (Robert), à Londres.
Horst, à Copenhague.
Honoré, propriétaire, à Allaincourt, *Meurthe*.
Haart (van der), à Amsterdam.
Hollond (Richard), à Londres.
Héricourt, à Montblin, *Seine-et-Marne*.
Henneguy, étudiant en droit, à Paris.
Hava (Antoine), à Marseille.
Hauricot, à Paris.
Heatcote (William), à Londres.
Hubidos-Cauvi, à Cette.
Hosch, à Paris.
Haan (Émile), à Saint-Julien.
Hardy-Callet (madame veuve), à Paris.
Heim, fabricant de vinaigre, à Strasbourg.

Hausburg, à Liverpool, *Angleterre*.
Henaionnet, à Paris.
Helis, médecin, à Saint-Florentin, *Yonne*.
Hauqué, curé, à Poupas, *Tarn-et-Garonne*.
Hall (miss), à Londres.
Horncaste, libraire, à Londres.
Housseaux aîné, à Moret, *Seine-et-Marne*.
Henri, employé, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Heinz, à Philippeville, *Algérie*.
Henry, propriétaire, à Montferrat, *Var*.
Hauguet (Ferdinand), à Paris.
Heckmeyer, docteur, à Montfoort, *Hollande*.

I. J. K.

Jobert, à Caen.
Isambert, conseiller à la cour de cassation, à Paris.
Kergorlay (H. de), à Paris.
Janson (Victor), imprimeur, à Paris.
Judicis de Mirandol, à Paris.
Konigswarter, docteur en droit, à Paris.
Kenny (madame de), à Hazebrouck.
Koenig, archiprêtre, à Tullins, *Isère*.
Joannès, major au 3e régiment de chasseurs.
Jemot (Gustave), clerc de notaire, à Paris.
Koenig (Prosper), médecin, à Thann, *Haut-Rhin*.
Klower, professeur au lycée, à Nantes.
Jacquelin (mademoiselle), directrice de postes, à Merdrignac, *Côtes-du-Nord*.
Jougla, libraire, à Toulouse, *Haute-Garonne*.
Journé (mademoiselle), directrice de postes, à la Barthe de Nesle, *Hautes-Pyrénées*.
Jurey, tonnelier, à Versailles.
Joret, conseiller général, au Gers.
John (sœur), à Dôle, *Jura*.
Jocotton, juge de paix, à Montpon, *Saône-et-Loire*.
Jollis de Villiers (le), à Paris.
Jacob (l'abbé), à Paris.
Saint-Ildefonse (de), à Saint-Clément-lez-Mâcon.
Jourdheuil, artiste lyrique, à Paris.
Jouffroy, à Sainte-Marie-aux-Mines, *Haut-Rhin*.
Imbs, manufacturier, à Strasbourg.
Jay, avocat, à Grenoble.
Jouve, à Paris.
Jorke (madame), à Paris.
Jeuss, conservateur des hypothèques, à Schélestadt, *Bas-Rhin*.
Janirel (Jules).
Juge-Montespieu (de), à Montauban, *Tarn-et-Garonne*.
Jaubert, avocat, à Sisteron, *Basses-Alpes*.
Jard, à Domange, *Saône-et-Loire*.
Jancourt, professeur, au château des Chenetz, *Yonne*.
Janty, à Paris.
Kauffmann, directeur du trésor, à Liége.
Joliet, juge, à Chartres.
Kebamel, juge de paix, à Lorient.
Knoerer (mademoiselle Pauline), à Strasbourg.
Jeanneney (mademoiselle Alexandrine), à Fontenelle-Montby, *Doubs*.
Kimpe, pharmacien, à Tournay, *Belgique*.
Jarry (Jules), élève au coll. d'Auxerre.
Kiener, à Monthureux, *Vosges*.
Klein, entrepreneur, à Paris.
Isambart, à Paris.
Jacquier, à Marcilly-d'Azergues, *Rhône*.
Jaccner (Jules), à Paris.
Knyff (Alfred de), à Bruxelles.
Kennedy, capitaine au 2e bataillon d'Afrique.
Jouvaut, curé, à Coubron-*sur-Oise*.
Jeoffroy, inspecteur des messageries, à Paris.
Julien (A.), à l'Aigle.

Kalm, à Paris.
Jauzion, médecin, à Saint-Paul d'Amiastre, *Tarn*.
Itié, instituteur, à Cadillac, *Gironde*.
Jalabert, capitaine au long cours, à Nantes.
Issakoff, libraire, à Saint-Pétersbourg.
Keppenne (mademoiselle), à Liége, *Belgique*.
Jacob, étudiant, à Paris.
Janssens, architecte, à Liége, *Belgique*.
Israeli (d'), à Londres.
Mackinnor, à Londres.
Kervax (miss), à Londres.
Kermaingant (de), à Mezières.
Jfliat, directeur de la compagnie du Phénix, à Paris.
Irigo (don Josè), à Madrid, *Espagne*.
Keranfleck (de), représentant du peuple, à Paris.
Kauval, notaire, à Saint-Denis, *île de la Reunion*.
Jeanton (J.), à Cormatin.
Kershaw, à Manchester.
Javal et compagnie (Léopold), à Paris.
Kramers, à Rotterdam.
Kleeck, a Vy-lez-Lure.
Krosnowski de Tabaz (comte), à Paris.
Javal père.

L.

Lemaitre, à Paris.
Lebret, à Paris.
Legrand (Désiré), à Paris.
Legrand, à Paris.
Lemarquière, ancien avocat au conseil d'État, à Paris.
Leblond, au Bouchet-*sur-Oise*.
Lechoppié (comte), à Paris.
Laronde, médecin, à Saint-Pourçain, *Allier*.
Leflaguais, bibliothécaire, à Caen, *Calvados*.
Ledreux, à Vitry-le-Français, *Marne*.
Lacoudrais (de), à Paris.
Lesseps (Ch.), conseiller d'État, à Paris.
Lacour, à Alençon.
Louvel de Saumur, à Paris.
Levet, conseiller de préfecture, à Paris.
Lebrun, imprimeur de l'instruction primaire, à Paris.
Lesseps (Th.), à Paris.
Lesseps (Jules), à Paris.
Lesseps (Ferdinand), à Paris.
Lafond, directeur de l'Union des ports, à Paris.
Lafond (Louise de), à Paris.
Levêque, maire, à Saint-Marc, *Charente-Inférieure*.
Landrin, représentant du peuple.
Lanoue (de), à Paris.
Lieutaud (A.), à Paris.
Lieutaud (E.), à Alexandrie, *Égypte*.
Laface (Alexandre), à Vaugirard.
Laface (Léon), conseiller de préfecture, à Oran, *Algérie*.
Lefebure de Saint-Maur, avoué, à Paris.
Lamy (Jules), négociant, à Roubaix, *Nord*.
Labarthe (Émile), à Paris.
Lajatre, notaire, à Montsirisque, *Vendée*.
Lagasse (Isid.), à Englancourt, *Aisne*.
Lajard (Félix), de l'Institut, à Paris.
Lacroix (P.), peintre, à Paris.
Lacroix (Charles), ingénieur, à Mâcon.
Lacroix, greffier de la justice de paix, à Châtillon-de-Michaille, *Ain*.
Lacrois (Albert), à Paris.
Lacroix (Paul), à Paris.
Ledru (mademoiselle Henriette), à Paris.
Luynes (duc de), à Paris.
Lefebvre, professeur au collége, à Cambrai.
Lefebvre, employé, à Paris.
Larochefoucauld-Liancourt, à Liancourt.
Leroy, conseiller, à la Guadeloupe.
L'Hote, inspecteur des douanes, à Calais.

Lalmano (l'abbé Jules), à Lisieux, *Calvados.*
Lafosse, à Tarbes.
Leduc, sous-inspecteur des forêts, à Bourg, *Ain.*
Liouville, avocat, à Paris.
Labitte fils, avocat, à Pau.
Leclerc, notaire, à Saint-Just, *Marne.*
Leclerc, instituteur, à Loisy en Brie, *Marne.*
Louden, instituteur, à Paris.
Lieutaud, juge de paix, à Saint-Tropez, *Var.*
Lestapis (Jules), à Paris.
Lillo (Léon, à Paris.
Laborme, à Paris.
Lauré (J.), à Creil, *Oise.*
Laurent (Nap.), à Saint-Germain en Laye.
Laurent, au canal Montbelliard.
Lanjuinais (V.), à Paris.
Levaillant, notaire, à Blangy, *Seine-Inférieure.*
Lavoisier, à Blangy.
Lenormann-Ledoux, à Sainte-Marie-aux-Mines, *Haut-Rhin.*
Lenoner, à Paris.
Lechevalier, à Paris.
Loysel de la Lantais, à Londres.
La Ferté (madame de), à Paris.
Lutteroth (Henry), à Paris.
L'Espine (de), à Paris.
Laferrière, inspecteur général de l'Université, à Paris.
Liliwenghauser, directeur des forges, à Monterhouse, *Moselle.*
Lebaigne, professeur, à Vendôme, *Loir-et-Cher.*
Leroscq, curé, à Mestry, *Calvados.*
Louet, à Paris.
Loysel-Duranoière, à Condé-sous-Noireau.
Lafargue, curé, à Frespech, *Lot-et-Garonne.*
Logerotte, avocat, à Paris.
Lambert, à Charolles, *Saône-et-Loire.*
Lesueur, curé, à Saint-Crespin-aux-Bois.
Lotteau (madame veuve), à Roteleux, *Nord.*
Labarthe, fabricant de rubans, à Saint-Étienne, *Loire.*
Lerat, médecin, à Saint-Marcellin, *Isère.*
Ladaoie, avocat, à Blaye, *Gironde.*
Legout, chef de la préfecture, à Orléans.
Legac, juge de paix, à Rostrency, *Côtes-du-Nord.*
Levert, à Paris.
Loescher, principal du collége, à Altkirch, *Haut-Rhin.*
Lafosse, vérificateur des poids et mesures, à Schélestadt, *Bas-Rhin.*
Labor (Charles), à Béziers, *Hérault.*
Lefort (Annette), à Paris.
Louiset, curé, à Contiége, *Jura.*
Leretz (mademoiselle Amélie), à Bourg-neuf-en-Retz, *Loire-Inférieure.*
Loureau, directeur de l'école supérieure, à Oloron, *Basses-Pyrénées.*
Lacordaire, médecin, à Bussière-lez-Belmont, *Haute-Marne.*
Landry, maire, à Sarlat, *Dordogne.*
Lentheric, professeur, à Montpellier.
Lourie, au Havre.
Leroy (Ernest), à Caen.
Leroy (Théophile), à Licques, *Pas-de-Calais.*
Lesage, à Paris.
Lucat, médecin, à Krassempouy, *Landes.*
Lyautey, intendant militaire, à Constantine, *Algérie.*
Lercourgues, lieutenant de gendarmerie, à Montmorillon, *Vienne.*
Louchouarn, adjudant au 13e d'artillerie.
Levrault, à Obernay, *Bas-Rhin.*
Laurent de la Faille, à Paris.
Lalesque, juge de paix, à la Teste de Buch, *Gironde.*
Liszt, à Paris.
Lemoine, marchand de fer, à Saint-Dié, *Vosges.*

Laurent, à Paris.
Laurent, instituteur, à Damoury, *Ardennes*.
La Lande (de) père, à Montmorillon, *Vienne*.
La Lande (de), fils à Montmorillon, *Vienne*.
Laage (de), à Montmorillon.
Lévêque Durostu (mesdames), à Montmorillon, *Vienne*.
Laprade, médecin, à Montmorillon.
Lacoste-Guyon, à Montmorillon.
Laflèche, à Montmorillon.
Lusson, à Paris.
Levy, instituteur, à Phalsbourg.
Lalive, à Lyon.
Longin, à Lyon.
Lheuillier (mademoiselle), à Paris.
Laget, à Arles, *Bouches-du-Rhône*.
Latuollays (mademoiselle de), à Paris.
Legrand, à Paris.
Lebreton, lieutenant de vaisseau, à Toulon.
Laurency, à Groy, *Haute-Saône*.
Leviglier, à Nancy.
Lapouzade, président du tribunal, à la Réole.
Larquey, avocat, à la Réole.
Langlois, pharmacien à l'hôpital militaire, à Metz.
Lemery-Hanona, à Madrid.
Laurency, à Gray.
Lamy et Pertuson, à Bolbec, *Seine-Inférieure*.
Leseiller, à Baugé, *Maine-et-Loire*.
Lollier, arpenteur, à Belfort, *Haut-Rhin*.
Laforgue, instituteur, à l'Ile-de-Noé, *Gers*.
Luc, à Arc-les-Gray, *Haute-Saône*.
Lacour, à Paris.
Lebert, médecin, à Neufbourg, *Eure*.
Lemenu, notaire, à Neufbourg.
Lautreaux, à Lyon.
Lennel, maire, à Montonvillers, *Somme*.
Lallemand, à Senones, *Vosges*.
Lecart, chirurgien aide-major, à Tiaret, *Algérie*.
Lesbron (mademoiselle Victorine), à Paris.
Lobstein, chirurgien aide-major, à Constantine.
Linardon, agriculteur, à Poleymieux, *Rhône*.
Listoa (le marquis de), à Paris.
Lemain fils, huissier, à Vierzon, *Cher*.
Lesnard, instituteur, à Moyeuvre-Grande, *Moselle*.
Lecoeur, avocat, à Saulieu, *Côte-d'Or*.
Lafon-Rilliet, propriétaire, à Alger.
Lagrené (de), à Paris.
Leger, à Paris.
La Tour et Taxis (madame la princesse de), à Ratisbonne.
Lelièvre, à Malesherbes, *Loiret*.
Lamalatee, à Villeneuve-Saint-Lot.
Lasteyrie (Ferdinand de), représentant du peuple, à Paris.
Lelut, représentant du peuple, à Paris.
Lefevre (l'abbé), à Paris.
Lefèvre, à Paris.
Loise, étudiant en droit, à Samson, *Belgique*.
Lataste, marchand, à Cadillac, *Gironde*.
Lataste, marchand, à Cadillac, *Gironde*.
Lataste, marchand, à Cadillac, *Gironde*.
Lataste (Vital), à Cadillac.
Lavergne, propriétaire, à Cadillac.
Louvel, capitaine de vaisseau, à Brest.
Laplace (le contre-amiral).
Laroche (mademoiselle Victorine de), à Faremont, *Marne*.
Libri, de l'Institut, à Paris.
Laroze (Numa), négociant, à Mozamet, *Tarn*.
Loury, à Saint-Pétersbourg.
Leroy, receveur des domaines, à Belleville.
Laurecisque, architecte, à Paris.
Lagrange, ingénieur, à Montbrison.

Lamblot, curé, à Saint-Pourçain, *Allier*.
Lalande (madame), à Paris.
Lacy-Nasu (madame de), à Londres.
Lepréstre, docteur en médecine, à Caen.
Lesseure (Jules), à Paris.
Lietoud, écrivain de la marine, à Saint-Louis, *Sénégal*.
Long-Clerc (mademoiselle), à Marseille.
Larrouy, négociant, à Paris.
Lajus, avoué, à Dax, *Landes*.
Larrieu, à Batignolles.
Lemoine, à Paris.
Lachenal, à Paris.
Linge (de), avocat, à Bruxelles.
Lacretelle, à Cormatin, *Saône-et-Loire*.
Lecour, représentant du peuple, à Nantes.
Lafont, à Bordeaux.
Léopold, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.
Lançon, à Lyon.
Letissier (madame), à Paris.
Lowenberg (baronne de, à Paris.

M.

Martin (mademoiselle), à Paris.
Martin-Paschoud, pasteur protestant, à Paris.
Martine, à Paris.
Maurey, au Bouchet, *Seine-et-Oise*.
Martin-Doisy, à Paris.
Mansbendel Rebey (mademoiselle), à Mulhouse, *Haut-Rhin*.
Messoniat, à Paris.
Miramont (de), à Fargues, *Cantal*.
Masse, économe de l'hospice, à la Ciotat, *Bouches-du-Rhône*.
Martin, médecin, a Paris.
Martin, curé, à Montpellier.
Martin, a Paris.
Martin, juge de paix, à Montret, *Saône-et-Loire*.
Martin, à Paris.
Martin (de Strasbourg), représentant du peuple.
Martin, à Nantes.
Martin, vicaire, à Nantua, *Ain*.
Martin, sous-intendant militaire, à Epinal, *Vosges*.
Martin, propriétaire, à Saint-Jean-le-Vieux, *Ain*.
*Martin (mademoiselle), à Paris.
Moynier (Eugène), à Paris.
Moreuil, à Paris.
Maurin, à Paris.
Mauco (madame veuve), propriétaire, à Saint-André, *Landes*.
Mathieu-Louisy, représentant du peuple.
Mathieu, à Paris.
Marion, représentant du peuple, à Saint-Malo.
Marion, conseiller à la cour d'appel, à Alger.
Meheust, à Melgven, *Finistère*.
Musso, curé, à Crosne, *Seine-et-Oise*.
Moreau, à Paris.
Moreau, avocat, à Napoléon-Vendée.
Maurice d'Évise, conseiller, à Bourges, *Cher*.
Michelena y Rojas, à Madrid.
Marchandier, pharmacien, à Saint-Quentin.
Maruejoul, avocat, à Villefranche, *Aveyron*.
Mure, à Paris.
Monteaux (Victor), changeur, à Paris.
Monteaux (Prosper), changeur, à Paris.
Moutte, conseiller, à Aix.
Mackau (de), amiral, à Paris.
Malavois (madame), à Paris.
Massé, à Bergerac.
Marais, notaire, à Flers, *Orne*.
Maillé (duchesse de), à Paris.
Maison (comte), à Paris.
Mazoier, sous-intendant militaire, à Aurillac.
Mangenet (Armand), professeur, à Cherol-Benoît, *Indre*.
Marcel (le général), au Mans.

Marrast (Armand), à Paris.
Montendre (madame la comtesse de), à Paris.
Montpellier (la ville de).
Morelot, doyen de la faculté de droit, à Dijon, *Côte-d'Or*.
Maria du Murand, à Alium, *Creuse*.
Mareuil (de), à Paris.
Millot, ancien greffier, à Paris.
Maunoury, médecin, à Chartres, *Eure-et-Loir*.
Michel, négociant, à Paris.
Marette, gérant des eaux, à Forges-les-Eaux.
Margueritte (madame Émilie), à Paris.
Mosny, médecin, à Laon, *Aisne*.
Montcalm-Gozan, à Paris.
Montlaur (de), à Paris.
Moisan, pharmacien, à Nantes.
Machuron, percepteur, à Bourgneuf, *Saône-et-Loire*.
Marault, notaire, à Castel-Moron, *Lot-et-Garonne*.
Montchoisy (madame veuve de), à Paris.
Mary-Lépine, juge au tribunal civil, à Nevers.
Meresse, médecin, à Guirande, *Loire-Inférieure*.
Martin-Rey, représentant du peuple, à Mâcon.
Morny, président du tribunal, à Beaupréau.
Maillet-Lacoste, professeur, à Paris.
Mathias, maître de pension, à Rueil.
Muzac (l'abbé), professeur, à Preyssac, *Lot*.
Montherot (de), à Lyon.
Mesuret, curé, à Sainte-Eulalie d'Ambarès, *Gironde*.
Marin, aubergiste, à Saint-Sorlin, *Saône-et-Loire*.
Menu, employé des douanes, à la Rochelle.
Marsillacq, négociant, à la Rochelle.
Mignon, instituteur, à Lestette, *Basses-Pyrénées*.
Mieville (L. de), à Yverdun, *Suisse*.
Mirvaux, clerc de notaire, à Provins, *Seine-et-Marne*.
Mondot de Laorce, ingénieur, à Auxerre, *Yonne*.
Millet, enseigne de vaisseau, à Toulon, *Var*.
Millet, instituteur, à Collen, *Saône-et-Loire*.
Millet (Henri), à Montmorillon, *Vienne*.
Moulin-Bonzon, à Mâcon.
Mallet-Trumilly, à Poitiers.
Mons (George), à Caudiès-de-Saint-Paul, *Pyrénées-Orientales*.
Montaut (de), capitaine au 59e de ligne.
Monteston, à Paris.
Maison-Dieu, clerc de notaire, à Montmorillon.
Mourgues, receveur des finances, à Lure, *Haute-Saône*.
Maillet, médecin, à Montmorillon.
Marey, à Nuits, *Côte-d'Or*.
Matuev (Jules), au Havre.
Mollard, à Lyon.
Mallatier, médecin, à Velliure, *Vendée*.
Mollat, à Belley, *Ain*.
Metz (la ville de).
Menigot, sous-préfet, à Sens, *Yonne*.
Mallebay, greffier du tribunal, à Bellac, *Haute-Vienne*.
Macdonald de Tarente, à Paris.
Malgras, directeur de l'école normale, à Mirecourt, *Vosges*.
Marcille, à Livré, *Ille-et-Vilaine*.
Motte, à Paris.
Mallenthiel, à Paris.
Mosenthal, à Paris.
Mussault, officier comptable, à Tenez, *Algérie*.
Mallet, ministre d'Angleterre, à Stuttgard.
Marotte, à Ham, *Somme*.
Moncenot, greffier, à Pontarlier, *Doubs*.
Moinier, manufacturier, à la Villette, *Seine*.
Marc (mademoiselle Anna), à Coutances, *Manche*.
Meplain, juge, à Moulins, *Allier*.

Méricourt (de), à Paris.
Miche, chirurgien sous-aide-major, à Tiaret, *Algérie.*
Mancenot, médecin, à Rambervillers, *Vosges.*
Molland-Mougeot (madame), à Nancy, *Meurthe.*
Maac, employé à la préfecture, à Versailles.
Malen, capitaine au 12e dragons.
Mayssent, lieutenant au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.
Massot, à Bourgoin.
Mauprivez, à Château-Thierry.
Malespine, à Toulon.
Mazeau, avocat, à Dijon.
Malafaye, lieutenant au 9e de ligne.
Margotteau, à Laflotte, *Charente-Inférieure.*
Mouren, négociant, à Tenez, *Algérie.*
Mayer (madame), à Tenez, *Algérie.*
Marillac (de), à Nemours, *Algérie.*
Ménétrier, propriétaire, à Milianah, *Algérie.*
Marre, ancien notaire, à Tanlignan, *Drôme.*
Moissenet, médecin des hôpitaux, à Paris.
Malleville (Léon de), à Paris.
Montegny (mademoiselle Fanny de), à Novarra, *Piémont.*
Muzy aîné, libraire, à Châlons-sur-Saône.
Maillard, officier d'administration, à Cherchell, *Algérie.*
Marini, propriétaire, à Bône, *Algérie.*
Mallespine (Jacomin de), à Sarreguemines.
Melcion d'Arc, officier comptable, à Alger.
Mathey, représentant, à Châlons-sur-Saône.
Mignot, à Paris.
Marnejouls, receveur de l'enregistrement, à Delle, *Haut-Rhin.*
Monnier, libraire, à Madrid, *Espagne.*
Montesquiou (madame de), à Tours.
Moreau, capitaine au 1er lanciers.
Faward Miale, à Londres.
Mundy (vice-amiral sir Georges), à Londres.
Meissonnier, ingénieur, à Dragnignan.
Maréchaux (L. A.), à Caen.
Marquez, capitaine-trésorier de la gendarmerie, à Caen.
Malcaas, à Mirecourt, *Vosges.*
Mayet, à Someré.
Marigny, percepteur, à Domfront, *Orne.*
Madrazo (Frédérico), à Madrid.
Mayer, agent d'affaires, à Auxerre.
Mauclerc (de), à Batignolles.
Menezès (Rodrigue de), à Villa-Nova, *Portugal.*
Moura Miranda (Dona Rita de), à Porto, *Portugal.*
Mangeot, ingénieur, à Montauban.
Mallet, ancien notaire, à Bayeux.
Marcelot, à Saint-Germain-lez Corbeil.
Medawar, drogman, à Beyrouth, *Syrie.*
Maugendre, à la Pointe-à-Pitre.
Moncael (madame), à Valognes, *Manche.*
Marceau, armateur, à Bordeaux.
Mouraud (Prosper), représentant du peuple.
Mège, représentant du peuple.
Maire, représentant du peuple, à Montbard, *Côte-d'Or.*
Montherot, secrétaire d'ambassade, à Londres.
Monchovet, à Bourg-Argental, *Loire.*
Menard, directeur du service des lits militaires, à Alger.
Massouny, adjudant des subsistances militaires, à Clemcen.
Mouvenoux, avocat, à Mâcon.
Milhaud, à Paris.
Mirès, à Paris.
Manitaki, au Pirée, *Grèce.*
Murachien, au Pirée, *Grèce.*
Mourot, à Paris.
Marmignon, à Limoges.
Moulin (S.), à Paris.
Moulin jeune, à Paris.

Maillard, à l'île de la Réunion.
Monnier, libraire de S. M., à Madrid.
Mouttet, avoué, à Toulon, *Var*.
Mourot, directeur des messageries, à Paris.
Monteilh, major général, à Paris.
Monteilh (madame), à Paris.
Muller (Henri), à Bordeaux.
Milet, agriculteur, à Grandes-Ventes, *Seine-Inférieure*.
Maumet (madame), à Paris.
Mayer, à Flers, *Orne*.
Muller (Frédéric), rédacteur de l'*Illustration*, à Stuttgard.
Marsat, maître de forges, à Angoulême.
Michelsen, à Leipsig.
Malès, conseiller à la cour d'appel, à Limoges.
Massé, officier d'administration des subsistances militaires.
Morris (David), à Londres.

N.

Noday (madame la comtesse de), à Paris.
Nibelle, avocat, à Paris.
Nicaut (mademoiselle), à Rocrampton-Surrey, *Angleterre*.
Naiva (le chevalier de), à Paris.
Nancey, avocat, à Paris.
North, à Paris.
Nevers (le collége de).
Neufforge (de), à Paris.
Nougaret, curé, à la Caunette, *Hérault*.
Nuremberg (la Société de), à Nuremberg.
Negrin, avocat, à Cannes, *Var*.
Normand, avocat, à Montmorillon.
Naulin (madame), à Montmorillon.
Neydemand, avocat, à Colmar.
Nicole, sergent au 17e léger.
Nibelle-Moreau, banquier, à Gers, *Loiret*.
Nouchet, propriétaire, à Paris.
Nicolas, propriétaire, à Alais, *Gard*.
Nerat de Lesguisé, adjoint d'administration, à Constantine.
Noble, à Toulon, *Var*.
Noirot-Mathey, à Bourgneuf, *Saône-et-Loire*.
North Buxton (sir Edward), à Londres.
Niclause, à Saint-Julien.
Nederhasslet, libraire, à Maarssen, *Hollande*.
Novaès Viera (Joao Augusto de), à Porto, *Portugal*.
Nunes (Antonio Rodriguès), à Porto, *Portugal*.
Noury-Coquart, à Paris.
Nansot, huissier, à Philippeville.
Neyrat (l'abbé), à Saint-Cyprien, *Dordogne*.
Nelson, à Wasts, *Angleterre*.
Nassoi, garde du génie, à Clemcen, *Algérie*.
Nacos, député, au Pirée, *Grèce*.

O.

Olincourt (d'), ingénieur, à Bar-sur-Ornains, *Meuse*.
Orcières (d'), à Mâcon.
Oswald (frères), à Mulhouse, *Haut-Rhin*.
Oberlin, avocat, à Allkirch.
Opten aîné, banquier, à Montmorillon.
Opten (Epiphane), à Montmorillon.
Orrioni, à Paris.
Ozanne, notaire, à Neufbourg, *Eure*.
Oudin, à Marseille.
Ouen de la Heue (de Saint-), à Bellencontre.
Anonyme.
Odrion, employé, à Tenez, *Algérie*.
Orçay (le comte d'), à Londres.
Osborn (Bernal), à Londres.
Ollonne (d'), à Saint-Cyr, *Seine-et-Oise*.
Oubré, comptable des subsistances militaires, à Nemours, *Algérie*.
O. (mademoiselle C.), à Paris.

P.

Pays-Bas (Sa Majesté la reine des), à la Haye.
Planat de la Faix, à Paris.
Poupon (le docteur), à Paris.
Pelletier, notaire, à Joigny (*Yonne*).
Porcher (madame), à Bercy.
Perrot de Chezelles, à Paris.
Piton, architecte, à Paris.
Portier, à Paris.
Pichat (Laurent), à Paris.
Pérou, à Paris.
Petetin (Anselme), à Paris.
Perrot (Gabriel), à Paris.
Paignon, avocat, à Angoulême.
Plautier, instituteur, à la Brisse, *Isère*.
Patorny, à Paris.
Piet, notaire, à Orbec, *Calvados*.
Pulsly, à Londres.
Peertz, avoué, à Gand, *Belgique*.
Prevot, à Paris.
Poisot, à Dijon.
Pontalba (de), à Paris.
Picque, à Paris.
Perignon, représentant du peuple, à Paris.
Paulaky, à Constantinople.
Prebois (de), représentant du peuple.
Poupart de Hauteville, à Alençon, *Orne*.
Pichot (Amédée), à Paris.
Paradis (mademoiselle Élisa), à Cambrai, *Nord*.
Pernet (Gustave), sous-préfet, à Montreuil-sur-Mer.
Penhoen (baron de), représentant du peuple, à Paris.
Payer, représentant du peuple, à Paris.
Pilavoine (madame), à Paris.
Paret, manufacturier, à Sedan.
Penasse-Demary, médecin, à Carignan.
Anonyme, à Paris.
Poisat, à Paris.
Pinel (madame), à Paris.
Pillault, à Vire, *Calvados*.
Paix (le prince de la).
Poulain père, architecte, à Paris.
Perrin, à Paris.
Perrin, juge de paix, à Montserra, *Isère*.
Prat, compositeur, à Bordeaux.
Peyronnet (Jules de), à Paris.
Prudent (Étienne), à Lohéac, *Ille-et-Vilaine*.
Plaisance (de), à Paris.
Picquart, à Strasbourg.
Perron, professeur, à Besançon.
Pougeard, à Paris.
Petit (madame), à Paris.
Petit, président du tribunal, à Grenoble.
Petit, à Pontlieue.
Petit, à Paris.
Poutier, médecin, à Saint-Martin, *île de Ré*.
Pied (de), à Auch, *Gers*.
Péchin, médecin, à Villers-Bocage, *Somme*.
Picard (madame), à Paris.
Picard, instituteur, à Nérondes, *Cher*.
Pousset, avoué, à Versailles.
Pradel (P. de), à Sainte-Adresse, *Seine-Inférieure*.
Panckoucke (madame), à Tours.
Papillard, juge au tribunal, à Arbois, *Jura*.
Parisot père, à Mâcon.
Poupardin, juge, à Altkirch.
Paquot-Levassor, négociant, à Orléans.
Anonyme, à Saint-Cloud.
Pelissier, curé, aux Crottes, *Hautes-Alpes*.
Plaignant, médecin, à Jamage, *Haute-Vienne*.
Poncet, à Voiron, *Isère*.
Peret, conservateur des hypothèques, à Belfort.
Peret (madame), à Lure, *Haute-Saône*.
Plain, instituteur, à Bassou, *Yonne*.
Pavie (Victor), à Angers.
Pascal, à Aubignon, *Basses-Alpes*.

Pagès, docteur-médecin, à Castel-Sarrasin.
Penchaud, sous-préfet, à Montmorillon.
Picquet, président du tribunal, à Montmorillon.
Pinçon, avoué, à Montmorillon.
Pradier, à Paris.
Pignon, maire, à Sens.
Papillon, à Paris.
Pothier, curé, à Saint-Maurice, *Loire*.
Prudhomme, à Paris.
Paton, à Mirecourt.
Plyumor, à la Réole.
Percheron, papetier, à Paris.
Parnet, à Montmorot, *Jura*.
Poirel, professeur, à Schélestadt.
Poignaud, négociant, à Gray, *Haute-Saône*.
Picot, secrétaire de la mairie, à Paimbœuf.
Poussin, pharmacien, à Neufbourg, *Eure*.
Pilon, maire, à Neufbourg, *Eure*.
Pinot (mademoiselle Annette), à Dompierre, *Allier*.
Pavec, avoué, à Savenay.
Pedüran, pasteur de l'Église réformée, à Dieulefit, *Drôme*.
Philippe, pharmacien, à Paris.
Platel (mademoiselle), à Altkirch, *Haut-Rhin*.
Parceint, à Saint-Cyran, *Rhône*.
Peyret, curé, à Poujols, *Hérault*.
Papin, curé, à Plessis-Placy, *Seine-et-Marne*.
Perreire, à Paris.
Pougnet, officier des subsistances à Toulouse.
Pouget fils, négociant, à Osséja, *Pyrénées-Orientales*.
Peretier, à Beyrouth, *Syrie*.
Poujoulat, représentant du peuple.
Passy (Hippolyte), représentant du peuple, à Paris.
Pieron, représentant du peuple.
Prioreau, pharmacien, à Sainte-Foy, *Gironde*.
Puillimore (mistress), à Londres.
Paulet, marchand, à Mons, *Belgique*.
Point, représentant du peuple.
Peyre, à Montpellier.
Peyre, maire, à Sigean, *Aude*.
Pommereul (de), à Fougères.
Perichon, à Rouen.
Puymaigre (de), à Inglande.
Palate, à Roubaix, *Nord*.
Pogson (madame), à Tours.
Palmer, à Londres.
Prinn (lady), à Londres.
Phillimore (Georges), à Londres.
Peter Barrow, vice-consul, à Caen.
Pagny, maître de pension, à Caen.
Petineau, notaire, à Paris.
Pulland (madame), à Paris.
Pagès, avoué, à Villefranche.
Parada da Sylva Leitas, à Porto, *Portugal*.
Pestana de Sylva, à Porto.
Passos (de a), Sà Villa do Conde, *Portugal*.
Pereira de Souza, à Barcellos, *Portugal*.
Perestrello Vasconcello E. Souza, à Lisbonne.
Preudergast, à Carlsbad.
Pinto de Freitas, à Guimaraez, *Portugal*.
Paula (de Francesco) e Fonceca, à Goa, *Indes orientales*.
Pinto, à Goa, *Portugal*.
Pied-de-Lièvre, à Rouen.
Penel, instituteur, à Paris.
Ponsard, à Paris.
Pierreclos (la comtesse de), à Mâcon.
Prevet, libraire, à Paris.
Perriolat, à Grenoble.
Protat, avoué, à Mâcon.
Pape, instituteur, au Thor, *Vaucluse*.
Pupil de Sablons, conseiller général, à Bourg-Argental, *Loire*.
Poyonn, aumônier, à Bourg-Argental, *Loire*.
Pourot des Gonds, à Bourg-Argental, *Loire*.

Pyronnat, maître de pension, à Cunlhat, *Puy-de-Dôme.*
Powers (James), aux États-Unis.
Perkins, *Amérique.*
Petau, à Gisors, *Eure.*
Pelletan (Eugène), à Paris.
Perrotin, libraire, à Paris.
Poulain, à Paris.
Plantier, à Lisbonne.
Picard, à Dijon.
Pallavicino-Trivulzio (marquis), à Paris.

Q.

Quantin, peintre, à Batignolles.
Quinet, littérateur, à Mons, *Belgique.*

R.

Rouaux, receveur des domaines, à Pacy-sur-Eure.
Ratier, à Paris.
Remilly fils, à Paris.
Remilly père, représentant du peuple, à Paris.
Raphard, à Regnalard, *Orne.*
Renault (madame), à Paris.
Rognon, à Paris.
Renouard (J.), libraire, à Paris.
Robin, négociant, à Cognac.
Robles, à Paris.
Ravet-Geist, coiffeur, à Mâcon.
Robert, à Septeuil.
Robert, magistrat, à Montélimart, *Drôme.*
Robert, à Chaumont, *Haute-Marne.*
Robert (Léon), à Sédan.
Robert (mademoiselle Caroline), à Mâcon.
Roger, médecin, à Lauzun, *Lot-et-Garonne.*
Reboul, à Nîmes.
Randoin, préfet, à Beauvais.
Rouzot, marchand de vins, à Paris.
Roux, avocat, à Issoire.
Roux, professeur, à Chartres.
Regnouf (mademoiselle Louise), à Caen.
Rossigneux (mademoiselle Anne), à Dijon.
Rességuier (Jules de), à Lombey, *Gers.*
Raimondi, à Paris.
Rey (Alexandre), à Paris.
Rey (mademoiselle Joséphine), à Saillans, *Drôme.*
Rey, à Saint-Amand de Montrond, *Cher.*
Rey (Hippolyte), receveur particulier, à Marseille.
Rey (mademoiselle Joséphine), à Chambéry, *Savoie.*
Roth, pharmacien, à Mulhouse.
Roger (du Loiret), à Orléans.
Roy, à Paris.
Ragon, à Batignolles.
Runggs (mademoiselle Caroline), à Colmar.
Roederer, à Menille, *Eure.*
Roffignac (marquis de), à Bellac, *Haute-Vienne.*
Raymond, notaire, à Corbeil.
Roche-Nully (madame de la), à Paris.
Rabot des Portes (mademoiselle), à Locminé, *Morbihan.*
Rouxin, à Tinteniac, *Ille-et-Vilaine.*
Rochefort (la ville de.)
Rebillard, notaire, à Montres, *Saône-et-Loire.*
Rousseau, à Paris.
Rousseau (madame veuve), à Metz.
Richet, médecin, à Paris.
Rochedragon (général de), à Paris.
Rozier (mademoiselle Joséphine), à Paris.
Récamier (madame).
Ringuet (madame veuve), à Grasse, *Var.*
Ronchaux (Louis de), à Lons-le-Saulnier.
Renemesnil (Giraud de), à Pontoise.
Roy, garde général, à Vireux-Valleraud, *Ardennes.*
Richemont, à Baden-Baden.
Robin, à Collandre, *Eure.*
Richenet, à Paris.

Reschid-Pacha, grand vizir, à Constantinople.
Ritter, ancien juge, à Mulhouse.
Robequin (madame veuve), à Villeneuve, *Aube*.
46e régiment de ligne.
Raux, à Voiron, *Isère*.
Rousset, capitaine d'artillerie, à Toulon.
Rigaud (Maurice de), conseiller, à Colmar.
Rascol, à Paris.
Reymond, représentant du peuple, à Paris.
Raynaud, à Paris.
Rozières (de), colonel d'état-major, à Alger.
Richardet, capitaine-trésorier au 54e de ligne.
Royer, à Nancy.
Razimi, procureur de la république, à la Réole.
Rebheuil, à la Réole.
Rivière-Bodin, substitut, à la Réole.
Reyntiens, à Malines, *Belgique*.
Ricardi, à Paris.
Rogeard (madame), à Paris.
Royer, à Paris.
Rouvier, propriétaire, à Roscoff, *Finistère*.
Riffel, à Staefa, *Suisse*.
Rauzan (le duc de), à Paris.
Reyuz, à Versailles.
Rochejaquelein (de la), à Paris.
Riben, négociant, à Montpellier.
Resque, sergent au 3e régiment du génie.
Ristori, avoué, à Bastia, *Corse*.
Robineau, ancien notaire, à Sarcelles, *Seine-et-Oise*.
Richet-Brocard, fabricant de coutelleries, à Langres.
Reynard-Lespinasse, à Avignon.
Rageau, agent voyer, à Bergerac.
Richard, avoué, à Bergerac.
Roussel, officier comptable, à Alger.
Richard (David), à Stephansfeld, *Bas-Rhin*.
Rolland, représentant du peuple, à Mâcon.
Rolland, représentant du peuple.
Rouher, représentant du peuple.
Rocher, conseiller à la cour de cassation, à Paris.
Rinck, lieutenant au 5e léger.
Ross (mademoiselle Fanny), à Paris.
Renard, vicaire, à Saint-Germain en Laye.
Renard, à Bourbonne-les-bains.
Robinson (John), à Londres.
Russel (William), à Londres.
Russel (miss), à Londres.
Robine, à Paris.
Rusz de Lavison (le chevalier), à Saint-Pierre, *Martinique*.
Ragot, imprimeur, à Bordeaux.
Raguet (madame), à Saint-Julien.
Roques, à Tonneins, *Lot-et-Garonne*.
Ravier, curé, à Drancy, *Seine*.
Revillon, à Pierreclos.
5e régiment de ligne (les officiers du).
Ruoz (Emmanuel), à Madrid.
Rivera (Carlos), à Madrid.
Ramelli, lieutenant au 5e léger.
Renaud, à Moscou.
Rey-Giraud, libraire, à Grenoble.
Robertson et Schroder, libraires, à Bruxelles.
Rouy, à Paris.
Rochat (madame), à Paris.
Romand, à Paris.
Raque (de la), négociant, à Porto, *Portugal*.
Ribeiro, à Vianna, *Portugal*.
Ribeiro de Sylva, docteur, à Vianna, *Portugal*.
Reisser, contrôleur colonial, à Cayenne.
Ruffinière (de la), au Marin, *Martinique*.
Raby, à la Jonchère, *Haute-Vienne*.
Renaud, représentant du peuple, à Paris.
Roubert, curé, à Laroque-Esclapon, *Var*.
Riffard, à Bourg-Argental, *Loire*.

Rivière (mademoiselle), à Bourg-Argental.
Reinieri, au Pirée, *Grèce*.
Roselli (la princesse de), à Paris.
Ruiz, préfet, à Nevers.
Roussel, étudiant, à Dryon, *Côte-d'Or*.
Rioult, tailleur, à Argentan, *Orne*.
Roussac, agent de l'*Illustration*, à Bombay, *Indes orientales*.
Rohrmann, à Vienne.
Reitzel, à Copenhague.
Ronconi, à Paris.

S.

Suède (S. M. le roi de).
Sceurat, à Paris.
Sarratea (Manuel de), à Paris.
Semsale, à Paris.
Savignon (madame), à Paris.
Saussier, négociant, à Troyes.
Szalay (Ladislas), à Paris.
Segaud, médecin, à Paris.
Soyard; à Vesoul.
Senard, représentant du peuple, à Paris.
Sautayra, à Paris.
Solard, sous-préfet; à Sarrebourg.
Spetz, fabricant, à Issenheim, *Haut-Rhin*.
Shappard (madame), à Paris.
Simonet, à Neuilly.
Sangarrière (Ch. de), à Paris.
Second (Albéric), sous-préfet, à Castellane, *Basses-Alpes*.
Saulis (de), avocat, à Paris.
Sergent, à Paris.
Sentis, consul de France, à Valence, *Espagne*.
Santa-Caux (André), à Paris.
Salomon de Sauger-Drilhon (de), clerc de notaire, à Barbezieux.
Simon, instituteur, à Moiremont, *Marne*.
Saillard, notaire, à Saint-Laurent de Jura.
Seillant, avocat, à Mirande, *Gers*.
Sevret (de), colonel, à Paris.
Sudre, curé, à Sainte-Livrade, *Lot-et-Garonne*.
Siméon (la comtesse), à Paris.
Sollier, officier principal des subsistances, à Versailles.
Squiriam, notaire, à Melgwen, *Finistère*.
Souza Brito (Paulino de), à Paris.
Samson, artiste, à Paris.
Signoret, médecin, à Paris.
Sparre (la comtesse de), à Paris.
Soullice, à Toulon, *Var*.
Sayn de Wittgenstein (la princesse), à Paris.
Sallon (la baronne de), à Genève, *Suisse*.
Scheurer, négociant, à Colmar, *Haut-Rhin*.
Saralier-Benac, banquier, à Langeac, *Haute-Loire*.
Sirejean (de), capitaine au 5e hussards.
Savoye, capitaine au 54e de ligne.
Strauss, à Alger.
Anonyme, rue de la Harpe, à Paris.
Sandel (Nathanel), professeur, à Paris.
Saussine, à Batignolles.
Schwidlin, huissier, à Ferette, *Haut-Rhin*.
Saintoin, à Orléans.
Savigny, membre de l'Institut, à Paris.
Solages (madame de), à la Pointe-Saint-Sulpice, *Tarn*.
Sounier, capitaine au 3e léger.
Sendrès, notaire, à Grandfonds, *Lot-et-Garonne*.
Saissy, négociant, à Cannes, *Var*.
La Bibliothèque de Stockholm.
Sirodot, ancien officier supérieur, à Arnay-le-Duc.
Saisset, officier d'administration, à Constantine.
Staeling, négociant, à Strasbourg.
Sénéchal, juge de paix, à Méry, *Aube*.
Soligne, à Coudeville, *Manche*.
Savaete, chirurgien au 3e léger.
Suleiman-Pacha, grand amiral, à Constantinople.

Serigiel, à Marseille.

Singlande, notaire, à Sainte-Livrade, *Lot-et-Garonne*.

Silvain (Melina), à Lille.

Sabrans, ex-représentant du peuple, à Paris.

Stourm, ex-représentant du peuple, à Paris.

Stuyck, sous-employé aux vivres, à Tiaret, *Algérie*.

Simon, principal du collége, à Troyes.

Salmon, manufactnrier, à Massevaux, *Haut-Rhin*.

Strall, ancien notaire, à Ribeauvillé, *Haut-Rhin*.

Scholz (mademoiselle Maria de), au château de Graetz, *duché de Posen*.

Sicotière (de la), à Alençon, *Orne*.

Sornet, avoué, à Guingamp, *Côtes-du-Nord*.

Salles, pharmacien, au Lamentin, *Martinique*.

Seignobos, conseiller général, à Lamastre, *Ardèche*.

Snell, négociant, à Alger.

Souza E. Sylva (Josè de), à Vallongo, *Portugal*.

Sylva (Antonio da), à Porto, *Portugal*.

Sylveira Pinto, à Porto, *Portugal*.

Santos (dos), à Porto, *Portugal*.

Suere (Pedro), à Porto, *Portugal*.

Souza Guimarens, à Vianna, *Portugal*.

Séraffini, instituteur, à San Nicolas, *Corse*.

Subervic (madame), à Paris.

Simonin, fabricant de produits chimiques, à Rouen.

Surbled, à Paris.

Soudan, greffier du tribunal, au Puy, *Haute-Loire*.

Srelot, à Saint-Denis, *île de la Réunion*.

Sfar, interprète, à Tenès, *Afrique*.

Serre (mademoiselle Annette), à Cormatin, *Saône-et-Loire*.

Salomon (Adam), à Paris.

Sabatier, secrétaire de légation, à Athènes, *Grèce*.

Schaerff, à Decize, *Nièvre*.

Sahler, maire, à Montbéliard.

Schneider, à Berlin.

Simonin, à Saint-Quentin.

Sennevie (de), à Livonrne.

Saint-Victor (Paul de), à Paris.

T.

Turquety, à Rennes.

Trumet père et mademoiselle Trumet, à Paris.

Thompson, à Dublin, *Irlande*.

Trumeau, conseiller de préfecture, à Alençon.

Tantil, curé, à Jugazon, *Gironde*.

Tredern, représentant du peuple, à Paris.

Thouret (Antony), représentant du peuple, à Paris.

Thomassin, à Paris.

Thomas, aumônier, à Versailles.

Thomas, maître de poste, à Coulommiers.

Teleki (comte Ladislas), à Paris.

Tracy (de), à Paris.

Tissot, professeur, à Dijon.

Teissonnière, à Bercy.

Thierry, à Paris.

Thierry, propriétaire, à Romorantin.

Trenqualy (de), au château de Beaulieu, *Puy-de-Dôme*.

Tournemine, président du tribunal, à Montargis.

Tréault, à Paris.

Tour (de la), à Paris.

Toussaint, à Castelnandary.

Treveneuc (de), représentant du peuple, à Paris.

Tedesco, à Paris.

Tuaillon, à la Villette.

Thirion, à Lunéville.

Touche, élève de l'École polytechnique, à Paris.

Tussac (mademoiselle Coralie de), à Paris.

Touche (mademoiselle Emilie), à Tours.

Thomasson-Deschiraux, employé, à Autun.

Tatarinoff (mademoiselle Élisa de), à Paris.

Tesonnière (payeur du trésor), à Philippeville.

Trochon, percepteur, à Paimbœuf.

Thugret, à Paris.

Thomassin, principal du collége, à Nevers.

Thery-Privat, fabricant de sucre, à Serancourt, *Somme*.

Thery aîné, fabricant de sucre, à Grugile, *Aisne*.

Thyri, colonel du 9e régiment d'artillerie.

Tourral, lieutenant au 7e de ligne.

Touzet, enseigne de vaisseau, à Toulon.

Touchaleaume, pharmacien, à Château-Gontier.

Troubelskoi (la princesse), à Fontainebleau.

Thiebault, officier principal des subsistances militaires, à Lyon.

Tourral, à Paris.

Thoreau de Molitard, ancien officier, à Montmorillon.

Touchard, avocat, à Montmorillon.

Taveau (de), à Montmorillon.

Theurey, sous-préfet, à Lure.

Tassart, pharmacien, à Paris.

Taynard, inspecteur de la compagnie *l'Unité*, à Montmartre.

Theaux, à Batignolles.

Treullet et Wurtz, à Paris.

Thompson, à Dinan.

Travaret (de), à Choisy-le-Roi.

Thelliez, substitut du tribunal, à Tonnerre.

Tholozan, négociant, à Lyon.

Trouvenin, à Virelire, *Meurthe*.

Thiffoine, négociant, à Saumur.

Trouillet (l'abbé), à Lunéville.

Thierlemont, à Paris.

Teillard-Coutent, à Rive-de-Gier, *Loire*.

Thons, négociant, à Milianah, *Algérie*.

Taulera, chirurgien aide-major, à Djidjoli, *Algérie*.

Tendret, représentant du peuple, à Belley, *Ain*.

Tillancourt (de), à Paris.

Terrion, à Semur en Brionnais.

Tavoukgian (Antonio), à Marseille.

Trower, à Londres.

Thoury, secrétaire de la faculté de droit, à Caen.

Thirion, à Paris.

Tourmaire, à Madrid, *Espagne*.

Tirelli, consul général d'Amérique, à Porto, *Portugal*.

Tobin, agent consulaire, à Porto, *Portugal*.

Thomas (Fernandez), à Vianna, *Portugal*.

Tourreil, à Paris.

Tordeux, à Paris.

Tanchard, représentant du peuple, à Paris.

Tholle, à Moulins-Engilbert, *Nièvre*.

Thomasson, à Paris.

Trigant de la Tour, à Paris.

Thevenot, curé, à Lepieix, *Haut-Rhin*.

Thibault, lampiste, à Paris.

Thevenet (madame), à Château-Chinon.

Toussaint, à Viel, *Meuse*.

Taveau, étudiant, à Batignolles.

Tornellé, à Paris.

Tombal, à Paris.

Talange, à Paris.

Tarjaut, instituteur, à Caumont, *Lot-et-Garonne*.

Thouvenin, à Neufchâteau, *Vosges*.

U.

Ulbach, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*, à Troyes.

Uffoltz Werlé, à Troyes.

Uzanne, artiste peintre, à Paris.

V. W.

Warbe (mademoiselle Charlotte), à Paris.
Vidal, au Bouchet, *Saône-et-Loire.*
Villefort, attaché au ministère des affaires étrangères, à Paris.
Violette, notaire, à Mâcon.
Waldeck-Rousseau, représentant du peuple, à Nantes.
Walknaer, propriétaire, au Paraclet, *Aube.*
Walknaer, à Paris.
Vialouvet, négociant, à Écouché, *Orne.*
Verdier (Émile), à la Rochelle.
Valette des Hernaux, ancien député, à Rochefort-sur-Mer.
Verville (de), directeur des douanes, à Charleville, *Ardennes.*
Vendewielle, médecin, à Lewarde, *Nord.*
Villars (de), docteur de la maison de détention, à Loos.
Villars (de), sous-préfet, au Havre.
Vigier, ancien pair de France, à Paris.
Wallaère, à Paris.
Vie, vicaire, à Vezeley, *Yonne.*
Voisin, receveur général, à Angers.
Vente, à Paris.
Woishaye, représentant du peuple, à Paris.
Viel-Castel (de), à Paris.
Violart (Camille), à Ai, *Marne.*
Worhmann, à Paris.
Weyssel, libraire, à Clermont-Ferrand.
Valette, professeur, à Paris.
Wyse (Napoléon-Bonaparte), à Paris.
Verley, notaire, à Hondschoote, *Nord.*
Wentzell, libraire, à Wissembourg.
Vienne (de), chef d'escadron d'état-major, à Paris.
Verdal (de), chef de bataillon du génie, au Château, *Ile d'Oleron.*
Vejus, ancien député, à Besançon.
Weyland (madame), à Paris.
Vignat aîné, à Orléans.
Weygaud (Auguste), à Paris.
Weygaud (madame), à Paris.
Winckler, propriétaire, à Schélestadt.
Versaut, à Saint-Sorlin, *Saône-et-Loire.*
Vatin, propriétaire, à Schélestadt.
Villiet, secrétaire de la sous-préfecture, à Gannat, *Allier.*
Vasnier, à Paris.
Wiemer, capitaine au 7e chasseurs.
Verdin (madame de), à Marlensheim, *Bas-Rhin.*
Weber, libraire, à Lausanne, *Suisse.*
Vuillaume, à Châtillon-sur-Seine, *Côte-d'Or.*
Voisin (madame veuve), à la Guillotière.
Virieu (vicomtesse de), à Paris.
Vigan (Henri de), inspecteur des forêts, à Sens.
Vieusseux, à Florence.
Wagner, caporal au 17e léger.
Vatin, propriétaire, à Bohain, *Aisne.*
Vernerey, à Besançon, *Doubs.*
Ventavon (de), à Grenoble.
Vautrot, propriétaire, à Ligny, *Meuse.*
Vergez, à Reims, *Marne.*
Viale, conseiller à la cour, à Bastia, *Corse.*
Wittman, à Strasbourg.
Viglas, licencié en droit, à Étrepagny, *Eure.*
Vallin, négociant, à Oran, *Algérie.*
Vaquez, capitaine au 3e léger.
Vincent, à Paris.
Villevieille, instituteur, à Brue-Auriac.
Wolowsky, représentant du peuple, à Paris.
Vogué (de), à Paris.
Verrière (mademoiselle Jenny de la), à Nice, *Piémont.*
Vimeney, propriétaire, à Cadillac, *Gironde.*
Vall (San Yago), à Cherchell.
Vieillard, représentant du peuple, à Paris.

Valfreddin, représentant du peuple, à Paris.

Vendryes, fondeur en cuivre, à Paris.

Williams, à l'usine à gaz, à Caen.

Vilette-Berlancourt, à Nesle, *Somme.*

Villelongue (de), à Verviers.

Vinci (mademoiselle Ida de), à Genève.

Vodouse Robert, à Porto, *Portugal.*

Vasconcellos (Lopez de), à Porto, *Portugal.*

Vy (Alfred), médecin, à Elbeuf.

Vallée, à Morlaix.

Vaux (de), à Paris.

Villion (Louis), à Lyon.

Villion (Clair), à Lyon.

Viaud, receveur de l'enregistrement, à Bourg-Argental, *Loire.*

Valantin, industriel, à Saint-Denis, *Île de la Réunion.*

Vanackère, à Lille.

Viart (de), à Paris.

Wint (mademoiselle Mary), à Boulogne-sur-Mer.

Verner, à Paris.

Warris, à Londres.

Wath, à Manchester.

Voorst (van), à Amsterdam.

Vellot, à Grenoble.

Y. Z.

Ziegler, à Paris.

Zerezo (de), attaché à la légation belge, à Paris.

Zuber, manufacturier, à Rixheim, *Bas-Rhin.*

Yzarn-Fressinet (vicomte d'), à Paris.

Yvert, vérificateur des poids et mesures, à Poitiers, *Vienne.*

Yaniz, à Paris.

Zaimis, chef au ministère de l'intérieur, au Pirée, *Grèce.*

FIN DU VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES.

PREMIER RECUEILLEMENT.

DEUXIÈME RECUEILLEMENT.

TROISIÈME RECUEILLEMENT.

Pages.

QUATRIÈME RECUEILLEMENT.

CINQUIÈME RECUEILLEMENT.

SIXIÈME RECUEILLEMENT.

SEPTIÈME RECUEILLEMENT.

HUITIÈME RECUEILLEMENT.

NEUVIÈME RECUEILLEMENT.

DIXIÈME RECUEILLEMENT.

ONZIÈME RECUEILLEMENT.

DOUZIÈME RECUEILLEMENT.

TREIZIÈME RECUEILLEMENT.

Pages.

QUATORZIÈME RECUEILLEMENT.

QUINZIÈME RECUEILLEMENT.

SEIZIÈME RECUEILLEMENT.

DIX-SEPTIÈME RECUEILLEMENT.

DIX-HUITIÈME RECUEILLEMENT.

DIX-NEUVIÈME RECUEILLEMENT.

VINGTIÈME RECUEILLEMENT.

VINGT ET UNIÈME RECUEILLEMENT.

VINGT-DEUXIÈME RECUEILLEMENT.

VINGT-TROISIÈME RECUEILLEMENT.

Pages.

POÉSIES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.



